

KARATE

Les Grands Maîtres

Précision sur les usages en karaté (1993)

Article pour le bulletin de l'Académie, n°1

Précisions sur les usages en karaté

Le premier stage de l'Académie a eu lieu le 20 Juin 1993 et le premier séminaire de chercheurs de l'Académie le 24 Septembre. Lors de ces rencontres, j'ai remarqué un certain nombre des choses et je voudrais apporter quelques précisions à ce propos. La réflexion touche ce que nous rencontrons souvent dans la pratique du karaté.

« Oss » est-il un terme de karaté ?

« Oss ! » est un mot qu'on entend souvent parmi les karatéka. On considère qu'il s'agit d'un mot de salut spécifique au budo. Il s'agit là d'un malentendu qui mérite une rectification. En japonais il se prononce « osu » ce qui est une abréviation de quelques mots commençant par « o » et se terminant par « su », par exemple « ohayôgozaimasu » qui signifie bon-matin selon une expression polie. En prononçant « os », vous enserrez entre le o et s, différentes nuances de la situation sans qu'elles soient exprimées, car votre interlocuteur est censé les deviner. Pour les Japonais qui acceptent l'usage de ce mot, c'est accepter de communiquer à demi-mot et le garant d'une certaine liaison affective. C'est pourquoi ce mot est utilisé dans les « milieux », des sportifs, des bandes, des voyous, mafias... Mais ce mot est considéré comme vulgaire, car l'abréviation d'une expression de politesse ne peut pas être polie, et ce mot laisse une impression de négligence et de paresse qui détourne la nuance de politesse. Dans un dojo classique de tir à l'arc ou de kenjutsu, si vous saluez en disant « oss ! », il n'est pas impossible que vous soyez refusé. Si vous êtes accepté, ce sera vraisemblablement en raison de votre statut d'étranger. Il convient de comprendre que « oss » n'est ni un terme de budo, ni une expression correcte.

En-dehors du budo, face à un Japonais cultivé, si vous saluez par « oss ! », il sera surpris. S'il ne le manifeste pas, c'est par politesse ou parce qu'il considère que vous connaissez par hasard un mot de japonais vulgaire.

Pourquoi alors utilise-t-on si souvent ce salut en karaté ?

L'histoire du karaté est récente et après la seconde guerre mondiale certains groupes du karatéka étaient proches du milieu des voyous. Parmi les disciplines du budo, le karaté a été pendant longtemps la plus mal considérée. Ceci est un fait que nous ne pouvons pas nier.

Notre devoir n'est-il pas de rectifier un malentendu et de tenter de hausser véritablement la qualité de la pratique du karaté ? Je pense donc qu'il n'y a aucune raison pour que les karatéka français, pas plus que japonais, continuent d'utiliser « oss ! », signe d'une marginalité peu honorable.

Comment salue-t-on dans le dojo ?

On appelle dojo la salle où nous nous entraînons. Mais dans la plupart des cas, l'entraînement se déroule dans une salle des sports. On voit souvent les karatéka saluer

au seuil de la salle. A qui ou à quoi adressent-ils leur salut ? Face à eux se trouve souvent un panier de basket-ball près duquel d'autres sportifs peuvent être en train de jouer.

Je ne peux pas m'empêcher d'être choqué par cette situation car personnellement j'ai toujours cherché un sens aux actes de ma vie et la pratique du budo s'inscrit pour moi dans cette recherche permanente. J'ai voulu savoir le sens des kata car je ne voulais pas répéter des kata dépourvus de sens technique, ce qui m'a conduit à une recherche comparative sur les kata. Les résultats m'obligent à oser affirmer qu'un certain nombre de kata sont tellement déformés qu'ils n'ont aucun sens pour l'art martial, même s'ils ont une valeur chorégraphique.

Il est vrai qu'au Japon on salue au seuil du dojo, puis, parfois, à l'intérieur, à plusieurs reprises. Dans un dojo classique, on salue l'autel des dieux : dieu du dojo, dieu martial. Même pour ceux qui ne sont pas shintoïstes, l'acte de salut peut être un témoignage de respect envers le dojo où l'on s'entraîne avec sincérité, de respect envers le maître qui vous apprend des choses importantes, de respect envers les condisciples avec qui on s'entraîne... (Si l'on considère le salut au dojo dans un contexte religieux, de nombreux problèmes resteront non résolus et ambigus.). L'espace d'un vrai dojo facilite cet état d'esprit. Pour ceux qui s'entraînent dans un gymnase, il leur faut un effort de concentration pour construire l'ensemble de rapports que sous-entend un dojo.

Je pense que nous devons pouvoir construire cet état d'esprit quelle que soit la condition de l'espace. Mais, lorsqu'on salue, il est nécessaire de ne pas effectuer un geste comme un automate, ce qui va à contre sens du budo.

Les deux formes du salut.

En matière de salut, salut à la manière japonaise en inclinant le buste, dans un dojo il convient de distinguer au moins deux modes. L'un est un salut de respect ou de politesse, dans lequel on incline aussi la tête. L'autre est un salut envers le partenaire ou l'adversaire auquel vous devez manifester du respect, sans toutefois manquer de vigilance. En ce cas, vous ne devez pas le quitter les yeux pendant le geste du salut. Surtout dans le cas du combat, vous pouvez recevoir une attaque au moment où vous avez baissé le regard, puisque, selon la coutume du budo il s'agit d'une faute de votre part. Nous voyons pourtant fréquemment cette erreur lors de démonstrations ou de compétitions. Les adeptes japonais ont tendance à considérer qu'il s'agit d'une imitation imparfaite de la part des occidentaux et qu'on peut le tolérer parce qu'ils ne sont pas japonais. Je pense qu'une telle appréciation est fâcheuse. Il suffit de comprendre et de bien appliquer ces choses si simples.

Cependant, ceux qui comprennent que le salut avant le combat est la seule forme et saluent de cette manière dans le dojo, comme à l'extérieur, feront avec les meilleures intentions un geste offensif, désagréable pour l'autre et de ce fait, malpoli. Puisque le karaté est un art martial qui vient du Japon, il convient de connaître les deux formes de salut afin de les appliquer selon la situation.

Qu'est ce que qu'un dan ?

Dans les arts martiaux modernes, au Japon, l'utilisation du terme *dan* a commencé à partir du judo et les autres disciplines ont suivi progressivement ce modèle pour désigner les grades obtenus au cours de la progression. Auparavant, au XIXe, ce terme avait été utilisé d'une façon peu systématique en art du sabre (kenjutsu). Avec l'expansion mondiale de la pratique des arts martiaux, il est devenu aujourd'hui quasi international.

Dans cette situation, je pense qu'il est nécessaire de saisir clairement le sens culturel de ce terme, car le niveau de la pratique a bien progressé dans tous les pays, et il ne suffit plus d'utiliser les termes, en particulier celui de dan d'une façon approximative et insuffisante.

Tout d'abord, il faut comprendre que le terme dan n'est pas réservé au domaine des arts martiaux. L'utilisation de ce terme pour désigner des grades est plus ancienne dans différentes activités culturelles. Dans le jeu de go, par exemple, le terme dan est utilisé depuis le XVIIe siècle. De plus, aujourd'hui au Japon, le système des grades avec le terme dan est appliqué aussi à la voie de calligraphie (shodo), au jeu d'échec (shogi) et aussi à l'art des bouliers, base classique des mathématiques. Il convient de comprendre que les arts martiaux ne sont qu'un des domaines où ce terme est utilisé pour désigner les grades.

Originellement le système de grades s'inscrivait dans l'approfondissement d'un art qui se confondait avec la vie d'une personne. Il constituait en quelque sorte un repère dans l'itinéraire de la vie. Lorsque la notion moderne du budo est apparue, il y a environ un siècle, avec la fondation du judo, c'est dans cet esprit que le système des « dan » a été adopté. Il n'y a donc pas d'affinité entre la notion de dan et le sport de combat, puisque celui-ci renvoie à une pratique centrée sur le temps forcément bref de la performance. Si, dans ce dernier, la classification de champion ou vice-champion importe, en budo ce qui importe est la formation d'une personne tout au long de la marche dans la vie dont l'itinéraire est échelonné par les « dan ».

Il convient de mettre en évidence ici que le terme « dan » n'a pour origine ni le sport, ni les arts martiaux, mais des activités culturelles se développant tout au long d'une vie. De plus, le terme « dan » est un mot de la langue de tous les jours au Japon actuellement utilisé dans le sens que nous venons de définir.

En France, où nous cherchons à étudier et faire avancer les qualités et les valeurs des arts et des cultures, il ne convient pas de détourner le sens du terme originel, mais il faut l'appliquer avec autant de richesse qu'il en a à l'origine.

Je pense qu'en parallèle à la pratique du budo, il est temps de préciser la signification du terme « dan » comme celle de l'ensemble des termes repris du japonais.

Kenji TOKITSU

[Document d'archive écrit en novembre 1993 par Kenji Tokitsu - publié dans Les cahiers de l'académie AEKAEMEO n°1](#)

Le karaté et la tradition de l'art martial japonais (1993)

Le Karaté et la tradition de l'art martial japonais

Il existe un décalage considérable entre la tradition de l'art martial japonais et la pratique sportive contemporaine du karaté, au Japon comme dans les autres pays.

Au printemps 1993, je me suis rendu à Casablanca pour y diriger un stage de karaté. J'ai rencontré une grande passion et aussi beaucoup de capacités chez les karatékas marocains. J'ai constaté que nombre d'entre eux avaient de longues années de pratique de l'art martial et que certains avaient atteint un niveau technique élevé et se trouvaient au niveau international des compétitions sportives.

De nos jours, beaucoup de pays ont atteint un niveau comparable leur ouvrant les premières places. Autrement dit, dans les compétitions sportives de karaté il y a une sorte de plafonnement lié au système des règles adopté. Et il n'y a pas véritablement de différence de niveau entre le premier et les suivants, des éléments aléatoires font la différence, la condition physique, la chance font que l'un peut gagner et un autre la fois suivante. C'est probablement cela qui fait l'attrait du sport.

Bien que le karaté sportif soit issu de l'art martial traditionnel japonais ou *budo*, il faut distinguer deux formes de pratique, l'une qui tend vers la compétition sportive et l'autre vers une formation de la personne à travers la pratique de l'art, ce qui est une des caractéristiques des arts martiaux traditionnels japonais ou *budo*. Ce deuxième volet gagnerait à être mieux connu au Maroc et je vais le présenter brièvement.

L'art martial vise l'efficacité en combat. Le karaté est un art de combat à main nue, c'est donc le corps qui porte la responsabilité et les risques de l'efficacité, sans arme interposée. Il est regrettable de voir que, parfois, le karaté est le support de galvanisation d'une violence potentielle et qu'il reste uniquement centré sur la compétition. On peut constater que vers la trentaine, les karatékas sportifs commencent à entrer dans une phase de déclin et renoncent progressivement à être les meilleurs en combat.

Il en va différemment, en *budo*, la période d'efficacité est plus longue puisqu'à la formation technique s'ajoute une formation énergétique associée à une recherche d'acuité dans la prévision des réactions de l'autre. Cette acquisition passe par une remise en question de soi qui repose sur un travail d'introspection se développant avec la maturité de la personne dans sa totalité. Si le sport vise la performance immédiate dans un système de règles, le *budo* est une recherche de l'efficacité avec une perspective de développement tout au long de la vie. C'est pourquoi aussi les méthodes de *budo* peuvent déboucher sur une acquisition de bien-être. Telle est la perspective que je développe dans mes recherches qui visent à reprendre, sous une forme adaptée à la société contemporaine, l'acquis culturel des arts martiaux japonais.

Dans la culture des guerriers japonais, les méthodes du combat ont été développées avec un volontarisme très poussé allant jusqu'à l'épuisement pour essayer, en le dépassant,

de trouver des ressources énergétiques nouvelles. Au cours de la transmission du karaté dans les pays occidentaux, l'image de l'intensité et du volontarisme a été transmise mais elle a été coupée de l'objectif de recherche énergétique qui lui donnait sens. A notre époque, chercher à atteindre cet objectif en passant par le même chemin n'est pas possible car l'art martial n'est plus la seule activité de ceux qui le pratiquent. Pourtant, chercher une efficacité à long terme est toujours d'actualité. Mon travail de recherche est de trouver un chemin qui permette d'y parvenir en élaborant une méthode qui passe par le développement du bien-être, ce qui ne veut pas dire facilité car la méthode demande volonté et persévérance.

Les arts martiaux japonais constituent une formation qui, à partir du travail des techniques gestuelles, s'étend au psychique. Et à la différence des approches sportives et gymniques, les arts martiaux orientaux peuvent être caractérisés par la tension vers une unité du corps et de l'esprit, mais celle-ci reste le plus souvent mal définie ou incluse dans une approche religieuse ou mystique dont il m'apparaît nécessaire de la dégager.

L'exemple des plus grands maîtres de sabre japonais du XVIIe au XIXe siècles montre la complémentarité entre la technique gestuelle et la technique énergétique. En étudiant la structure du combat (1), il apparaît que la réalisation du geste technique ne constitue qu'une première étape. Celle-ci s'organise autour de la notion de *kimé*, ou décision ultime, qui désigne la réalisation d'un geste parfait au point de vue formel et portant la force à sa limite. L'efficacité en combat, d'autant plus lorsque celui-ci se situe en dehors des règles sportives, est déterminée par des dimensions plus subtiles. La première est la capacité de mesurer et de maîtriser la distance à la fois spatiale et temporelle (*maai*) avec son adversaire. La seconde est celle d'intégrer les cadences qui lient rythmiquement à ou aux adversaires et à l'environnement (*hyoshi*) afin de les prolonger ou de les rompre pour prendre l'avantage. La troisième, développée de façon très spécifique dans les arts martiaux japonais, est la prévision des intentions de l'adversaire (*yomi*).

L'intégration de ces différentes dimensions à l'apprentissage des techniques corporelles et à la pratique du combat s'effectue au cours d'une progression par étape. L'histoire du sabre japonais montre que c'est seulement à un âge avancé que les adeptes de sabre parviennent à intégrer l'ensemble de ces capacités et que cette intégration assurait, en combat effectif au sabre, la victoire de maîtres âgés de soixante à soixante-dix ans ou même plus sur de jeunes adeptes intensément entraînés. Le premier, Miyamoto Musashi (1584-1645) parvint à la fin de sa vie à mener des combats où il obtenait la victoire sur un adversaire déterminé au combat à mort sans lui porter de coup. Cette forme de combat a évolué et représente aujourd'hui encore l'aboutissement recherché dans la pratique du kendo. En kendo, les adversaires revêtus d'armures de protection combattent avec des sabres en bambou (*shinai*) avec lesquels ils frappent de toute leur force en cherchant à porter un coup décisif. La notion de *kiséme* ou combat d'énergie implique une élaboration subtile de la relation entre les adversaires et une maîtrise de la prévision des intentions de l'adversaire (*yomi*). Aujourd'hui encore certains maîtres de kendo, âgés de quatre-vingt ans, dominant en combat de jeunes adeptes bien entraînés. Le chemin de la progression en kendo est beaucoup plus long qu'en karaté sportif et je pense que la pratique du karaté doit s'inspirer de cet exemple en découvrant des objectifs et des étapes de progression qui s'adaptent aux possibilités qui s'ouvrent aux différents âges de la vie.

Il s'agit de dépasser les contradictions entre la recherche de la performance et le maintien tout au long de la vie d'un équilibre physique et d'une efficacité technique (2). Certaines méthodes d'entraînement sportif provoquent des lésions articulaires ou lombaires et la plupart d'entre elles ne conviennent plus passée la trentaine, alors que les possibilités du corps humain peuvent être développées en substituant à la force musculaire simple une subtilité technique basée sur une concentration et une mobilisation de l'énergie meilleures. Il existe en effet des méthodes d'arts martiaux qui contribuent au maintien d'une bonne condition physique et d'une efficacité technique aux différents âges de la vie. C'est pourquoi je pense qu'il convient d'enrichir le karaté de l'apport de différentes méthodes de respiration et de développement de l'énergie et du bien-être.

Ma perception est profondément imprégnée de culture bouddhiste et je m'interroge sur la manière dont l'apport du *budo* peut être repris dans la culture musulmane. Je peux préciser l'apport potentiel de la culture japonaise mais une forme de création s'impose aux adeptes de l'art martial marocain pour en transposer, dans leur culture, les éléments les plus enrichissants. Je pense que, dans l'étude des arts martiaux, le niveau des marocains est déjà suffisamment avancé pour qu'ils puissent explorer ce domaine.

1) « La voie du Karaté », Ed. du Seuil 1979, réédition en 1993. Point sagesse Sa.51.

2) « Méthode des Arts Martiaux à mains nues » Ed. Robert Laffont 1988.

Kenji Tokitsu, le 19/07/1993

[Document d'archive écrit en juillet 1993 par Kenji Tokitsu - publié dans Revue Arts Martiaux marocaine](#)

Réflexion historique sur le karaté - 1 - (1983)

Pourquoi pratiquons-nous aujourd'hui un art de combat tel que le karaté ? Qu'y cherchons-nous ? Qu'est-ce que cet art peut nous apporter ?

Ne ressemblons-nous pas, parfois, aux aveugles de la fameuse histoire qui se disputent car un éléphant est, pour le premier qui a touché sa queue, une ficelle, pour le second qui a touché son flanc, un mur et pour le troisième qui a touché sa trompe, un tuyau. Le karaté est vu comme un sport de combat brutal pour l'un, noble pour l'autre, comme un art de sagesse, etc.

Si le karaté est largement répandu aujourd'hui, son image est tellement morcelée que l'on peut se demander s'il a une figure globale. Je le pense et mes recherches ont pour but de capter la figure globale du karaté à partir de son histoire afin de comprendre ce qu'est cet art et, par la suite, de tracer un itinéraire à suivre.

Ma démarche provient d'abord de mon propre désir de comprendre le karaté auquel je m'adonne en visant à monter vers le plus haut sommet de cet art.

La progression en karaté

La progression en art martial est souvent expliquée par analogie avec l'alpinisme. Car, pour l'ascension, il ne suffit pas de faire l'effort de monter, il est indispensable de connaître objectivement la qualité de la montagne, la direction à suivre et, également, sa propre qualité. Dans l'art martial, l'importance de l'entraînement va de soi mais des efforts sérieux et prolongés ne suffisent pas à assurer la progression. Il faut suivre un chemin tracé dans cette montagne abrupte et difficile. Sinon, on risque de tourner en rond jusqu'à l'épuisement sans résultat et de devoir abandonner l'ascension en perdant son énergie et son objectif. L'équivalent de ce chemin est la tradition. Je pense qu'une personne, fut-elle géniale, ne peut pas dépasser l'accumulation culturelle réalisée dans l'art martial. Si nous voyons objectivement le phénomène du karaté contemporain, nous constatons d'abord que, par rapport au temps passé, la durée de la pratique s'est raccourcie. Elle est de quelques années seulement, le plus souvent entre vingt et trente ans rares sont ceux qui continuent avec quelque assiduité au-delà de quarante ans. La qualité du travail ne s'améliorant pas avec l'âge, une fois calmée l'effervescence de la jeunesse, il reste peu de chose. Après des années de pratique, se produit un relâchement, sinon un abandon.

Je considère que cette situation tient au fait que la pratique repose uniquement sur un déploiement d'énergie physique, à l'exclusion de toute autre signification. Il est vrai que des générations différentes pratiquent le karaté : des enfants jusqu'aux vieillards. Mais cela ne veut nullement dire que les enfants (qui reçoivent aujourd'hui les applaudissements du public lors de manifestations) continueront leur pratique jusqu'à un âge avancé tout en progressant.

Parallèlement, nous constatons différentes formes de malaise chez des personnes qui se sont entraînées sérieusement pendant dix à vingt années. Nombreux sont ceux qui, non seulement cessent de progresser, mais découvrent des traumatismes, soit aux genoux, soit au dos. La stagnation ou la baisse de niveau est ainsi justifiée par l'âge : « j'ai déjà 40 ans ou 50 ans donc il est normal que je sois moins bien qu'il y a dix ans ». Or, l'histoire de l'art martial montre que c'est après 50 ans que l'on pénètre dans le domaine de la maîtrise de l'art. Maître K. Sawai, aujourd'hui âgé de 81 ans, dit : « Ceux qui s'adonnent à l'art martial ne doivent pas se permettre de se vanter de leur passé. Cela n'a aucune valeur de dire « j'ai été très fort quand j'étais jeune ». L'adepte doit se

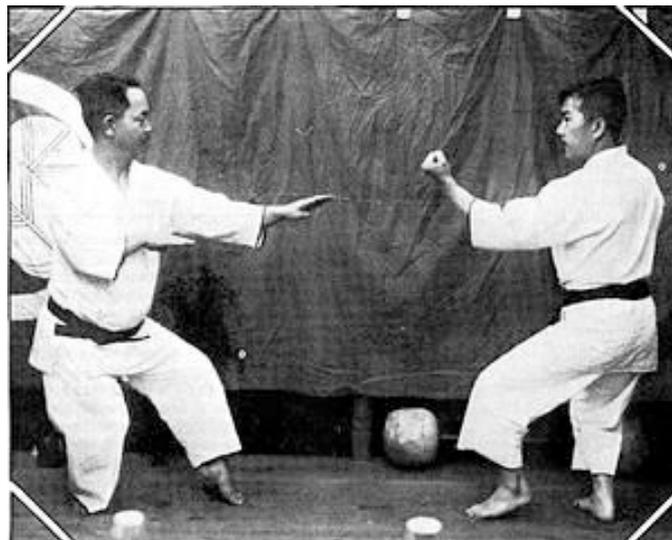
former de telle façon qu'il puisse à un âge avancé entraîner de jeunes disciples avec l'aisance de la supériorité. Des finesse, des subtilités et la souplesse comme les branches d'un grand arbre doivent le rendre capable de montrer, à n'importe quel moment, un modèle de l'art martial ». Il est extrêmement rare aujourd'hui de trouver un vieil adepte qui en soit capable mais ce niveau existe et maître Sawai en est un exemple. Si nous sommes sincères, nous ne pouvons pas ignorer l'importance du décalage entre les propos que je viens de rapporter et ce qui est pratiqué aujourd'hui sous le nom de karaté.

Pourquoi et comment ce décalage est-il apparu ?

Il tient à plusieurs raisons. La première est la multiplication du nombre des adeptes qui a augmenté tellement rapidement, à partir des années trente, que ces derniers n'ont pas pu trouver suffisamment de maîtres de haut niveau.



Waseda 1951. Assis, deuxième rangée, le maître Funakoshi. A sa gauche Obata sensei. Sur la même rangée à l'extrême droite les sensei Nyshyama et Kasé. Debout, troisième à partir de la droite Oshima sensei.



Les maîtres Konishi et Mabuni en 1928

Le décalage entre le karaté d'autrefois et le karaté contemporain

La transmission du karaté s'est élargie, notamment sous l'impulsion des disciples de maître Itosu (1830-1915). Ce dernier, selon la tradition, avait formé au cours de sa vie un très petit nombre (une dizaine) de disciples -dont maître Funakoshi (1868-1957), fondateur de l'école Shotokan, maître Mabuni (1889-1952), fondateur de l'école Shito-Ryu et maître Chibana (1885-1969), fondateur de l'école Shorin-Ryu - ; ce dernier demeura dans l'île d'Okinawa. Mais les deux autres diffusèrent le karaté à Hondo, la grande île du Japon, et eurent chacun plusieurs milliers d'élèves. Cet enseignement se fit principalement dans le cadre de l'université où des karatékas formés en quatre, cinq ou six ans, dispensèrent à leur tour leur propre enseignement.

Ce fut une rupture avec la tradition d'Okinawa, où la formation d'un karatéka s'étendait sur une longue durée, où l'apprentissage d'un kata demandait de cinq à dix ans, et se poursuivait ensuite, au fur et à mesure de la progression de l'adepte par un approfondissement toujours plus intense. Ainsi, lorsque M. Funakoshi quitta Okinawa pour se rendre à Hondo, il avait déjà derrière lui une quarantaine d'années de pratique du karaté. Dans le nouveau mode de transmission du karaté, ce qui est visible de l'extérieur est devenu prédominant et la forme a pris peu à peu la rigidité d'une carapace, cependant que le contenu subtil et la raison d'être des techniques se perdaient. Dans la plupart des cas, seule fut atteinte la première étape de la progression ancienne : celle qui correspond à la fois au temps de la jeunesse et à l'apprentissage des formes de base. Les techniques et les modes de compréhension qui correspondaient à l'évolution du corps et de la personne pendant une longue durée furent omis.

Au cours de cette évolution qualitative du mode d'enseignement, l'aspect extérieur du kata en vint à constituer le seul critère de jugement. Il ne restait plus qu'un pas à franchir pour en arriver à la compétition de kata, laquelle n'est plus qu'un concours où se mesurent des contenants privés de tout contenu. En bref, on peut constater qu'au cours de cette évolution extensive du karaté, le regard tourné vers l'intérieur et l'enrichissement de contenu inclus dans la pratique des kata ont été remplacés par le regard venu de l'extérieur, les gestes donnés à voir manquent donc de signification propre. Le soin s'est porté sur la beauté du geste, même sans contenu, la fleur sans le fruit. Les maîtres d'antan méprisaient l'effort fait pour rendre beaux les gestes techniques en fleurissant les mouvements pour les regards extérieurs. Pour eux, même si l'exécution technique paraît belle, c'est une conséquence secondaire qui ne constitue en aucun cas un but car le kata n'est pas un moyen d'expression mais un moyen de se forger soi-même, comme une arme.

Le karaté et l'évolution du corps

A Okinawa, on considère que l'apogée du dynamisme technique commence vers cinquante ans. En Budo à main nue, la condition physique et la santé sont primordiales car le corps constitue en même temps une arme à utiliser. Dans la voie du sabre, le sabre est déjà une arme en tant qu'objet, le karatéka est mains nues et doit créer avec les mouvements de son corps un équivalent du sabre. Ce processus demande une utilisation particulière de tout le corps qui se fonde sur la santé physique car le corps y est à la fois sujet et moyen. C'est pourquoi le karaté s'étend tout au long de la vie de l'homme et sa pratique doit comprendre à chaque moment la possibilité de s'adapter à l'âge qui va venir.

De ce point de vue, la pratique des kata est un support fondamental, on travaillera le même kata d'une certaine façon à vingt ans, d'une autre façon à cinquante ans, d'une façon à quatre-vingt ans. Un kata est un support qui permet de continuer à développer et à approfondir des techniques et la maîtrise du combat tout au long de l'existence.

L'ampleur des possibilités du karaté, le savoir technique du combat sur le plan de la formation physique et mentale sont contenus dans les kata car ceux-ci sont le fruit de l'accumulation historique du savoir technique de nombreux adeptes.



Le maître Chibana Chosin

Comment allier temps présent et tradition

Nous pouvons donc constater que les germes d'évolution et de dégradation étaient présents dès le moment où le karaté a commencé son expansion.

Si nous visons à monter aujourd'hui vers le plus haut sommet de la montagne de l'art martial avec un long souffle, il me paraît indispensable d'articuler tout le long du travail les deux éléments suivants :

1. **L'appréhension de la situation particulière du temps présent. Quelle importance et quelle signification trouvons-nous à l'art de combat ? C'est seulement si cet aspect est inclus dans l'entraînement quotidien que celui-ci prend un caractère introspectif, avec la conscience du « ici et maintenant » ;**
2. **L'étude diachronique de l'art de combat qui donne, à partir de la tradition, un support concret au travail de cet art et le nourrit.**

De cette combinaison procède la dynamique de l'art de combat pluridimensionnel.

A propos de la tradition, il est probable que certains lecteurs objecteront « Nous travaillons le karaté traditionnel avec les kata. Il est donc suffisant de travailler à fond ce qui nous est indiqué par cette tradition. Pourquoi alors une étude diachronique de l'art est-elle nécessaire ? »

Ce que nous montre le karaté dit traditionnel résulte d'une évolution et de modifications contemporaines. Par exemple, les significations du kata y sont souvent voilées et dissimulées, sinon détournées jusqu'à l'aberration. C'est pourquoi, pour étudier la richesse d'un kata, il est indispensable de faire des efforts pour remonter le temps, pour trouver comment un même passage technique s'exécutait autrefois, comment l'appliquer, dans quelle situation, etc.

Dans cet article, je me limiterai à la réflexion sur le karaté compris à partir de son histoire. Cette connaissance historique permettra de découvrir des racines qui serviront à orienter notre pratique de tous les jours.

Ma réflexion historique a commencé à partir d'une remise en cause qui portait à la fois sur ma propre pratique et sur ce que je pratiquais intensément : le style Shotokan. Car une réflexion un tant soit peu profonde ne peut pas se faire sans engager son propre vécu.

Toutefois, je voudrais préciser préalablement que lorsque je porte un regard et une réflexion critique sur quelques styles contemporains, ce n'est nullement dans l'intention de polémiquer, ni pour me défendre de quoi que ce soit. C'est essentiellement pour connaître objectivement ce qui s'était passé dans le temps et ce qu'est la figure globale du karaté.

Remise en cause de mon premier style : le Shotokan

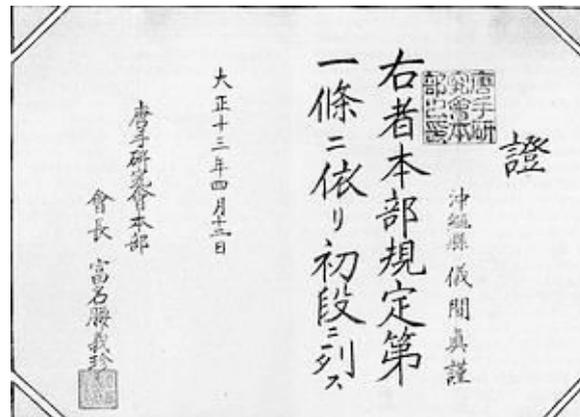
En ce qui concerne le style Shotokan, je me suis d'abord interrogé sur les deux points suivants :

1. Les significations des techniques transmises dans les kata sont considérablement décalées de la réalité du combat. En effet, non seulement aucun des experts de ce style n'a, à ma connaissance, proposé d'explication qui me paraisse satisfaisante mais, de plus, en avançant dans la recherche comparative, j'ai trouvé des éléments plus intéressants dans les anciens modes de travail.
2. Dans le style contemporain Shotokan, les karatékas rencontrent souvent à partir de 40 ou 50 ans des problèmes physiques importants. Bien que ce style insiste beaucoup sur le côté dynamique et puissant, cette particularité ne débouche pas sur une amélioration de la qualité avec l'âge.

J'ai vu au Japon de nombreuses personnes dont l'efficacité était manifeste au temps de leur jeunesse, mais leur niveau s'étiolait comme une fleur qui se fane. Aucune d'elles ne m'est apparue comme l'image d'un niveau à rechercher. Et ici, en France, j'ai constaté qu'il existe des traumatismes divers chez des karatékas de 30 à 40 ans et que ceux-ci sont nombreux en Shotokan. Or, dans la représentation des arts martiaux qui m'a été transmise au Japon, en avançant en âge on va en se perfectionnant dans le domaine de l'art. Et l'on peut constater que les anciens karatékas avaient continué de pratiquer jusqu'à la fin de leur vie sans rencontrer ce genre de traumatisme physique.

Où est la différence ?

C'est alors que j'ai commencé ma recherche sur l'évolution des styles. J'ai d'abord remarqué une forte différence entre le Shotokan du maître G. Funakoshi et le Shotokan de ceux qui aujourd'hui se proclament ses disciples.



Diplôme de maître Guima délivré par le maître Funakoshi en 1923

La position de maître Funakoshi

La classification des kata

G. Funakoshi écrit dans son ouvrage, *karaté-do Kyohan* (modèle d'enseignement de karaté-do) : « ... Néanmoins, si les kata doivent être classés, on peut de manière très générale distinguer deux grands groupes : ceux appartenant à Shorei-ryu (l'école Shorei)

et ceux appartenant à Shorin Ryu (l'école Shorin). La première met l'accent sur le développement de la force physique et de la puissance musculaire ; elle est frappante de par l'impression de force qu'elle dégage. Par contre, l'école Shorin est très légère et très rapide, avec des mouvements très prompts vers l'avant et vers l'arrière, qui ne sont pas sans rappeler le vol vif du faucon. Les kata de Tekki ainsi que Jitte, Hangetsu et Jion, entre autres, appartiennent à l'école Shorei, alors que les kata de Heian, Bassai, Kanku Empi, Gankaku et d'autres sont apparentés à l'école Shorin. En vérité, il est très impressionnant d'observer un homme puissamment bâti exécuter un kata de l'école Shorei, subjuguant l'observateur par l'expression de sa force absolue. Mais il faut reconnaître qu'il tend à manquer de vitesse. De même, on ne peut s'empêcher d'être très impressionné à la vue d'un homme svelte qui, dans des gestes aussi rapides que ceux d'un oiseau en vol, exécute un kata de l'école Shorin, avec des techniques à la vivacité étincelante, résultant d'un entraînement intensif. Les deux styles développent l'esprit et le corps et l'un n'est pas meilleur que l'autre. Ils ont tous deux leurs points faibles et leurs points forts et ceux qui veulent étudier le karaté doivent reconnaître ces points et les étudier en conséquence. » (D'après *karaté-do Kyoha* par Gichin Funakoshi, trad. Tsutomi Ohshima - Ed. France Shotokan, Paris, 1979).

Selon la classification ci-dessus, tous les kata de Shotokan contemporain ne sont-ils pas marqués par un aspect plutôt Shorei que Shorin ? Le dynamisme y est en effet caractérisé par l'extension puissante du corps et la stabilité de la position et non par la rapidité, ni par la légèreté.

Je pense qu'il n'est pas difficile de prendre conscience de ce fait à partir du texte de G. Funakoshi et, aussi, à partir de leur propre expérience pour ceux qui ont, plus ou moins longtemps, pratiqué ce style.

Toutefois, il faut reconnaître qu'il existe plusieurs courants au sein du Shotokan et, si l'un est assez proche du style de G. Funakoshi, l'autre en est bien éloigné. Chaque courant se proclame comme le continuateur authentique du maître fondateur, fait que l'on peut aussi observer dans les autres styles.

Il apparaît donc qu'une évolution importante s'est produite au sein même du Shotokan. Mais qu'est-ce qui a changé effectivement ? Pour avancer dans cette question, il faut nous interroger sur ce que G. Funakoshi lui-même avait proposé pour le premier Shotokan.

Les kata en tant que matière d'enseignement

Dans la réédition complétée du *Karaté Do Kyo-han*, publiée en 1941, G. Funakoshi écrit :



« Autrefois, il fallait à peu près trois ans pour apprendre un kata. Même ceux qui étaient considérés comme de grands adeptes ne connaissaient que trois ou au plus cinq kata. La connaissance superficielle de nombreux kata ne sert à rien, il vaut mieux avoir une profondeur, même si la connaissance est étroite. J'ai mis dix ans pour apprendre les trois kata de Tekki. Toutefois, il est très important d'avoir une connaissance large des kata car chaque kata a sa particularité. Il n'est pas toujours bon de s'attacher à un seul kata... Pour apprendre des choses, il faut commencer par les faciles et avancer vers les difficiles. Pour le karaté également, il faut apprendre suivant les étapes. Autrefois, les maîtres avaient tendance à apprendre à partir de leur kata préféré. C'est parce qu'ils ne savaient eux-mêmes que trois ou quatre kata et que les matières d'enseignement manquaient. J'ai composé ce livre en attachant la plus grande importance à l'établissement des matières d'enseignement avec mon expérience de plusieurs dizaines d'années... ». Il précise ensuite : « Les kata ne sont pas fondamentalement un objet de savoir mais ce qu'on doit pratiquer après l'avoir connu. Il est donc inutile d'en apprendre trop. Il sera largement suffisant d'apprendre les quinze kata suivants pour l'entraînement. Ce sont les neuf de l'école Shorin : les cinq Heian, Bassai, Kanku, Empi, Gankaku, et les six de l'école Shorei : les trois Tekki, Jitte, Hangetsu, et Jion... ». Par ces textes, nous pouvons comprendre que G. Funakoshi concevait les kata comme matières d'enseignement. C'est pourquoi il a dû élargir le registre de la pratique à quinze kata, bien qu'il ne connaisse lui-même que quatre ou cinq kata. Guima Shinokin (1) témoigne ainsi :

« J'étais étudiant à l'université, je n'étais capable de faire publiquement que Naifanchi. Je connaissais les Pinan mais je ne les avais pas suffisamment élaborés. Maître Funakoshi n'avait confiance que dans son Kushanku. Alors, nous avons préalablement décidé que je ferais Naifanchi, et maître Funakoshi Kushanku. Il a plus tard nommé ce kata Kanku et, sans aucun doute, c'était son kata préféré et il le faisait en expert. Maître Funakoshi n'était pas issu de l'école normale, ni des lycées d'Okinawa qui étaient liés directement à l'enseignement de maître Itosu, c'est pourquoi il ne s'était pas suffisamment entraîné aux kata de Pinan... » (« Karaté-do » éd. Sono, 1977).

(1) : Guima Shinkin, âgé aujourd'hui de 88 ans, est originaire d'Okinawa. Il a servi de partenaire à G. Funakoshi, en 1921 au Kodokan, à la demande de J. Kano, qui avait été fortement intéressé par le karaté qui venait d'être présenté en public pour la première fois au Japon cette année-là. S.Guima a reçu le premier diplôme de 1er dan de karaté établi par G. Funakoshi. L'auteur de cet article a, au cours de ces dernières années, reçu de S. Guima des enseignements et des informations importantes.



Les maîtres Funakoshi, Mabuni Kenwa et son fils Mabuni Kenei

La position de maître Funakoshi (suite)

Au cours d'un entretien à propos de l'histoire du karaté, maître T. Oshima, qui a traduit très fidèlement la première édition du karaté-do Kyohan, et dont le style me paraît être un des plus proches de celui de G. Funakoshi, m'a parlé de la transmission du kata Hangetsu. Celui-ci est son kata préféré et, après une longue pratique, peut-être à la 50.000ème répétition, il a eu le sentiment qu'il manquait quelque chose à ce kata. Il en a recherché l'origine et s'est rendu compte qu'il y avait, dès le départ, une lacune dans le kata transmis par maître Funakoshi.

Selon des témoignages convergents que j'ai recueillis moi-même auprès des adeptes qui connaissaient bien maître G. Funakoshi, les kata qu'il avait approfondis étaient les trois Naifanchi (Tekki) et Kushanku-daï (Kanku-daï). Et il n'avait pas suffisamment élaboré les onze autres kata. Il avait dû les apprendre superficiellement en moins d'une année afin de constituer les matières d'enseignement pour son entreprise de diffusion du karaté qui avait longtemps été pratiqué dans des milieux fermés. C'est pourquoi avec la connaissance qu'il avait de ces onze kata, G. Funakoshi présentait dès le départ certaines lacunes et insuffisances. Car, à cette époque, il était extrêmement difficile d'apprendre des kata. Comme l'écrit maître G. Funakoshi, « Ceux qui étaient considérés comme de grands adeptes ne connaissaient que trois ou au plus cinq kata ». Lui-même, se situant au tournant de l'histoire du karaté, a dû faire de grands efforts afin d'assembler un nombre de kata suffisant pour établir un nouveau système d'enseignement. Et il est évident qu'il n'avait pas pu les approfondir comme ses kata personnels, de plus, tous les maîtres ne lui avaient pas forcément confié les détails importants. Mais il a commencé son enseignement avec ces kata comme matières d'enseignement, tout en souhaitant que des lacunes soient comblées par ses élèves dans l'avenir, compte tenu des difficultés qu'il avait lui-même rencontrées pour apprendre ces kata. Il semble que ce souhait ne se soit pas réalisé car, non seulement les lacunes n'ont pas été comblées, mais les kata ont été pris comme ensembles gestuels fixés et amplifiés et rigidifiés, cependant que l'image de maître G. Funakoshi était sacralisée. Sur ce point, je citerai une remarque significative de maître T. Nango qui enseigne le karaté depuis une trentaine d'années et dont les travaux de recherche sur les arts martiaux sont renommés au Japon : « ... Chose curieuse, il n'y a personne qui aujourd'hui continue correctement le style de G. Funakoshi, strictement personne. Ce qui a été transmis est seulement le nom des kata que G. Funakoshi a rénové et non pas leur contenu... » « ... Me. Funakoshi a laissé le karaté de style Shotokan mais la chose curieuse est que personne dans ce style n'a pris correctement la succession de sa technique, véritablement personne... A la fin de sa vie, ses élèves avaient déjà transformé ses techniques. Son karaté a donc été déformé comme si son empreinte avait complètement disparu. Ce qui reste est seulement le nom de Shotokan et les noms qu'il a donnés aux anciens kata... J'imagine quelle était sa tristesse à la fin de sa vie en constatant que presque toutes ses techniques qu'il avait longtemps transmises étaient perdues » (T. Nango, *La voie de l'approfondissement en Budo*, éd. San-ichi Shoho, 1980, Tokyo).

En effet, si nous rapprochons les kata du Shotokan actuel de la classification en Shorin et Shoreï établie par G. Funakoshi, nous serons surpris car il semble que la finesse (légèreté, rapidité, souplesse) y soit remplacée par l'expression du dynamisme. Je me suis rendu compte que ce sont ces aspects de la finesse qui permettent aux techniques d'évoluer avec la personne au fur et à mesure que celle-ci change en prenant de l'âge. L'efficacité d'une personne dans l'art du combat n'est pas donnée une fois pour toutes par un acquis valable durant toute la vie. Lorsqu'un homme de 60 ou 70 ans se montre indéniablement efficace en combat, son efficacité n'a pas la même structure que celle d'un jeune de 20 à 30 ans. Si nous souhaitons avancer dans la voie de l'art de combat, il

me paraît indispensable de réfléchir à ce phénomène et de critiquer chacun sa propre direction.

Cet article a peut-être choqué quelques karatékas. Mais je pense que les pratiquants du karaté ont le droit de connaître ce qu'est la figure historique de leur art et que tous ceux qui l'enseignent ont le devoir de s'informer avec sincérité. En matière d'arts martiaux, très peu d'études objectives sont faites et, dans les limites de mon savoir, j'essaye d'approfondir la connaissance de ce que j'aime et de diffuser en Europe ce qui me paraît le plus avancé dans les recherches menées au Japon. Dans les articles qui suivront, je citerai principalement ce qui a été publié en japonais, il est donc possible d'en vérifier l'authenticité.

[Document d'archive écrit en 1984 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Réflexion historique sur le karaté - 2 - (1983)



Dans le numéro précédent, nous avons développé une réflexion critique sur le style Shotokan. Mais il va sans dire que celle-ci ne porte pas atteinte à l'appréciation de la valeur du travail qu'a effectué maître G. Funakoshi dans le tournant de l'histoire du karaté moderne. Au contraire, au fur et à mesure que nous avançons dans la connaissance historique et que sa figure se détache d'une certaine image sacralisée, sa personnalité et ses efforts prennent une qualité humaine qui ne cesse de nous frapper (cf. La vie de G. Funakoshi). Apprécier avec respect la valeur du maître et le sacraliser sont deux choses différentes. Or, dans le milieu des arts martiaux, le fondateur d'une école revêt souvent une image mystique, voire même sacrée qui, le plus souvent, est constituée par ses disciples sans qu'il la crée lui-même.

La voie des arts martiaux est celle qui permet à chacun d'établir son existence unique et indépendante - de sentir et de voir le phénomène de la vie par sa propre force vitale. Pratiquer intensément le Budo n'est pas être pris par une mystique. Lorsqu'un disciple français se met à parler sa langue maternelle aussi mal que son maître asiatique, nous pouvons nous demander pourquoi. Son identité n'est-elle pas confondue avec celle du maître, qui n'est pourtant qu'une autre personne, comme lui-même? Dans ce numéro, nous terminerons la réflexion sur le style Shotokan et explorerons ses racines qui rejoignent celles du karaté dans son ensemble.

Quelques remarques à propos des textes de G. Funakoshi

A la suite de notre réflexion sur le style Shotokan, je voudrais apporter quelques précisions aux textes de G. Funakoshi, cités dans l'article précédent.

Premièrement, le classement des kata en Shorin et Shorei fait par G. Funakoshi n'est pas tout à fait exact. Il écrit : « Les kata de Tekki ainsi que Jitte, Hangetsu et Jion, entre autres, appartiennent à l'école Shorei, alors que les kata de Heian, Bassai, Kanku, Empi, Gankaku et d'autres sont apparentés à l'école Shorin. »

La classification des kata ne va pas sans ambiguïté. Les kata classés par G. Funakoshi comme Shorei ne le sont pas tous mais ils sont, soit influencés par l'idée de Shorei-ryu,

soit conçus par G. Funakoshi comme Shoreï. Par exemple, les kata que G. Funakoshi nomme Tekki sont les Naifanchi qu'il avait appris de maître A. Itosu. Celui-ci leur avait déjà apporté des modifications importantes à partir des kata d'origine chinoise. D'après les informations que j'ai recueillies, ces kata ne se rattachaient pas au Shoreï mais A. Itosu avait été inspiré par le Shoreï pour les modifier. En ce qui concerne Jion, ce kata se situe dans le Shorin-Ryu et non pas Shoreï. Hangetsu (dont l'appellation d'origine est Sêsan ou Seishan) et Jitte sont tous deux considérés comme des kata dont la transmission est imparfaite, car il y manque plusieurs passages. Pour Hangetsu, il est probable que G. Funakoshi n'a pu l'apprendre qu'imparfaitement et la transmission de Jitte est encore plus incertaine. Certains considèrent que Sêshan (Hangetsu) provient de Sêsan de Shoreï mais telles que ces deux versions du kata sont parvenues jusqu'à nous, elles diffèrent considérablement et leur classement est difficile.

En effet, selon toute vraisemblance, un certain nombre de kata se sont perdus au cours de l'histoire, lorsqu'un maître ne trouvait pas de successeur apte, il préférait parfois voir son kata disparaître avec lui-même. Il restait alors seulement le nom de kata dont le contenu demeurait inconnu. Parfois aussi la transmission ne s'achevait pas complètement, du fait du décès d'un maître, ou bien de l'abandon d'un disciple. En tout cas, un kata se transmet dans l'existence de l'être humain, avec son corps. Un kata, tant dans sa substance que dans sa transmission, implique donc à la fois la personne et le rapport humain. D'autre part, dans *Modèles d'enseignement du karaté*, G. Funakoshi fait remonter l'origine du karaté à Bodhidharma au temple de Shaolin en Chine au VI^e siècle et, dans mon livre *La voie du karaté* (Ed. Seuil, 1979), j'avais repris cette attribution. Mais, après une recherche historique plus approfondie, ceci semble dénué de fondement et l'existence même de Bodhidharma est incertaine. Nous pouvons penser que G. Funakoshi a retranscrit une légende qu'il avait lui-même entendue à Okinawa sans avoir, à cette époque, le moyen de chercher plus loin.

L'ouvrage de G. Funakoshi contient ainsi plusieurs inexactitudes de détail rectifiables à partir des connaissances historiques contemporaines. Mais je pense que ceci ne déprécie nullement son oeuvre, au contraire, il a été le seul à écrire un ouvrage de ce type à une époque où le karaté venait de sortir de son milieu ésotérique. Sa volonté de transmettre ce qui, sur le plan général, lui paraissait valable et en même temps ce qui faisait, sa propre identité, a produit un ouvrage qui reste appréciable pour les recherches historiques contemporaines sur le karaté.



Le karaté au début du XX^e siècle

Les deux maîtres qui ont instruit G. Funakoshi furent tous deux disciples de B.S. Matsumura (1798-1890) qui brille dans l'histoire du karaté d'Okinawa. L'un, A. Asato, qui a formé très peu de disciples est peu connu, l'autre, A. Itosu a marqué un point d'inflexion dans l'histoire du karaté.

En effet, non seulement, il a formé plusieurs maîtres qui sont devenus, chacun, fondateur d'un style ou d'une école qui continuent jusqu'à nos jours, mais encore il a apporté de nombreuses réformes au karaté « classique » pour le rendre accessible à un plus grand nombre. C'est pourquoi, il semble juste de considérer que le karaté moderne commence avec A. Itosu.

Comment situer le karaté moderne dans l'histoire d'Okinawa ?

Pour bien situer la réforme du karaté, il nous faut d'abord situer son arrière plan socio-historique.

Durant la féodalité japonaise, la situation d'Okinawa est demeurée ambiguë et complexe. Car l'archipel de Ryukyu (appellation traditionnelle d'Okinawa), situé au sud du Japon, était depuis 1609 sous la domination d'une Seigneurie japonaise Satsuma, cependant que la famille royale de Ryukyu qui tenait son titre de l'Empereur de Chine continua à exister jusqu'en 1879. Cette double structure politique permettait à la Seigneurie de Satsuma de bénéficier d'un rapport commercial indirect avec la Chine car le Japon féodal avait strictement interdit toute relation avec l'extérieur.

En 1879, la famille royale de Ryukyu est destituée et Ryukyu est intégré au nouvel Etat japonais, devenant le département d'Okinawa. En 1880, à Okinawa, comme dans tout le Japon, l'Etat met en place l'école primaire, un lycée et une école normale.

La fin du XIXe siècle a été pour les habitants d'Okinawa, une période de redéfinition marquée par la volonté d'affirmer leur identité japonaise. En effet, bien qu'ils soient rattachés à l'ethnie japonaise, la culture chinoise avait profondément imprégné leur mode de vie. Cette volonté est notamment frappante chez les soldats originaires d'Okinawa. Non seulement lors de la guerre sino-japonaise (1894-1895) et russo-japonaise (1904-1905), mais aussi lors de la Deuxième guerre mondiale, ceux-ci ont repris avec une grande volonté le modèle du guerrier japonais. Et à la fin de la Deuxième guerre mondiale, lorsque, la première de tout le Japon, l'île d'Okinawa a été occupée par les Américains, certains cas dramatiques de suicides collectifs ont eu lieu.

On comprend ainsi que l'on rencontre chez nombre d'adeptes du Té (karaté) de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle, la volonté de placer leur art au rang des arts martiaux traditionnels japonais. Celle-ci se manifeste notamment par une communauté de style inspirée des écrits classiques de l'art du sabre que l'on retrouve dans les écrits sur le karaté de maîtres tels que A. Itosu, G. Funakoshi, C. Kiyama, C. Miyagui, etc. D'autre part, selon l'encyclopédie du Budo (non traduit) « A. Itosu, disciple de B. Matsumura, a appliqué le terme « Dan » au classement des kata en suivant le conseil de son maître qui l'avait repris du système du Jigen-Ryu (1) ».

Anko Itosu (1830-1915)

En 1905, le karaté est adopté comme matière d'éducation physique au lycée et à l'école normale d'Okinawa. C'est là le résultat des efforts déployés par les adeptes d'Okinawa, entre autres A. Itosu, qui désiraient intégrer l'art local et sa tradition dans le nouveau système d'éducation. Et c'est en même temps un moyen d'affirmer leur identité locale par rapport au système dominant. A. Itosu est chargé de diriger l'ensemble de cette instruction. Il compose alors à partir du kata d'origine chinoise, appelé « Channan » les cinq kata de Pinan (G. Funakoshi changera ce nom en Heian). Notons que Channan est aussi le nom du maître chinois qui a enseigné ce kata à A. Itosu.

Mais il serait erroné de penser que A. Itosu a enseigné les kata de Pinan dans une forme donnée une fois pour toutes. En effet, au début de son enseignement de ces kata, de nombreux passages s'exécutaient à mains ouvertes. Compte tenu de la difficulté de la pratique à mains ouvertes pour des écoliers, certains passages vont peu à peu être réalisés avec le poing serré. A. Itosu donna des instructions particulières aux maîtres qui enseignaient à l'école, en élaborant le karaté pour l'éducation physique et morale.

D'autre part, pour un même kata, son enseignement à l'école et en dehors de celle-ci n'était pas toujours identique. C'est ainsi par exemple que selon la période et le lieu où l'élève a appris les kata de Pinan, la forme et le contenu de ceux-ci présentent des différences sensibles. Il existait donc des différences entre les élèves de A. Itosu au

niveau de l'application et de l'explication des kata. De plus, le contenu transmis par le maître variait selon le niveau de l'élève ou du disciple.

C'est une des causes des différences qui existent aujourd'hui entre les différents styles dans la manière d'exécuter et d'interpréter les kata de Pinan.



Les changements apportés à certains kata par A. Itosu

A. Itosu a modifié ou a créé plusieurs autres kata, tels que Naifanchi et Kushanku.

H. Ikeda (2) écrit dans un ouvrage *Karaté-do-shugui*, (Ed. Joshin-mon 1975, Tokyo) :

« Un des disciples de maître K. Mabuni, fondateur de Shito-Ryu, avait dit : « J'ai appris d'un des employés de ma maison, Morihiro Matayoshi, le kata Kibadachi (Naifanchi) comme base de karaté. Ce kata était différent de ce que j'ai appris plus tard de maître Itosu. Un jour, j'ai montré ce kata à mon maître. Il m'a dit alors clairement que ce kata était la forme originelle et que le kata qu'il nous avait enseigné était le résultat de modifications apportées au cours de sa recherche. ». En effet, il semble que A. Itosu ait modifié le kata de Naifanchi en composant à partir de celui-ci trois kata systématisés sous le nom des Naifanchi. Selon maître Chibana, fondateur de Shorin-Ryu, Naifanchi est un kata qui avait été enseigné par un Chinois résidant à Tomari (un village d'Okinawa) et que A. Itosu a modifié. ».

Après avoir expliqué que plusieurs points demeurent obscurs dans la liaison entre le Naifanchi du courant Matsumura et le Naifanchi transmis par A. Itosu, H. Ikeda continue :

« Je pense que l'ouvrage principal de A. Itosu consiste en cinq Pinan, Kushanku et trois Naifanchi... A. Itosu, lui-même avait pratiqué le karaté en visant surtout l'efficacité dans cet art. Il était calme et gentil mais, en ce qui concerne son art, son maître B.S. Matsumura lui avait dit un jour : « Il n'y aura personne qui pourra te vaincre ici à Ryukyu ». »

A. Itosu avait apporté une réforme importante au karaté classique en estompant parfois l'aspect combatif avec l'idée de constituer cet art en moyen d'éducation physique et morale. Il a un peu freiné le caractère combatif du karaté car il avait lui-même bien connu ce qu'implique le véritable combat. Il a ainsi remplacé, à dessein, certains passages techniques des katas par des gestes plus « éducatifs » sur le plan physique.

Mains ouvertes ou mains fermées :

Selon les informations que j'ai recueillies auprès des maîtres âgés, dans le style de karaté classique, l'utilisation des mains ouvertes était plus fréquente, et dans les kata, celle-ci est aujourd'hui souvent remplacée par des gestes effectués avec les poings fermés. Ainsi, dans de nombreux katas que nous pratiquons avec les poings fermés, l'on s'exerçait autrefois, soit en nukite, soit en mains ouvertes pour des saisies ou des projections. Donc, si l'on veut décoder précisément le sens des kata, il faut savoir à quel moment, et pourquoi ils ont été abrégés ou modifiés. Ce type de transformation a été réalisé, d'une part, pour faciliter l'exécution et l'apprentissage pour des élèves en groupe, car l'utilisation des mains ouvertes nécessite la transmission de finesse et de subtilité, et

le renforcement des doigts pour le nukite, ce qui était difficile pour des élèves nombreux. D'autre part, A. Itosu a voulu freiner le caractère trop combatif de techniques visant à descendre l'adversaire à tout prix. Ainsi, de nombreux passages où l'on utilise aujourd'hui le seiken (le poing serré) s'exécutaient-ils avec plusieurs formes de tsuki qui visaient à donner un impact le plus profond possible compte tenu de la situation. D'autre part, serrer fort le poing évite aux débutants de se tordre les doigts.

A ce propos, maître S. Guima m'a raconté au cours d'un entretien à Tokyo, en 1982 :

« Quand j'étais élève à Okinawa, mon professeur de karaté était maître Yabé Kentsu (un des disciples les plus renommés de A. Itosu dont il recevait des directives pour ses cours). Maître Yabé nous a montré des techniques de nukite dont il était un expert exceptionnel. Mais il a dit : « pour vous, il est trop difficile et dangereux de faire comme moi, donc à la place de nukite, vous serrez bien les mains en seiken. ». »

L'influence de A. Itosu

Comme nous l'avons vu, A. Itosu a apporté une modification importante au karaté classique avec son idée de développer le karaté et de l'intégrer dans le système d'éducation. Ses efforts tendaient principalement à établir l'identité culturelle d'Okinawa vis-à-vis du Japon nouveau qui lui-même était en train de s'affirmer en tant qu'Etat moderne. Okinawa, se situant entre les deux cultures et les deux pouvoirs de la Chine et du Japon, avait vécu longtemps une situation d'oppression. Elle commençait alors à s'intégrer officiellement et pratiquement au Japon moderne. Nous ne pouvons bien comprendre le mouvement du karaté qu'en le situant dans cette vision socio-historique.

Il faut reconnaître toutefois que la réforme du karaté de cette époque a produit pour nous certains obstacles sur le plan de la signification technique transmise dans certains kata de Shorin-Ryu, car A. Itosu était le maître principal de cette école. Les soins apportés à faciliter la pratique pour les élèves, dont les conditions d'apprentissage n'étaient plus celles de la transmission ésotérique de l'art, ont eu pour effet d'opacifier et de rendre ambiguës les techniques de certains kata.

C'est pourquoi, le kata Naifanchi reçut de cette réforme plus d'éléments éducatifs que d'éléments applicables en combat. Les katas Pinan, composés dans ce but, comportent quelques éléments qu'il serait erroné de vouloir interpréter au terme de combat. Toutefois, les Pinan composés tout au début semblent contenir beaucoup plus d'ouvertures vers l'application en combat que ceux qui sont pratiqués aujourd'hui.

Comme rénovateur du karaté, A. Itosu se situe au point d'inflexion de l'histoire du karaté au moment du passage du classique au moderne. Parmi ses disciples, nous connaissons K. Yabé qui, sous la direction de A. Itosu, dirigea les cours à l'école normale d'Okinawa où S. Guima était élève, Hanashiro et Gusukuma qui dirigèrent les cours au lycée, Chibana fondateur de Shorin-Ryu, Mabuni fondateur de Shito-Ryu, et bien sûr G. Funakoshi.

A. Itosu écrit dans un manuscrit :

« Le karaté n'est un produit ni du confucianisme, ni du bouddhisme, il provient de la Chine. Il existe depuis longtemps ici deux écoles : Shorin-Ryu et Shorei-Ryu. Il faut les garder sans apporter de modification car chacune a son mérite particulier... »

Qu'est-ce qui fait alors la distinction entre ces deux écoles ?

Les deux écoles Shorin et Shorei

Shorin et Shorei sont clairement désignées comme deux écoles dans le manuscrit de A. Itosu. Pour l'école Shorin, nous distinguons aujourd'hui huit courants principaux qui se nomment chacun Shorin-Ryu mais avec des idéogrammes et des qualificatifs différents. L'école Shorei est représentée par Goju-ryu.

Chôjun Miyagi (1888-1953), fondateur de Goju-ryu écrit dans un manuscrit de 1936 :

« L'appellation de karaté (to-de) est particulière à Ryukyu (Okinawa). Sa provenance lointaine est l'art de combat chinois... Il existe plusieurs explications sur l'origine des écoles de karaté de Ryukyu mais toutes sont sans fondement et souvent basées sur de vagues présuppositions. Cela donne l'impression de tâtonner dans les ténèbres. Il existe, entre autres, une distinction entre Shorei-Ryu et Shorin-Ryu ; la première conviendrait à une personne forte et grande dans sa constitution physique et la seconde à une personne petite ou très mince. Mais à l'examen des différents aspects, il apparaît à l'évidence que ceci est erroné... ». Ainsi, l'analyse de C. Miyagi diffère de celle de G. Funakoshi que nous avons citée dans l'article précédent. Ce que nous pouvons comprendre est qu'il existait deux écoles appelées Shorin et Shorei mais les caractéristiques de ces deux écoles ne sont pas conçues de la même manière par tous les adeptes et la provenance de ces deux appellations est obscure.

Celle-ci deviendra plus claire en étudiant d'un peu plus près la formation de l'école Goju-ryu dont l'on considère qu'elle est la continuatrice de l'école Shorei.

Le Shorei : la formation de Goju-ryu

Selon E. Miyasato (1921-), maître de karaté de Goju-ryu, dans son ouvrage « Goju-ryu-karaté-do » (1978, Tokyo), la fondation de cette école remonte à Morio Higaonna (1853-1915) qui étudiera l'art du combat au sud de la Chine (Fujian) de 1873 à 1888. A son retour à Okinawa, il commença à enseigner son art qui fut appelé Naha-té, le distinguant de Shuri-té et de Tomari-té. Parmi tous ses disciples, ce fut C. Miyagi qui fut le meilleur continuateur de son art. C. Miyagi lui-même alla en Chine avec la permission de son maître, en 1915, il y étudia pendant plus d'une année. A son retour à Okinawa, il apprit la mort de son maître auquel il succéda et plus tard fonda son école Goju-ryu. Ainsi la provenance de Goju-ryu est bien claire. « Ce qui est certain c'est que le Goju-ryu est issu du Chao Lin K'uan du sud de la Chine », écrit Miyasato. Par ailleurs, dans des documents plus anciens, transmis à l'intérieur de l'école Goju-ryu, apparaît le terme *Shorei-ji kempo* (littéralement : art de combat à main nue (*Kempo*) du temple (*Ji*) *Shorei*). Ici, je dois soulever le problème de l'idéogramme car, dans la transmission de l'art du combat, la langue écrite ne joue qu'un rôle mineur. Dans l'enseignement pratique de l'art, le langage est surtout gestuel et secondairement parlé. Comme le remarque C. Miyagi, l'histoire du karaté est très difficile à établir parce qu'il n'y a que très peu de documents écrits, de plus, à cause des bombardements qu'Okinawa a subis à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, beaucoup de ceux-ci ont été perdus. Selon toute vraisemblance les termes japonais Shorin et Shorei sont l'un et l'autre une transposition du son chinois Chao lin, ceci se comprend d'autant mieux que la distinction entre les sons « l » et « r » est très faible en japonais. La distinction entre les idéogrammes est venue se surajouter à celle-ci. Ces différences ont dû se stabiliser car les cercles de karaté ne communiquaient presque jamais entre eux avant le XXe siècle. Entre Shorin et Shorei, la pratique du karaté comporte des différences effectives, celles-ci à mon sens ne tiennent pas à des différences d'origine mais à des courants diversifiés à l'intérieur du Chao lin K'uan qui comporte de multiples courants ainsi qu'un registre technique très vaste.

Nous devons alors déplacer notre centre de réflexion vers le Chao lin K'uan.

Le Chao lin k'uan art de combat chinois d'où est issu : le karaté

Le Chao lin K'uan est l'art de combat issu du célèbre temple Chao lin. Il faut prendre garde de ne pas confondre le Chao lin K'uan avec le Shorin ji Kempo. Ce dernier, bien qu'il soit posé comme un successeur authentique de l'art pratiqué dans ce temple, est

une création récente datant d'après la Seconde Guerre Mondiale, élaborée par un Japonais inspiré de l'art de combat chinois sur la base du jujutsu japonais.

Avant d'aborder l'histoire d'un art d'aussi grande envergure que le Chao lin K'iu'an, quelques réflexions me paraissent utiles.

Comment étudier l'histoire d'un art de combat ?

Il serait non seulement audacieux, mais vain de vouloir dégager une filiation unique, certaine, dans l'histoire d'un art de combat. Car un affrontement entre adeptes de différentes écoles est déjà une influence réciproque et une certaine transmission involontaire. Or, sans cesse, l'art s'est élaboré au cours de l'histoire à partir de l'accumulation du vécu des différents adeptes. C'est pourquoi, il serait erroné de concevoir qu'il existait un art de combat très élaboré à un moment de l'histoire et que celui-ci a été transmis avec plusieurs filiations. Une telle pensée rigide et schématique ne permet pas de concevoir le dynamisme de la transmission. C'est le vécu de l'art dans l'histoire qui crée la qualité, et celle-ci est mobile bien qu'elle se maintienne dans la structure particulière d'un art déterminé.

Brève présentation du Chao lin K'iu'an

On présente souvent l'art de combat chinois d'une manière dichotomique, opposant le nord et le sud, l'intérieur et l'extérieur. Le temple de Chao lin a été fondé en 495, situé dans la province de Ho-Nan, au nord du Yang-tseu-Kiang, il fait, dans cette classification, partie du nord. Il est célèbre, entre autre, par l'histoire de Bodhidharma qui y aurait enseigné au VI^e siècle. Mais les historiens nient aujourd'hui l'existence de celui-ci et le considèrent comme un maître fictif sur lequel les bouddhistes auraient projeté leurs idéaux. Toutefois, demeure l'importance de son nom et de l'image développée autour de lui. Celle-ci a effectivement influencé la pratique religieuse et la pratique de l'art du combat. En effet, en Chine, les écoles d'art de combat étaient souvent liées à des pratiques et croyances religieuses bouddhistes ou taoïstes.

D'après R. Matsuda, dans « chao lin Bu jutsu » (Des arts martiaux chinois, 1972, Tokyo), « La distinction entre les boxes (traduction utilisée habituellement pour désigner l'art de combat à main nue chinois) du nord et du sud se fait généralement par rapport au fleuve de Yang-Tseu-Kiang. Mais la boxe du sud se concentre surtout dans les régions de Guangdong et Fujian qui font partie du bassin du Zhu Jiang. On désigne par boxe du nord celle qui était pratiquée au nord de Yang-Tseu-Kiang et dans le bassin du fleuve Houang-ho, principalement dans les régions de Hebei et Shandong. »

« Le bateau au sud et le cheval au nord », cette formule caractérisait les moyens de transport dominants en Chine. La boxe du sud comporte de nombreuses positions liées à la position du rameur. La position du cavalier est la base de la boxe du nord, on l'appelle tantôt la position de cheval, tantôt la position de cavalier. En ce qui concerne les différences techniques, la boxe du sud utilise beaucoup de techniques des membres supérieurs d'une façon subtile et courte, avec peu de déplacements ; l'entraînement se fait avec puissance en mettant l'accent sur le renforcement des muscles et des os et l'on respire parfois en faisant du bruit par la bouche.

La boxe du nord utilise des pas larges et des techniques comportant de grands mouvements en avant et en arrière, et parfois des sauts. Aussi, par la phrase « le sud est de coups de poing, le nord est de jambes » exprime-t-on depuis longtemps que la boxe du sud a beaucoup de techniques des membres supérieurs et peu des jambes et que celle du nord est à l'inverse. Ceci pourrait être à peu près justifié en ce qui concerne les kata. Mais dans l'histoire de la boxe du sud, on rapporte des anecdotes relatives à des experts en techniques de jambes, tels que Huang Feihong renommé pour « ses jambes qui ne laissent pas d'ombre » et Cheng Hua connu pour « ses jambes de queue de tigre ». De plus, une des cinq grandes écoles du sud Mojia K'iu'an était renommée pour ses

techniques de coups de pied. D'autre part, il existe, au nord, des écoles où les coups de pied sont rares, telles que Goju-ryu et Xingyi K'iuian. C'est pourquoi nous ne pouvons pas caractériser si simplement la différence entre le nord et le sud. Durant la dynastie Ming (1368-1662), des classifications des arts martiaux ont été établies et présentées dans des ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous. Puis les Ming furent vaincus ; citons de nouveau R. Matsuda, « Lorsque les Mandchous eurent vaincu les Han (dynastie Ming) et la dynastie Ts'ing s'est établie, nombreux furent ceux qui menèrent alors une résistance acharnée. Pour se dissimuler à la force armée des Ts'ing, les résistants sont tantôt entrés dans les temples, tantôt descendus vers le sud où les persécutions étaient moins sévères. De nombreux résistants se sont abrités dans le temple Chao lin.... Dans la clandestinité, ils s'entraînèrent aux arts martiaux dans le but de rétablir la dynastie Ming. ».

Au cours du XVIIe siècle, le temple de Chao lin fût brûlé par l'armée de l'Empereur Ts'ing (dynastie Ts'ing 1616-1912) et les adeptes du temple se dispersèrent pour éviter les persécutions. Nombre d'entre eux se réfugièrent dans le sud de la Chine.

Les caractéristiques de l'art de combat du nord sont : souplesse, rapidité, gestes amples, diversité des techniques de jambe - celles du sud : mouvements petits et puissants, diversité des techniques de main. Or, le Chao lin K'iuian, formé dans le nord a été dans son développement ultérieur marqué par le sud. Aussi dans le sud de la Chine distingue-t-on entre le Chao lin K'iuian du nord et celui du sud. Et c'est du sud de la Chine (Fujian) qu'est partie l'influence vers Okinawa. C'est pourquoi l'on peut penser que les différences entre les écoles de karaté d'Okinawa proviennent en grande partie de ces différences plus anciennes qui traversent le Chao lin K'iuian. Dans les deux premiers numéros, j'ai esquissé une ligne de réflexion historique sur le karaté en m'arrêtant à quelques problèmes qui me semblaient mériter un éclaircissement. Dans les numéros suivants, je reprendrai, plus en profondeur et avec plus de détails, l'étude et l'analyse du karaté d'Okinawa à partir des documents dont nous disposons sur les maîtres d'autrefois. Précisons que cette série d'articles est une première présentation d'un travail de recherche scientifique en cours à la Mission de Recherche de l'U.E.R.E.P.S. de Paris V (A.S.T. Homme et Société dépendant du Ministère de l'Industrie et de la Recherche).

(1) Jigen-Ryu est une école du sabre pratiquée principalement dans la Seigneurie de Satsuma, où B.S. Matsumura a été envoyé en mission vers l'année 1832.

Durant plus de deux années, il a travaillé le sabre de Jigen-Ryu avec assiduité. On peut se demander dans quelle mesure l'influence de cette école de sabre se retrouve dans son karaté.

(2) maître de karaté formé dans le style Shorinji-Ryu par maître I. Tamotsu

[Document d'archive écrit en 1984 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Réflexion historique sur le karaté - 3 - (1984)



Miyagi jutsu (1887-1953)

Nous avons esquissé, dans les numéros précédents, la filiation historique du karaté par rapport à l'art de combat chinois, connu sous le nom de Chao-lin-k'iuán. Dans cette série d'articles, je n'exposerai pas en détail l'histoire du Chao-lin-k'iuán car celle-ci n'apparaît pas comme un courant unique d'un fleuve mais est semblable à un grand ensemble formé de quelques courants principaux avec de nombreux affluents.

Kenji Tokitsu

A cette étape de notre réflexion historique sur le karaté, il suffit de saisir la liaison globale entre le Chao-lin-k'iuán et le karaté d'Okinawa.

A Okinawa existaient deux courants de karaté : Shorin-ryu et Shoreï-ryu. Nous allons montrer dans cet article comment tous deux ont pour matrice principale le Chao-lin-k'iuán, passé par le filtre de la pratique dans l'île d'Okinawa. Nous préciserons auparavant les différences entre ces deux courants.

Le Shoreï-ryu est principalement représenté aujourd'hui par le Goju-ryu dont nous pouvons remonter avec certitude la filiation jusqu'à K. Higaonna (1853-1917). Il avait appris la base de son karaté dans le port de Naha à Okinawa et perfectionné celui-ci au sud de la Chine (Fujian) où il séjourna quinze ans. A son retour à Okinawa, son art fut appelé Naha-té et continué sous le nom de Goju-ryu par son disciple C. Miyagi. Cette filiation chinoise du Shoreï-ryu est la plus connue et, si elle était la seule, l'histoire de celui-ci serait bien courte.

Mais, depuis longtemps à Okinawa, l'appellation de Naha-té désignait l'art de combat pratiqué en cercle fermé par un groupe d'immigrés chinois installés depuis le XIVE siècle dans cette région. Nous décrivons plus loin les conditions de développement de cet art dont on peut penser qu'il a contribué à la formation première de K. Higaonna. En ce qui concerne le Shorin-ryu, les maîtres les plus connus du XIXe siècle, S. Matsumura, puis A. Itosu ont eux aussi perfectionné ou complété leur formation auprès de maîtres chinois, mais avant le XIXe siècle, la filiation historique est plus difficile à établir en raison du caractère secret de l'art de combat. A côté du courant principal Shuri-té, on distingue une variante considérée comme plus paysanne, le Tomari-té, que les adeptes du Shuri-té

critiquaient parfois car elle comportait à leurs yeux certains gestes inutilement spectaculaires dans les katas.

La porte de Chao lin (Chao lin mon)

En développant l'histoire du karaté à Okinawa, nous allons mettre en évidence que la plus grande partie de la matrice de celui-ci a été introduite à partir de ce grand ensemble de courants entrecroisés autour du Ryukyu qui a produit dans l'histoire de l'art de combat des affluents innombrables. Si donc le karaté contemporain remonte à Okinawa, cet art n'est pas entièrement le jaillissement de cette terre mais se situe à un lieu de passage, une porte, où entrent quelques courants du Chao lin, qui sortent sous forme de karaté d'Okinawa, appelé soit Shorin-ryu, soit Shoreï-ryu.

C'est pourquoi, si nous voulons étudier le sens originel de la transmission du karaté, nous devons passer par cette porte. Le point de départ de la recherche sur la transmission du karaté me semble se situer à cette porte (Chao-lin mon). Si nous voulons étudier le karaté en le comprenant dans son ensemble, tout en travaillant dans une école contemporaine, il apparaît nécessaire de situer celle-ci dans un rapport de complémentarité avec les autres écoles, issues comme celle de cette porte. C'est du moins ainsi que je définis mon approche du karaté.

Introduction de l'art de combat chinois à Okinawa

1. La délégation chinoise



Ryukyu (Okinawa) a noué un rapport tributaire avec la Chine (dynastie Ming) en 1372. Et, depuis cette date, c'est l'Empereur de Chine qui conférait son titre au roi de Ryukyu. Dans ce but, une délégation chinoise se rendait à Ryukyu à l'occasion de chaque nouvelle accession au trône. Les habitants d'Okinawa appelaient « Ukanshin » - le bateau de la couronne - le bateau qui amenait la délégation chinoise. De 1372 à 1866, cette cérémonie s'est répétée 23 fois. La délégation se composait de fonctionnaires civils et militaires, son effectif considérable, atteignait jusqu'à 500 personnes. Elle demeurait de trois à dix mois à Ryukyu, ce qui représentait une charge très considérable pour les finances de l'île, si bien que parfois le gouvernement de Ryukyu cachait la mort du roi pour retarder cette dépense. On peut supposer que cette délégation a joué un rôle important dans la transmission de l'art de combat. Pour prendre un exemple, la chronique rapporte que Wanshu fut un délégué responsable en l'an 1683. Nous connaissons aujourd'hui un kata dénommé Wanshu (Empi en Shotokan). Ce kata était pratiqué, dit-on, jusque vers l'année 1870 exclusivement dans le village de Tomari.

Un officier militaire dont le nom honorifique était Kushanku faisait partie de la délégation de 1756. Dans un document daté de 1762 (Oshima Nikki - écrits à Oshima) figure un passage relatif à la démonstration de combat qu'il fit. Nous pouvons donc penser qu'il a transmis le kata que nous connaissons aujourd'hui sous le nom de Kushanku ou Kanku (nom changé par G. Funakoshi). Les détails sur son séjour à Okinawa et ses relations avec Sakugawa tiennent plutôt de la légende que de la vérité historique.

La délégation chinoise a donc été une des voies importantes par laquelle l'art du combat a été introduit à Okinawa.



De gauche à droite : Kyan, Kentsu, Hanashiro Chomo et Miyagi Chojun

2. Les Chinois de Naha

D'autre part, en 1392, à la demande du roi de Ryukyu, Satto, un groupe d'immigrés chinois s'installa dans le village de Kumémura (Kuninda, selon la prononciation locale d'Okinawa) dans la région de Naha (nom de la ville la plus importante). Il comptait, dit-on, 36 familles, et continua de vivre en cercle fermé bénéficiant des multiples privilèges. Car ses habitants détenaient des fonctions importantes dans la relation Chine-Okinawa tant en ce qui concerne le rapport tributaire que l'import et l'export. Ils s'occupaient principalement de l'enseignement des techniques de navigation et de construction navale et de la rédaction des lettres officielles dans le rapport tributaire.

Auparavant, sans doute au début du XIV^e siècle, Ryukyu avait commencé d'établir avec la Chine des relations continues et le mode de production jusqu'alors archaïque s'était modifié sous son influence avec le développement de l'agriculture et de la pêche. Notons que le Bouddhisme et l'écriture (idéogrammes) ont été introduits au XIV^e siècle, l'utilisation d'outils agraires en fer commença au XIV^e siècle et, enfin, cette petite île de 1.220 km² (à peine un septième de la Corse) fut unifiée par un pouvoir central à la fin du XV^e siècle. Les immigrants chinois ont joué un rôle important dans le processus de centralisation du pouvoir, puis dans le maintien de la relation de dépendance envers la Chine.

Selon toute vraisemblance, les habitants de ce village fermé (Kumémura) pratiquaient un art de combat et cet art faisait partie des manifestations de leurs privilèges, en même temps qu'il renforçait leur autorité et leur possibilité de défense.

L'art secret de la noblesse

La présence du Roi de Ryukyu était investie d'un caractère sacré. Au XV^e siècle, il constitua en noblesse les anciens chefs locaux et interdit le port des armes aux paysans.

Contrairement à une idée reçue, cette interdiction est bien antérieure à la domination des féodaux japonais.

Sous réserve de recherches ultérieures, nous ne trouvons pas trace d'existence d'un art de combat particulier aux XVe et XVIe siècles chez les paysans.

Si un art de combat élaboré a été transmis par la délégation chinoise, et par les habitants de Kumémura, c'est la noblesse, formant un cercle de privilégiés, qui a pu avoir la première l'occasion d'y accéder. Certains de ces arts ont été transmis jusqu'à nos jours dans une filiation strictement limitée à des familles nobles. A ce propos, H. Ikeda écrit dans son ouvrage « Karaté-do Shugi », vol. II :

« ... J'ai rendu visite afin de voir cette technique de saisie qui était, dit-on, transmise seulement dans le milieu de la noblesse de Ryukyu. ... Cette technique de « saisie » est un art secret de la famille royale de Ryukyu et est appelée officiellement l'art de noblesse Motobu (Motobu-Oudon-té). Celui-ci était transmis seulement au fils aîné de la famille. Maître Choyu Motobu (1) était le seul à le connaître après l'abolition du système de seigneurie, cette transmission s'est prolongée jusqu'à aujourd'hui ».

Toutefois, nous ne savons pas actuellement à quelle époque et comment l'art mentionné par H. Ikeda fut introduit.

Mes connaissances ne me permettent pas d'aller plus loin en ce qui concerne la transmission de l'art chinois dans le cercle de la noblesse. Ici, nous soulèverons une question. Pourquoi à l'arrivée des Chinois, les groupes dominants de Ryukyu se sont-ils intéressés aux formes de combat à main nue plutôt qu'au sabre ou au tir à l'arc ? On peut avancer entre autres l'hypothèse qu'ils avaient déjà développé des formes de combat à main nue et au bâton et ont trouvé dans l'apport des Chinois le chemin d'un perfectionnement de ceux-ci. L'opposition depuis longtemps établie à Okinawa, entre les deux termes Okinawa-té (l'art de combat d'Okinawa) et To-té (l'art de combat chinois) nous fait supposer l'existence d'une pratique propre à Okinawa. Mais, pour l'instant, faute de documents, ceci reste purement hypothétique.

L'intégration à la féodalité japonaise

En 1609, la seigneurie japonaise de Satsuma envahit Ryukyu et, ne possédant pas d'armes comparables à celles des guerriers japonais, Ryukyu entre rapidement sous leur domination. La chronique de Satsuma rapporte qu'il y eut 57 morts du côté de Satsuma et 531 morts du côté de Ryukyu. Selon les documents relatifs à cet affrontement, le peuple et même la noblesse de l'île possédaient très peu d'armes. Alors les habitants de Ryukyu (Okinawa) se sont-ils battus bravement avec le karaté ? Une telle image héroïque est loin de la réalité. Car le karaté (té ou Okinawa-té) n'était pas alors largement pratiqué par les habitants, excepté dans la noblesse et encore, d'une manière secrète. De plus, contre des guerriers nombreux, entraînés, et disposant d'un armement supérieur, les habitants de Ryukyu éloignés des armes depuis plus d'un siècle, ne pouvaient pas résister longtemps.

Selon les relations écrites faites du côté de Ryukyu sur cet affrontement, les fusils de Satsuma leur sont apparus comme des bâtons magiques. Ils ont été stupéfaits et épouvantés car « les bâtons ont craché le feu et les ont abattus » (2).

La dimension de cet affrontement n'est donc pas de celle où l'efficacité du karaté peut jouer un rôle important.

Selon un traité encyclopédique sur la guerre et les arts de combat (Wupeï shi) publié en Chine sous la dynastie Ming (1621), l'art de combat à main nue ne sert à rien pour les batailles mais celui-ci est la base de tout le maniement des armes. Ce qui veut dire que la notion d'efficacité change avec la dimension du combat. Par ailleurs, le faible niveau de

la pratique des armes à Ryukyu laisse supposer que la royauté de l'île à cette époque ne reposait pas tant sur les armes que sur une domination charismatique.

Désormais, Ryukyu vivra sous la double domination de la Chine et du Japon. La seigneurie de Satsuma admettait que Ryukyu maintienne son rapport tributaire avec la Chine. En effet, elle pouvait ainsi bénéficier d'une relation marchande indirecte avec la Chine à travers Ryukyu, alors que le régime shogunal du Japon interdisait strictement toute relation avec l'extérieur du pays.



Kyan Chotoku

L'ART CACHE : la diffusion du karaté

Placé dans le régime féodal japonais, le système hiérarchique de Ryukyu va se rigidifier. Une hiérarchie interne qui se diversifiera encore par la suite est établie : noblesse avec trois degrés, vassaux avec deux degrés, paysans avec deux degrés. Le pouvoir de Satsuma continua la politique de désarmement, instituée par le roi de Ryukyu un siècle et demi auparavant, et parvint à établir solidement sa domination sur l'île. Sous la domination de Satsuma, l'art de combat à main nue pratiqué dans le milieu des nobles a plus le sens d'une manifestation symbolique de leur rang qu'une application pratique. En japonais, le terme de « Bushi » désigne celui qui appartient à l'ordre des guerriers (Samourai), à Okinawa où la structure sociale est différente ce terme prend le sens d'adepte de Té (karaté), quelle que soit son appartenance de classe, d'où un certain nombre de faux sens dans les interprétations.

De même, le terme de « shizoku » désigne l'ordre des guerriers en japonais. Mais lorsqu'on dit que des maîtres de karaté tels que G. Funakoshi, A. Itosu, S.-B. Matsumura, etc., appartenaient au shizoku, le sens est différent. En effet, à Okinawa où n'existait pas d'équivalent de l'ordre des guerriers japonais, la culture de l'ordre le plus haut, la noblesse, était différente et le terme « shizoku » introduit après le XVIIe siècle désigne l'ordre des vassaux intermédiaire entre les nobles et les paysans. Si les maîtres de karaté d'Okinawa de la fin du IXe et du début du Xe siècle voulaient assimiler leur art à celui des guerriers japonais (Budo), il en va de même des Européens karatékas qui désirent inconsciemment s'assimiler à l'art des samourais. Malgré la hiérarchie complexe et rigide de Ryukyu, au cours des XVIe et XVIIe siècles, une mobilité sociale s'établira surtout entre la classe des vassaux et celle des paysans. Les plus pauvres des vassaux commenceront à entrer dans l'artisanat ou le commerce, puis dans l'agriculture, à cause des difficultés de la vie. Nous pouvons penser qu'avec cette mobilité sociale, l'art des nobles va peu à peu pénétrer dans les autres couches sociales, en témoigne l'apparition de termes tels que l'art (té) des vassaux, l'art des artisans, l'art des paysans.

Cette situation aboutit petit à petit à la formation de réseaux de transmission ésotérique dans les différentes couches sociales.

Ceci tient d'une part à ce que, de longue date, cet art était pratiqué secrètement dans le milieu fermé de nobles où il était conçu comme la marque d'un privilège, et d'autre part à la domination de Satsuma qui surveillait l'armement de la population.

Deux témoignages sur le mode de transmission du karaté

Le caractère ésotérique de cette transmission est clairement illustré par le témoignage de S. Guima « Selon mon grand-père, le karaté-jutsu (appellation ancienne du karaté-do) n'était jusqu'à son époque pratiqué que dans le village de Kumémura. On disait que le karaté-jutsu du Shuri a été ramené par le Seigneur Makabé à son retour de Pékin (fin du XVIIIe siècle). Ensuite commence la lignée de Sakugawa, suivie de Sôkon B. Matsumura et de Anko Itosu... »

Fuyu Iha (1876-1947), linguiste originaire d'Okinawa, écrit dans son ouvrage, « Onari-kami-no-shima » (l'île des dieux Onani) :

« ... Je crois qu'il serait plus juste de penser que le karaté a été importé par les habitants de Ryukyu qui allaient périodiquement, pour une durée de deux ans, travailler aux activités commerciales de la Maison Ryukyu de Fujian en Chine, surtout à la fin de la dynastie Ming au XVIe siècle, alors que les habitants de l'île étaient habitués à l'interdiction des armes. Ils ont donc appris les techniques de l'autodéfense. Mon grand-père est allé aussi plusieurs fois à Fujian où il a appris celle-ci. Mais il refusait d'en parler, disant qu'il s'agissait simplement d'autodéfense. » Le grand-père de F. Iha apparaît dans l'histoire du karaté comme un adepte de grande capacité. A partir de ces témoignages, nous pouvons comprendre que même s'il y avait une imprégnation de l'art de combat (té) dans diverses couches sociales avant le XIXe siècle, celle-ci n'était que très peu connue par l'ensemble de la population et, même entre ceux qui pratiquaient, le secret était sournoisement gardé. Ces témoignages nous laisseraient supposer d'autre part que les racines de Shurité, habituellement considéré comme le plus ancien dans la tradition du karaté d'Okinawa, remontent explicitement au XVIe ou XVIIIe siècle.

Mais, comme nous l'avons vu jusqu'ici, le terrain était préparé par les ramifications souterraines de l'art de combat sur lesquelles vont se greffer les nouveaux rejets implantés plus explicitement par des adeptes dont les empreintes, bien que quelquefois voilées, sont plus visibles pour nous. Dans l'état des connaissances actuelles, il n'est pas possible sans affabulation, d'être très précis en ce qui concerne des personnages antérieurs au XIXème siècle tels que Wanshu, Kushanku, Sakugawa, Yara, etc. Peut-être les travaux qui sont actuellement en cours au Japon sur l'histoire et les coutumes de l'archipel de Ryukyu nous permettront-ils d'aller plus loin.

L'histoire du karaté, jalonnée par les maîtres, est d'abord celle d'une tradition culturelle et c'est la logique sociale de la formation du karaté que j'ai cherchée à faire apparaître ici.

NOTES : (1) Chôki Motobu, frère cadet de Choyu Motobu, était de la même génération que G. Funakoshi. Il était connu pour sa grande qualité en combat et a laissé une trace importante dans l'histoire du karaté moderne. Nous le mentionnerons plus tard. Ce qui est important ici c'est que le frère cadet n'avait pas connaissance de l'art de la famille, transmis à son frère aîné.

(2) Ils connaissaient cependant la poudre, et quelques canons rudimentaires défendaient le port de Naha.

[Document d'archive écrit en 1984 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Réflexion historique sur le karaté - 4 - (1984)

Après avoir esquissé dans les articles précédents la filiation historique du karaté, nous allons nous arrêter au témoignage de quelques maîtres qui ont vécu la période de « l'introduction du karaté à Hondo » (l'île principale du Japon).

Les textes que je cite ici ne visent pas à établir une théorie du karaté mais apportent des éléments indispensables à la compréhension de ce qu'a été l'évolution du karaté à cette époque et des problèmes auxquels ont été confrontés ses adeptes.

Texte de Kenji Tokitsu

Avant et après Meisei-juku

« Je me souviens que ce fut vers la fin du mois de juillet en 1922 que je rendis visite à maître Gichin Funakoshi à Meisei-Juku, la pension d'étudiants d'Okinawa à Tokyo (...) Il vivait dans une pièce de trois tatamis (à peine 5 m²) à côté du vestibule de la pension. C'était un homme honnête qui avait le coeur pur comme un enfant. Son travail quotidien était de distribuer des journaux dans chaque chambre le matin et de garder le courrier. Il aidait aussi à la cuisine quand il avait du temps. Il avait déjà 55 ans, ce qui était pour cette époque un âge avancé. Il vivait dans la plus grande pauvreté, ce que chacun savait. Il avait des difficultés à payer un loyer de 15 yens. C'est sans doute pour cela qu'il aidait au travail ménager de la pension. Il n'avait alors aucun élève (...) Lorsque j'ai rencontré Me Funakoshi, il m'a expliqué qu'il avait apporté 15 kata de Ryukyu karaté-justu, les 5 Pinan, 3 Naifanchi, Kushanku, Jitte, Jion, Chinto, Seishan, Wanshu et Passai. En l'écoutant j'ai été séduit par le karaté jutsu, moi qui pratiquais les arts martiaux depuis mon enfance. C'est ainsi que j'ai commencé à aller à Meisei-Juku et ai appris les 15 kata.

Son troisième fils Yoshitaka est monté à Tokyo à l'âge de 15 ans. Il est devenu apprenti charpentier à Senju grâce à l'introduction de M. Yamada. Mais, pensant que ce travail ne lui convenait pas, M. Himotsu, étudiant à l'époque à l'université de Tokyo, l'a invité à étudier dans le laboratoire de rayons X de l'université où il a pu obtenir le diplôme de technicien de rayons X. (...) Yoshitaka a commencé à pratiquer le karaté à l'initiative de son frère aîné Yoshihidé qui s'installa à Tokyo un peu plus tard. Celui-ci travaillait au kiosque du ministère des Finances. C'est lui qui a persuadé son père, qui prenait de l'âge, de la nécessité de former Yoshitaka pour en faire son successeur. Aussi Yoshitaka est-il rentré à Okinawa pour un séjour d'un mois. Puis il a quitté le laboratoire de rayons X pour enseigner le karaté jutsu.

Me Motobu est venu à Hondo, bien avant maître Funakoshi. Il travaillait dans une société à Osaka (...) Il avait le même âge que maître Funakoshi mais était bien plus grand que lui. Il ne parlait pas bien le japonais de l'île principale. Intelligent, avec une forte personnalité, il était incomparablement fort. Lors d'un combat avec « Piston Horiguchi » (le champion de boxe anglaise de l'époque), Motobu para toutes les attaques. Aucun des coups ne le toucha... En tout cas il était sans conteste très fort. Issu d'une famille de seigneurs d'Okinawa, il était généreux. Certains disent qu'il a été dur avec maître Funakoshi. Il n'avait pas une personnalité si mesquine. Maître Funakoshi a reçu une aide considérable de maître Kano, maître Motobu, lui, n'en reçut aucune, et sur ce point on pourrait dire qu'il était solitaire.

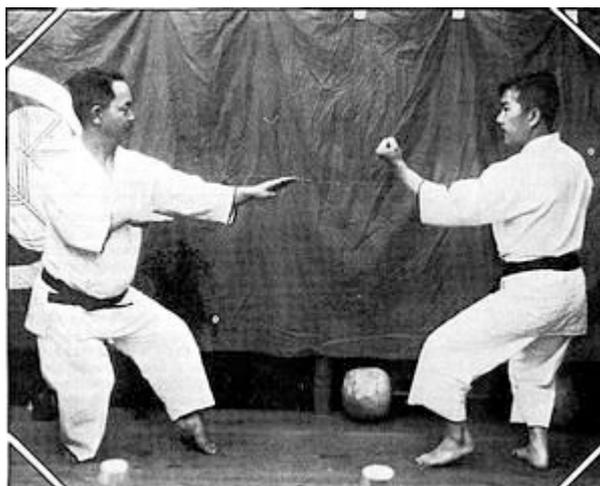
Maître Kenwa Mabuni était une personne calme et attachante. Il a confié pendant un certain temps son fils Kenei à M. Konishi. Maître Funakoshi rendait souvent visite à Konishi... C'était maître Mabuni qui connaissait le plus de katas de karaté, avec le plus d'exactitude. J'ai appris de lui beaucoup de choses utiles et nous avons fait des échanges d'entraînement... » H. Otsuka.

Je continue par la traduction d'un article de Yasuhiro Konishi, maître de karaté contemporain d'Otsuka « Les prédécesseurs du karaté jutsu de Ryukuy », paru dans le même ouvrage.



H. Otsuka

Nous savons que H. Otsuka a fondé l'école Wado-Ryu en se séparant du Shotokan de G. Funakoshi. Par le témoignage de Y. Konishi, nous comprenons mieux comment et pourquoi.



Les maitres Konishi et Mabuni en 1928

Les prédécesseurs du karaté jutsu de Ryukyu, par Y. Konishi

« Je pratiquais principalement le kendo à l'université (...) et, après mes études, j'y restai comme maître de kendo. Je pense que c'est au printemps 1923 que H. Otsuka est venu pour la première fois à mon Dojo avec maître Funakoshi. Et une année plus tard, un groupe d'étude du karaté a été formé dans mon université (Ko) (...) Otsuka, déjà cette époque, remplaçait parfois maître Funakoshi. Otsuka était originaire de la seigneurie de Mito et pratiquait le jujutsu depuis son enfance ; il avait la réputation de faire les kata mieux que maître Funakoshi.

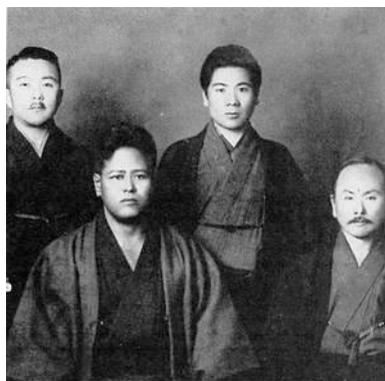
Il semble que, dès cette époque, cette réputation déplaisait à maître Funakoshi. Comme l'on peut s'en apercevoir facilement, le Yakusoku-kumité (exercice de combat conventionnel) - que nous pratiquons aujourd'hui - provient du jujutsu de Yoshin-Ryu. C'est Otsuka qui l'a systématisé. Ce type d'exercice n'existait pas dans le karaté-jutsu d'Okinawa. Il est donc le produit de la collaboration entre Funakoshi et Otsuka.

Selon ma mémoire, c'est vers l'automne 1923 que je suis allé avec Otsuka à Meisei-juku. La salle d'entraînement était d'une vingtaine de tatamis (32,4m²). L'entraînement quotidien durait deux heures, il commençait à 15 heures. Nous étions généralement trois ou quatre et parfois sept à huit. L'entraînement n'était que la simple répétition de kata et, vue d'aujourd'hui, la méthode paraît tout à fait rudimentaire. Il était donc tout à fait naturel qu'Otsuka ait proposé d'essayer le combat libre pour tester l'efficacité des techniques. Il a insisté sur la nécessité de l'exercice de combat libre. Je pense que les difficultés des relations entre Funakoshi et Otsuka tiennent à plusieurs raisons mais ceci me paraît en être la cause directe. Maître Funakoshi reprochait à Otsuka devant nous d'avoir introduit arbitrairement certaines habitudes du jujutsu (...)

C'est vers l'année 1931 que Jutsu Motobu, un autre grand représentant du karaté jutsu d'Okinawa, est venu d'Osaka à Tokyo. Motobu ne parlait pas le japonais de Hondo et je l'accompagnais en tant qu'interprète (...)

Les maîtres Funakoshi et Motobu s'entendaient très mal. Le premier disait : « Motobu, il est mal élevé, on ne peut pas prévoir ce qu'il va faire. Il est semblable à un singe. » Et le second ricanait : « Le karaté de Funakoshi est de la camelote. Il fait du karaté comme un danseur. » J'ai entendu dire qu'il avait défié maître Funakoshi, qu'il l'avait fait tomber avec son Ashi-baraï et que lui portant un coup de poing au visage, il l'avait vaincu. Mais, puisque je ne l'ai pas vu moi-même, je ne peux pas affirmer l'authenticité de l'histoire.

Ces problèmes internes au milieu du karaté étaient largement répercutés par les grands journaux de l'époque (...) je pense que pas mal de gens sont au courant.



Après avoir appris le karaté-jutsu d'Okinawa par les maîtres Funakoshi et Motobu, j'ai frappé à la porte de maître Ueshiba (...) Maître Ueshiba ne tenait pas en haute estime le

karaté jutsu d'Okinawa. Lorsque je lui ai montré le Pinan nidan que j'ai recomposé en fusionnant le ju-jutsu (Takenchi-ryu) et l'Aïkido avec le karaté-jutsu, maître Ueshiba l'a apprécié en disant qu'il était nettement mieux que ce que j'avais appris et il m'a vivement encouragé. Durant les 83 années de ma vie, je pense que maître Ueshiba est le seul adepte de niveau incomparable que j'ai rencontré. Avoir vu la qualité de mon travail appréciée par un homme tel que lui m'a donné une grande confiance en moi. »

Ces deux témoignages montrent que la transmission de l'art de combat diffère de l'image idéalisée que l'on s'en fait souvent et lui donnent une dimension humaine. Ils montrent aussi les contacts qui existaient entre les adeptes de différentes formes de Budo. Les anecdotes ne sont intéressantes que parce qu'elles nous instruisent sur différentes manières de progresser dans les arts martiaux et d'atteindre un haut niveau. En effet, dans l'art martial, quelle que soit la discipline, le problème fondamental se pose en terme de niveau. C'est un critère indéniable. Qu'il s'agisse de karaté, d'aïkido, de kendo, lors de la rencontre des personnes dédiées à la voie du Budo, le niveau atteint par la personne la plus avancée dans son domaine se pose comme une évidence et c'est elle qui prend la place centrale. Mais ceci n'est valable que s'il s'agit de personnes qui continuent de travailler leur art et sont suffisamment avancées chacune dans leur domaine pour pouvoir reconnaître la qualité du Budo des autres. Car encore aujourd'hui, ce qui fait la spécificité du Budo est commun à toutes les disciplines. Mais l'atteindre demande un travail long et assidu à partir duquel on devient capable par intériorisation des critères d'apprécier le niveau d'un autre expert. A un niveau de progression moins élevé qui est la dominante aujourd'hui, on comprend qu'il soit plus simple et plus sûr de se réfugier dans les critères d'appréciation qu'offre le cloisonnement interne à chaque discipline. En outre, s'y ajoute la multiplicité des cercles à l'intérieur d'une même discipline. Certains sont tellement fermés que beaucoup de gens déprécient ce qui n'entre pas dans leur sphère, avant même de le connaître. Or la question principale est celle du niveau.

Si, comme le dit Konishi, M. Ueshiba n'appréciait pas beaucoup le karaté-jutsu d'Okinawa, il avait certainement une raison de le juger ainsi, du moins par rapport au karaté-jutsu qu'a connu Ueshiba. Mais cela est sans doute dû au niveau des personnes au travers desquelles Ueshiba avait aperçu cet art. Néanmoins, il était prématuré pour lui à cette époque, de porter un jugement objectif sur la valeur du karaté dans son ensemble car celui-ci commençait seulement d'être connu et ne l'était que partiellement. Réciproquement pour Konishi, Ueshiba n'était pas simplement un maître d'Aïkido mais le plus grand adepte du Budo. Il nous faut remarquer que le problème de karaté n'était pas posé par des adeptes du Budo qui l'ont, les premiers, abordé comme un art martial cloisonné, et non comme une partie du Budo dans lequel le niveau était reconnaissable quelle que soit la discipline.

Lors de son introduction à partir d'Okinawa, le karaté entre dans le milieu du Budo japonais. Le judoka, le kendoka, le ju-jutsu-ka s'y intéressent, ce qui signifie que le karaté se place dans le tourbillon du Budo de l'époque, et que ses adeptes s'efforcent d'établir son identité en tant que Budo (avec quels efforts et difficultés, nous le verrons prochainement en évoquant des problèmes vécus par G. Funakoshi). L'histoire n'est pas toujours belle et satisfaisante pour ceux qui veulent y voir un idéal. Mais, si l'évaluation juste de l'adversaire est primordiale dans l'art du combat, l'appréciation juste de ce qui s'est passé est, elle aussi, importante.

Les 13 ans passés en France m'obligent à voir la culture japonaise avec un regard plus objectif. En même temps, je ne peux pas m'empêcher de sentir qu'ici en France existe dans le milieu des arts martiaux à l'égard des cultures orientales une attitude dépourvue de critique, qui tend vers le mythe et la mystification. La sacralisation du maître fondateur en est un exemple. Ceci se développe d'autant plus que la mystification, jouant

sur le manque d'information ou de connaissance de ceux qui cherchent un sens dans les arts martiaux, facilite un certain type de rentabilité économique.

Je considère que, pour ceux qui cherchent la voie du Budo, il est fondamental de ne pas admettre sans critique tout ce qui se passe dans leur discipline et, quel que soit le titre d'une personne, de percevoir sa qualité et sa valeur, c'est-à-dire son niveau, de s'incliner sincèrement devant celui qui a atteint un haut niveau et de se mettre en situation d'en recevoir un enseignement.

[Document d'archive écrit en 1984 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Réflexion historique sur le karaté - 5 - (1984)



L'apport d'une des très grandes figures du karaté, le maître Otsuka.

Texte de Kenji Tokitsu.

Dans les articles précédents j'ai commencé à montrer dans quelles conditions le karaté s'est développé au Japon au cours de la première moitié du XXe siècle et quelles influences l'ont traversé. Pour compléter les informations données dans l'article précédent, je résumerai et traduirai en partie le chapitre consacré à H. Otsuka dans l' « Encyclopédie du Budo japonais », col. III.

Karaté et budo

« Otsuka a reçu le diplôme de Shinto-Yoshin-ryu (jujutsu) en juin 1920, 15 ans après avoir débuté. Il avait alors 29 ans. Il n'avait cependant travaillé sérieusement avec son maître, Nakayama, que pendant 5 années... » Ayant commencé à travailler dans une banque en 1916, il la quitta en 1921 et prit la profession de rebouteux afin de consacrer le plus de temps possible à ses recherches en Arts Martiaux. De ce fait, il ne réussit pas très bien dans sa nouvelle profession. »

« Il entend parler du karaté-jutsu en 1922 par un de ses amis, Ito. ». « D'après Ito, maître Kaho de Kodokan avait invité un karatéka nommé Gichin Funakoshi pour une démonstration. Il pensa alors que celui-ci devait être un expert puisque maître Kano l'avait invité... Otsuka demanda immédiatement à Ito de trouver l'adresse de Funakoshi ». « C'est ainsi que Otsuka a rendu sa première visite à Funakoshi en 1922 comme nous l'avons vu plus haut dans les souvenirs de Otsuka. Voici une relation plus détaillée de cette visite ». « Funakoshi expliqua avec passion à Otsuka ce qu'était le karaté. Selon Funakoshi, il était possible d'apprendre la plupart des kata en 5 ans, pour quelqu'un qui n'avait aucune expérience du Budo, et en 2 ans pour celui qui avait déjà pratiqué quelque Budo. La progression au-delà dépendrait de la qualité d'entraînement de chacun. Mais Funakoshi semblait avoir reçu un grand choc en assistant à l'entraînement de Kodokan (Dojo de judo fondé et dirigé par J. Kano) dont la dureté dépassait largement ce qu'il avait imaginé. Car il dit que l'entraînement de karaté-jutsu était dérisoire par rapport à l'entraînement des adeptes des arts martiaux de Hondo et qu'il semblait peu probable qu'ils se satisfassent de karaté-jutsu ».

« Funakoshi est monté à Tokyo pour diffuser le karaté à Hondo mais il semble être devenu très pessimiste après avoir assisté à l'entraînement de Kodokan. Toutefois Otsuka, qui - depuis déjà 17 ans - avait expérimenté la dureté de l'entraînement pratiqué à Hondo, trouvait normal l'entraînement du Kodokan. Le but était d'apprendre dans le karaté des éléments dont le Budo de Hondo manquait et de les absorber dans sa recherche de Budo... »

Dans cette longue citation, j'ai souligné les points qui me semblaient mériter réflexion. En effet, le karaté d'Okinawa n'a pas été présenté au début dans la partie centrale du Japon comme les Chinois ont présenté leur art aux habitants d'Okinawa.

La Chine était infiniment plus puissante, plus riche culturellement que l'île d'Okinawa, l'apprentissage et la transmission de l'art de combat s'inscrivaient dans l'acquisition d'une culture dominante, Or, au début du XXe siècle, le karaté d'Okinawa se présente par rapport au Budo comme l'art de la province la plus éloignée. Transmettre celui-ci présentait la même difficulté que de remonter de l'aval vers l'amont un fort courant. Car le niveau des arts martiaux japonais à la fin de l'époque féodale était tel que 50 ans après, au début du XXe siècle, il représentait encore une qualité impressionnante pour les nouveaux venus. Le judo avait été formé avec la modernisation du Japon au prix d'un énorme effort de J. Kano et de ses disciples. Ce n'est donc pas sans raison que G. Funakoshi rencontrant le mode d'entraînement du judo de l'époque a été impressionné, d'autant plus qu'il était un homme sincère et honnête. Seul représentant de l'art local de sa région, Funakoshi est certainement passé par une période pénible et a connu des doutes sur la valeur du karaté par rapport à ce Budo japonais édifié avec tant de concentration et d'énergie. Pourquoi et comment a-t-il pu dire qu'on peut apprendre tous les kata en deux à cinq années alors qu'il les avait lui-même appris en une quarantaine d'années ?

Les kata et le combat

« Funakoshi expliqua à Otsuka qu'il connaissait 15 kata et Otsuka les apprit de lui en un an et demi. » « Otsuka, après avoir appris les 15 kata, jugea qu'il existait dans chaque kata des éléments inapplicables en combat. Pour résoudre cette contradiction, il décida d'aller lui-même étudier à Okinawa. » Or, avant son départ, « au mois de mars, on annonça qu'une démonstration de Budo aurait lieu en mai au Dojo du Palais Impérial et que, sur la recommandation de J. Kano, le karaté-jutsu allait y participer (...) Apprenant cette nouvelle, Funakoshi voulut tout d'abord renoncer à participer à cette démonstration. Otsuka était d'avis contraire et insista pour qu'il y participe, disant que ce serait une réponse positive à maître Kano qui les avait tant aidés, que de montrer la véritable valeur de karaté-jutsu devant des adeptes de Budo. »

« Mais montrer seulement les 15 kata aurait été insuffisant. En tant que Budo il était nécessaire de montrer une forme du combat (...) C'est alors qu'Otsuka renonça d'aller à Okinawa et commença à élaborer des katas de combat en fusionnant le jujutsu traditionnel et le karaté-jutsu. » Otsuka exécuta une démonstration contre des attaques de sabre et « c'est à partir de cette démonstration que la réputation d'Otsuka commença à précéder celle de Funakoshi. »

Nous pouvons facilement imaginer les points de conflit qui commencent à se dessiner. Rappelons ici le témoignage de Konishi.

Après cette démonstration, nombre d'étudiants universitaires s'initièrent au karaté et « ce fut grâce à J. Kano que le karaté put se développer parallèlement au judo sans aucun conflit avec celui-ci ». En effet, l'on sait qu'après la mort de J. Kano, G. Funakoshi soulevait son chapeau chaque fois qu'il passait en tramway devant le Kodokan.

Nombre de judokas de cette époque fréquentaient les dojos de karaté nouvellement créés dans certaines universités à Tokyo, ouvrant ainsi de grandes possibilités au karaté. C'était en contrepartie un lourd poids à assumer car il fallait affirmer une qualité satisfaisante par rapport au judo et autres arts martiaux. Par exemple, si G. Funakoshi montrait certaines techniques de projection ou de saisie à partir des kata de karaté, cela n'était pas forcément convaincant pour les adeptes du judo ou du jujutsu qui étaient sur ce point plutôt en avance par rapport au karaté et dont l'entraînement était, comme le dit Funakoshi, nettement plus poussé que celui du karaté d'Okinawa.

Bref, si, à la différence d'adeptes comme Motobu, Funakoshi a reçu l'aide d'un maître tel que Kano, il avait en même temps à assumer le poids de la relation maître-élèves avec des judokas confirmés, ce qui n'allait pas sans problèmes.

Toujours selon l'encyclopédie du Budo :

« En 1928, Otsuka rencontra, au dojo de Konishi à Shiba, K. Mabuni qui venait de monter à Tokyo.

Dès leur rencontre, Otsuka lui demanda des explications sur des passages de kata incompréhensibles du point de vue martial car K. Mabuni était versé en Shuri-té et en Naha-té. Alors, dès que Mabuni vit le PinanShodan exécuté par Otsuka, il lui indiqua qu'il y avait des fautes dans ce kata et il lui montra minutieusement les cinq kata de Pinan. C'est ainsi que Otsuka commença à rectifier les kata de Pinan qu'il avait appris de Funakoshi qui lui-même n'en avait pas reçu une transmission correcte.

Ce fut une année après qu'arriva, au dojo de Konishi, Motobu qui était renommé comme adepte du combat. Bien que Motobu fût fort en combat, il n'était pas extraordinaire en kata. Sur ce point, la critique de Funakoshi « Motobu ne connaît pas le karaté » serait justifiée. Quant à Motobu, qui semblait être vexé d'une telle critique, il amena un élève 4ème Dan de judo au dojo de Konishi. Suivant ses consignes, cet élève prit Funakoshi par son col et sa manche. Motobu dit alors à Funakoshi « montre moi maintenant si ton kata de base dont tu es fier est valable ou non. Tu pourras faire tout ce que voudras, donner des coups de poing ou de pied. » Funakoshi avait alors 60 ans, de plus il était petit et peu puissant. Il était donc ridicule de se battre contre un jeune judoka puissant en se laissant prendre dès le début. Or, Funakoshi était sérieux et sincère, au lieu de refuser ce combat, il essaya avec toutes ses forces de se dégager en Soto-uke et en Uchi-uke. Mais cela n'eût aucune efficacité contre son adversaire, il fut soulevé et plaqué contre le mur de bois. Après un moment de scène comique, Motobu demanda à Otsuka qui était présent : « Qu'est-ce que tu ferais ? Essaie un peu sans réserve. » Otsuka accepta volontiers. Si dans les arts martiaux, la force physique détermine l'issue du combat, l'entraînement n'a pas de sens. L'essentiel est de dominer l'adversaire en détournant sa force.

Motobu tenait pour primordial le combat et il insistait sur le fait qu'il n'appréciait les kata de base que s'il y avait efficacité pour le combat. Même si les gestes et les formes sont beaux, ce type d'entraînement n'a aucune valeur s'il ne permet pas de gagner au combat... »

L'auteur explique ensuite qu'Otsuka ayant longtemps travaillé le Ju jutsu, il lui avait été facile de projeter son adversaire et que Motobu, devant cette efficacité, décida d'apprendre le Ju jutsu sous sa direction. H. Otsuka fonda en 1934 son dojo personnel et nomma plus tard son école Wado-ryu. Cette école est habituellement considérée comme une branche du Shoto-kan. Un examen attentif des kata que l'on y pratique permet de les situer entre ceux du style Shotokan « classique » et ceux du Shito-ryu. Il ressort des textes que nous avons cités que cette situation provient des rectifications qu'Otsuka a

apportées, après sa rencontre avec Mabuni, aux kata qu'il avait appris de Funakoshi. Bien que j'ai cité ci-dessus des passages de l'Encyclopédie du Budo, celle-ci me semble trop partielle dans les descriptions concernant Funakoshi et Otsuka. Cependant, cette encyclopédie est l'ouvrage d'ensemble le plus récent publié au Japon sur les arts martiaux et repose sur un travail de documentation intéressant.

En dévoilant ainsi peu à peu l'arrière plan de la transmission du karaté, l'image de G. Funakoshi des autres maîtres de cette époque, se détache du sacré et devient plus proche. En même temps se dessinent les déterminations qui ont pesé sur la transformation des techniques et des modes d'entraînement du karaté juste avant la grande période de diffusion de celui-ci.

La pratique actuelle des kata

Bien que le sens étymologique du terme kata soit souvent traduit par moule ou forme, un kata n'est viable que si, sous son apparente rigidité, il véhicule un contenu dynamique applicable en combat. C'est justement sur cet aspect qu'a porté la première critique faite par Otsuka aux kata qu'il avait appris de G. Funakoshi et c'est en cherchant à en approfondir le contenu qu'il a été amené à en modifier la forme. Toutefois qu'il s'agisse de Wado-Ryu, de Shito-ryu, de Shotokan, il existe aujourd'hui un point commun à la pratique des kata ; c'est une tendance à l'institutionnalisation de la forme qui tend à rendre les gestes plus rigides, à les conformer précisément au même modèle. Nous retrouvons, dans l'organisation de chacun des styles ou écoles de karaté, la même tendance unificatrice, celle-ci au-delà de la mise en oeuvre des kata s'étend à l'ensemble de l'entraînement. Cette tendance tient à deux raisons principales : la recherche de critères de jugements aisément appréciables pour l'arbitre ou le spectateur et la facilité d'un enseignement en groupes nombreux. Si les kata sont enseignés et pratiqués ainsi, l'amélioration apportée aux gestes d'un kata n'a pas d'importance car la différence ne porte que sur la carapace.

[Document d'archive écrit en 1984 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Réflexion historique sur le karaté - 6 - (1984)



Nous avons vu que plusieurs adeptes de karaté des années 30 ont cherché un développement qualitatif de leur art en se rapprochant du Budo japonais. Ils ne concevaient donc pas le karaté comme parfaitement achevé et, de fait, pour certains d'entre eux qui l'avaient appris à Hondo, une partie de la tradition d'Okinawa, restée vivante sur place, leur échappait. Ceux qui étaient originaires de Hondo ont fait porter l'essentiel de leur effort sur l'intégration du karaté au Budo japonais.

Texte de Kenji Tokitsu

Le développement qualitatif du karaté contemporain peut à mon sens suivre deux voies qui, à terme, se rejoignent. L'une est celle que nous venons de définir, le rapprochement avec le Budo, principalement avec sa forme la plus développée: l'art du sabre (kendo). L'autre est un retour à la matrice du karaté : l'art du combat chinois ; il s'agit alors de compléter le karaté par la réflexion sur la conception du corps et les méthodes de progression que véhicule l'art chinois. C'est du moins à partir de recherches sur ces deux filiations traditionnelles que je développe mon travail qualitatif.

Le rapprochement avec le kendo

Les formes et l'intensité de l'entraînement de certains adeptes de sabre à l'époque Edo (1603-1867) dépassent souvent notre imagination. Ils sont cependant attestés par de nombreux documents et l'étude de l'histoire de la voie du sabre apportera un enseignement précieux à tous ceux qui pratiquent aujourd'hui la discipline des arts martiaux.

Il est regrettable que si peu de documents soient accessibles aux Européens car, en plus de leur intérêt sur le plan de la connaissance, ceux-ci leur permettraient de trouver des critères de travail et ouvriraient des perspectives sur la voie des arts martiaux. C'est pourquoi, je souhaite contribuer à les communiquer aux lecteurs dans les pages de cette revue. J. Yamada (1863-1930), un des plus grands adeptes du kendo d'avant-guerre, a écrit un ouvrage intitulé « L'histoire du kendo japonais » (Nihon kendo shi). La

chronologie du kendo qu'il avait établie dans cet ouvrage se termine le 11 septembre 1894, le jour où son maître Kenichi Sakakibara meurt. Il écrit : « Après la mort de mon maître, la voie du sabre semble avoir perdu l'essentiel car, bien que les pratiquants soient nombreux, l'art d'aujourd'hui est décalé de son principe et n'est pas digne du véritable kendo. C'est pourquoi je pense qu'il est juste de considérer qu'un siècle de kendo s'est terminé cette année-ci. J'invoque cependant les dieux pour que le kendo japonais renaisse et que son essence trouve un prolongement ».

Pour J. Yamada, le kendo n'existait plus après K. Sakakibara (1829-1894) et l'adversaire qui l'avait égalé, T. Yamaoka (1836-1888). Connaître la vie de ces deux maîtres et y réfléchir me paraît indispensable, tant pour ceux qui se dédient au kendo que pour l'ensemble des adeptes du Budo, car nous pouvons y entrevoir l'envergure et la profondeur qu'ils ont pu atteindre par le kendo. Et nous comprenons aisément pourquoi J. Yamada, qui était lui-même considéré comme un kendoka de niveau ultime, avait affirmé que leur mort marquait la fin d'un siècle de kendo. La dimension du Budo qu'ils représentent contient implicitement la base d'une autocritique pour ceux qui cherchent la voie des arts martiaux.



Le maître de sabre Toru Shirai (1783-1850)

Je vais aujourd'hui présenter le maître de sabre Toru Shirai dont J. Yamada écrit : « Nous ne serons jamais trop élogieux pour lui, c'est un des plus grands adeptes depuis deux siècles ».

En effet, le jaillissement de son énergie en combat était tel que les adeptes de l'époque disaient : « Le sabre (bokken) de Shirai dégage un cercle lumineux ».

Kaishu Katsu (1823-1899) raconte l'impression qu'il eut en s'entraînant avec T. Shirai :

« La différence entre le ken (do) et le zen ne réside que dans les idéogrammes. Lorsque je m'entraînais au sabre, j'ai eu l'occasion de recevoir les leçons d'un adepte qui s'appelait Toru Shirai. J'ai énormément appris de lui. Son art du sabre avait une sorte de puissance surnaturelle. Dès qu'il prenait le sabre, il dégageait une atmosphère à la fois sévère et pure, puis une puissance inapprochable jaillissait du bout de son sabre, ce qui était surnaturel. Je n'ai même pas pu me mettre en face de lui.

J'ai voulu atteindre son niveau et me suis entraîné sérieusement mais, à mon regret, j'en étais très éloigné. Je lui ai demandé un jour pourquoi je sentais une frayeur pareille devant son sabre. Alors, il m'a répondu en souriant: « C'est parce que tu as fait quelques progrès en sabre. Celui qui n'a rien ne sentira rien. Cela montre la profondeur du sabre». Ces paroles ont confirmé mon effroi devant l'étendue de la voie du sabre. Ce n'est pas sans difficulté que T. Shirai, un des plus grands adeptes du kendo, avait atteint son niveau et ce sont justement ces difficultés que nous allons examiner. Il écrit dans son ouvrage « Hyoho Michi Shirubé » (Jalons de l'itinéraire de la voie du sabre): « Depuis mon enfance, j'ai passé plusieurs dizaines d'années au sabre et ai failli détruire ainsi ma vie entière... Je souhaite que ceux qui viennent après moi puissent éviter certains détours inutiles par lesquels je suis passé. C'est dans ce but que j'écris cet ouvrage... ».

T. Shirai a commencé la pratique du sabre en 1790 à l'âge de huit ans. Il avait pour maître S. Yoda de l'école Kijin-ryu.

La spécificité de l'entraînement de cette école était de combattre en force avec l'armure de protection en poussant des cris au maximum. L'entraînement était difficile à supporter pour ceux qui n'étaient pas grands et robustes. T. Shirai, qui n'était pas puissant physiquement, décida de s'exercer chaque soir après l'entraînement épuisant de la journée, à frapper mille fois dans le vide avec un bokken lourd. Pendant plusieurs années, il ne manqua pas un seul jour d'effectuer cet exercice. Il écrit : « Grâce à cet entraînement, à 14 ans, j'étais le plus fort parmi les disciples ».

En 1797, à 15 ans, il entre à l'école Itto-ryu de Chuta Nakanishi, un des maîtres les plus célèbres d'Edo. Dans ce dojo, il éprouva encore une fois que la puissance physique est indispensable à acquérir : « C'est pourquoi je me suis entraîné deux fois plus que les autres ». En effet, quel que soit le nombre de personnes présentes au dojo, il s'entraînait toujours deux fois avec chacun, ce qui lui valait une exceptionnelle réputation de sérieux. Et le soir, il répétait plusieurs milliers de « suburi » avec un bokken très lourd. Shirai écrit : « J'ai perdu mon père très tôt et ai été élevé par ma mère qui comptait un par un les milliers de kiaï que je poussais dans cet exercice, cela m'encouragea. Ainsi, pendant au moins cinq années, je ne manquais jamais de le faire, même le jour où j'étais malade».

En 1801, son maître mourut, il avait alors 19 ans, il quitta Edo et voyagea en s'entraînant dans les dojos de chaque région. On appelait « mushashu-gyo » ce genre de voyage de formation. Il avait 23 ans lorsqu'il parvint à Okayama son pays natal. Sollicité par ses amis, il s'y installa pour enseigner le kendo et le nombre de ses élèves dépassa bientôt 300.



Une question cruciale pour le budo

Il écrit : « J'y demeurai six longues années, j'en vins à me poser une question si importante pour moi qu'il m'arriva d'en pleurer en secret, en pensant que ma vie était engagée dans une fausse direction. Car il y a autant d'adeptes de sabre que d'étoiles mais ils s'étiolent presque tous à partir de 40 ans. Si la voie du sabre ne dure qu'au moment de l'épanouissement de la force physique, elle n'est pas fondamentalement différente du combat de coqs. Je pensais que c'était le comble de la stupidité d'avoir consacré vingt années de ma vie à une chose aussi dérisoire. Je ne trouvais plus de plaisir à m'entraîner au sabre à partir du moment où je me suis dit que je m'étais trompé. J'avais alors 28 ans ».

Si le niveau du kendo qu'il avait recherché avec acharnement n'était valable que durant la jeunesse, pour T. Shirai cela ne valait pas la peine de continuer. C'est un problème que rencontrent à un moment de leur vie tous ceux qui se dédient à l'art martial et seuls ceux qui le surmontent atteindront le niveau de véritable adepte. La question se pose encore aujourd'hui de la même manière. Et si certains adeptes contemporains rejettent le judo du cadre du Budo, c'est à partir de ce type de raisonnement. Car on renonce à être le meilleur après l'âge de 30 ans, puisque le poids du corps, la force et la résistance physique y comptent comme éléments dominants. Alors cela ne participe pas de la qualité du Budo. Nous constatons, non seulement en judo mais en karaté aussi, que nombre de personnes renoncent à la progression qualitative en étant encore bien jeunes et disent « J'ai été plus fort quand j'étais jeune ». L'important dans l'art martial se place toujours « ici et maintenant » avec une perspective d'ascension dans l'avenir. L'évocation du niveau atteint dans le passé n'a aucune valeur.

T. Shirai affronta ce problème en s'imaginant comment il serait dans l'avenir au travers des exemples de ses prédécesseurs.

L'étape ultime

Il revint à Edo à l'âge de 28 ans et visita Soyu Terada, élève le plus avancé de son ancien maître. Ce dernier lui demanda : « Comment as-tu progressé dans la voie du sabre ? ». Il écouta la réponse de T. Shirai en souriant et dit à la fin : « On va le voir en pratique ».

T. Shirai écrit : « J'ai pensé que ce serait une bonne occasion d'examiner des problèmes que je nourrissais depuis un certain temps. Car maître Terada avait alors 63 ans et je pensais que le combat serait difficile pour lui à cause de son âge, même s'il était un véritable adepte. En imaginant avoir mes chances, je me mis en face de lui, le bokken en mains. Je voulus m'approcher du centre du corps de mon adversaire avec ma technique favorite. Tandis que le maître restait immobile tenant calmement son bokken, celui-ci me donnait l'impression de couvrir tout mon corps à partir du haut de ma tête et son « ki » formidable m'accabla. Mon corps se rétrécit, couvert de sueur, je ne pouvais trouver nulle part où me situer, c'était comme dans un rêve. J'ai été obligé de jeter mon bokken à terre et, agenouillé au sol, je me suis incliné et lui ai demandé comment il avait pu acquérir cette capacité.

Il m'a répondu : « On ne peut y parvenir qu'avec une illumination spirituelle » et il m'a indiqué des points erronés dans ma méthode d'entraînement. J'ai senti que j'avais compris la cause du problème qui me tourmentait depuis longtemps et l'ai sollicité de me prendre comme disciple (...) Bien que je sois devenu son disciple, il m'était très difficile de trouver une voie correcte. J'en ai parlé à maître Terada, alors il m'a répondu : « Ton corps est emplis de pensées et de ki négatifs car tu t'es entraîné pendant plus de vingt années dans une voie erronée. Il faut donc purifier ton corps en t'abstenant de saké et

en pratiquant régulièrement le jeûne. De plus, il faut purifier ton corps par des douches d'eau froide en t'arrosant chaque jour deux à trois cents fois avec un seau d'eau ».

« J'ai suivi fidèlement ces consignes pendant cinq années. Alors, loin d'obtenir une voie correcte, je me suis trouvé épuisé et suis devenu névrosé. J'ai alors rencontré le « Naikan ho » (méthode d'observation intérieure) du maître zen Hakuin. J'ai lu son livre et quelques autres et travaillé à fortifier mon énergie par la respiration et la méditation à l'aide de maître Terada qui était en même temps maître zen. Grâce à ce travail j'ai retrouvé la santé en deux mois et ai avancé dans mon art ». La méthode de Hakuin consiste en travail de la respiration abdominale avec une méditation liée à la sensation de la circulation d'énergie dans le corps. Hakuin a mis au point cette méthode à partir de sa longue pratique du zen et l'étude de méthode taoïste. Hakuin a écrit son ouvrage après s'être lui-même guéri de la tuberculose, considérée à l'époque comme incurable (1).

Note: (1) Hakuin (1685-1768). Deux de ses ouvrages, « Yasen-kan-na » et « Yabu-koji » sont réunis dans le n° 10 de la collection « zen no koten » (classiques du zen) - non traduit. Ed. Kodansha, Tokyo, 1982

Ainsi T. Shirai sent qu'il se trouve dans la bonne voie mais l'état de vide profond atteint dans la méditation est troublé chaque fois qu'il prend son bokken, lorsque surgit la pensée de frapper son adversaire. Il avait entrevu la bonne voie mais n'était pas encore arrivé à la réaliser dans le kendo.

En 1815, son maître partit en mission en lui indiquant de compléter ses exercices par l'assistance quotidienne à la prière bouddhique d'un courant ésotérique (Mikkyo)... Et un jour, pendant la prière du moine qui récite en frappant un gong, il a eu tout d'un coup un moment d'illumination. Il le décrit ainsi : « La main du moine ne fait pas de mouvement inutile, sa main, sa voix s'accordent parfaitement à la subtilité universelle. En essayant le sabre en mains, ce que j'ai capté à ce moment, je suis parvenu à l'ultime subtilité de l'art... ».

Ainsi T. Shirai a atteint en sabre un état que l'on peut qualifier d'immuable où l'énergie (ki), le sabre (ken) et le corps (tai) se fondent en une unité, état qui jaillit de lui-même naturellement, sans appel à la volonté. Il était sûr d'avoir atteint l'état indiqué auparavant par son maître. Quelques années plus tard, en 1821, maître Terada revint de sa mission à Edo. T. Shirai lui rendit visite pour lui montrer ce qu'il avait obtenu. Soyu Terada, âgé de 77 ans, vit que T. Shirai avait atteint le niveau ultime du kendo. Celui-ci avait alors 39 ans. S. Terada lui écrivit : « Vous avez atteint dans votre progression à la subtilité divine de l'art et vous me dépassez aujourd'hui ».

Ainsi T. Shirai a résolu son problème initial en découvrant et en réalisant lui-même le niveau de l'art du sabre qui lui permit d'avancer avec l'âge, alors même que la force physique diminuait.

Il y eut pendant l'époque Edo un très grand nombre d'adeptes du sabre qui s'investissaient profondément dans la voie. Seul un nombre infime d'entre eux ont atteint le niveau ultime de cet art. Plus rares encore sont ceux d'entre eux qui ont écrit sur leur méthode d'entraînement. C'est pourquoi T. Shirai note : « Ces maîtres ont atteint le niveau ultime par leur qualité personnelle sans qu'ils puissent savoir comment et ce qu'ils disent est fort juste mais puisqu'ils n'indiquent nullement la méthode de renforcement de l'énergie vitale (rentan), c'est peu utile pour ceux qui viennent après. ».

Selon Shirai le « ren-tan » est le seul guide pour se mettre dans la voie correcte et la seule méthode efficace. C'est pourquoi il considérait son ouvrage comme une échelle à gravir pour ses successeurs.

Comment comprendre ce récit ?

Voici, brièvement présenté, l'exemple de Toru Shirai qui a réussi à résoudre un problème fondamental pour l'art du sabre, aller au-delà de la simple dimension physique. C'est par l'approche de cette dimension que le Budo se confond avec la vie. Que pouvons-nous retirer de cet exemple ? La capacité de T. Shirai semble avoir quelque chose de surnaturel ou tout au moins d'extraordinaire selon les témoignages de plusieurs de ses contemporains. Sans être mystique, je pense que la science n'a pas dévoilé entièrement la qualité de ce qu'est l'énergie humaine. La vie n'a-t-elle pas un côté mystérieux ? Il serait inadéquat d'enfermer le phénomène de l'énergie dans la simple logique de forces musculaires. La tradition du Budo recèle des épisodes qui échappent souvent à une explication rationnelle. Il va sans dire que, dans le passé, ces phénomènes conçus comme surnaturels étaient attachés à une pratique mystique ou à une religion. Nous ne pouvons ni prétendre avoir une attitude scientifique, ni atteindre ces capacités dans la pratique, sans trouver une méthode intelligible à notre logique.

Si, à la période féodale japonaise, la société globale était profondément imprégnée de croyances mystiques unificatrices, nous ne vivons plus ainsi et, à moins de vivre dans un monastère, la logique mystique ou religieuse n'exerce plus d'efficacité ni de pouvoir totalisant. La force de la méthode mystique était de permettre à l'homme de s'investir profondément en effaçant tout doute et c'est là le point de départ de son efficacité. Comment parvenir aujourd'hui à des résultats comparables en repoussant cette attitude ? Telle demeurera notre question dans l'avenir en poursuivant ce long chemin.

[Document d'archive écrit en 1984 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Réflexion historique sur le karaté - 7 - (1985)



L'exemple de T. Shirai, présenté dans le numéro précédent, nous fait entrevoir une efficacité que certains qualifient de surnaturelle. A l'époque où, au Japon, le budo coïncidait avec les valeurs dominantes de la société, certains adeptes sont allés au tréfonds de la recherche de leurs capacités existentielles dans le combat. Dans cette recherche, ils s'appuyaient sur l'ensemble des éléments de leur culture, il n'est donc pas étonnant que les méthodes explorées dans le budo aient fusionné avec la pensée mystique ou religieuse pour ceux qui vivaient dans un temps où la société globale elle-même était imprégnée d'une pensée mystico-religieuse.

Si les exploits de ces adeptes nous intéressent aujourd'hui, ce n'est pas pour reprendre telles quelles leurs méthodes. Car cela signifierait inévitablement accepter l'impossibilité d'accéder au niveau qu'ils nous indiquent tant pour ceux qui vivent dans des cultures différentes que pour les Japonais contemporains qui vivent dans une société dont la structure a changé.

La progression en budo autrefois et aujourd'hui

L'exemple des adeptes du passé nous intéresse si nous cherchons à y trouver la trace de l'essentiel du budo afin de constituer une théorie sur laquelle nous appuyer pour combler les manques effectifs de notre pratique. Notre première question sera : comment pouvons-nous atteindre à ce niveau en bénéficiant des acquis de nos prédécesseurs ? Aujourd'hui nous avons une forte tendance à intellectualiser le budo en cherchant la facilité. De même, le zen « grande pratique sans parole » n'est-il pas devenu en Europe aujourd'hui « beaucoup de paroles et peu de pratique » ? Ce que nous devons comprendre dès le départ, c'est qu'il n'y a pas de chemin facile pour le budo. Mais, en même temps, il est impossible d'atteindre le niveau attesté par des adeptes d'antan si nous travaillons aujourd'hui sans nouvelles réflexions, et sans rechercher une méthode de progression.

La théorie de la progression en budo doit être conçue différemment de celle du sport. Car, ainsi que nous l'avons entrevu dans les articles précédents, il s'agit à partir d'un certain point de dépasser l'acceptation habituelle des capacités physiques. Toutefois, cela

ne signifie ni un mépris du travail du corps, ni l'adoption d'une pensée mystique. Au contraire, tout commence et se termine avec le corps car le corps est porteur d'efficacité mais le mode d'engagement physique y est particulier. Celui-ci comporte un changement qualitatif de la notion d'efficacité, visant à aller au-delà de l'apparence primaire de l'efficacité qui est si bien cernée dans la science du sport. C'est cette tension vers le dépassement dimensionnel qui nous conduit à confondre le budo avec la vie. C'est cette attitude qui nécessite et engendre une philosophie du budo - la vie et la mort - aussi bien dans l'instant de la pratique technique qu'à l'échelle du temps de notre vie. Autrement dit, toute philosophie du budo portera à faux si nous ne la situons pas de cette manière dans notre existence.

Toutefois il ne s'agit nullement de mépriser l'effort de compréhension intellectuelle, sans lequel nous ne pourrions trouver une voie correcte où nous investir à fond. L'intérêt de l'étude de la vie des adeptes du passé est de fournir des bases concrètes à notre réflexion. Je pense que l'exemple de T. Shirai, cité dans l'article précédent, indique les difficultés qui résident dans le passage qui mène de la compréhension à la pratique dans sa dureté.



Nous avons vu que les indications données à Shirai par son maître, Soyū Terada, pour franchir la dernière étape, avaient été pour lui à la fois indication de la direction à chercher et source de difficultés. Elles peuvent nous paraître étranges mais pour S. Terada, elles procédaient de sa pratique même.

S. Terada : une manière de vivre le sabre

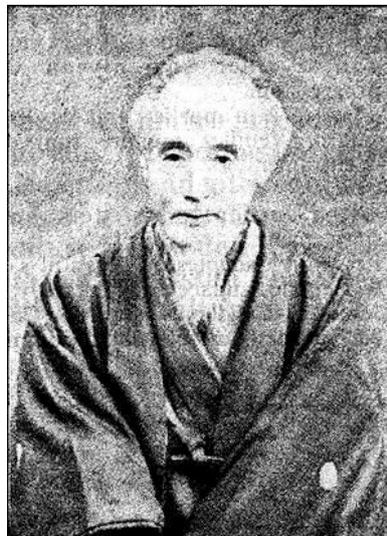
En effet, S. Terada (1745-1825) a obtenu le diplôme de C. Nakanishi à l'âge de 50 ans, il a alors ouvert son école. A cette époque dans le courant de Nakanishi-Itto-ryu existaient deux tendances, l'entraînement avec un shinaï (sabre en bambou) et une armure de protection « shinaï geiko » et l'entraînement avec un sabre en bois « kata-geiko ou kumitachi ». Terada s'adonnait au second. Un jour, des adeptes du courant « shinaï-geiko » lui demandèrent de participer à un entraînement au combat avec shinaï. Il répondit : « Je ne me suis jamais entraîné avec le shinaï. Si vous voulez, j'accepte mais je combattrai avec le bokken (sabre en bois) et sans armure de protection et vous utiliserez l'armure et le shinaï. Vous pourrez attaquer comme vous voudrez. »

Les premiers y virent une occasion de constater l'efficacité et la supériorité de leur mode d'entraînement. Ainsi Terada dut affronter devant son maître C. Nakanishi, plusieurs adeptes du courant « shinaï » qui l'attaqueraient l'un après l'autre.

Au moment où son adversaire voulut l'attaquer à la tête (men), Terada cria : « Si tu viens au « men », je pare et frappe ton flanc (do). » Son adversaire perdit le moment d'attaque tandis que Terada s'avavançait avec son bokken dégageant un « ki » percutant. L'adversaire repoussé voulut aussitôt attaquer le poignet (koté) de Terada, ce dernier cria : « Si tu viens à mon poignet, je pare par le bas et t'attaque à la gorge (tsuki). » Il réagit ainsi comme on éteint le feu avec l'eau, chaque fois que la volonté d'attaque surgissait chez son adversaire. Celui-ci fut complètement dominé, incapable de rien faire, le corps couvert de transpiration. Terada domina tous ses adversaires de cette manière et, tous ceux qui ont assisté à ce combat furent profondément convaincus de la capacité de Terada, et l'importance de « kumi-tachi (kata) » fut réappréciée.

L'entraînement au sabre, le zazen, une forme traditionnelle de purification du corps (s'asperger avec deux à trois cents seaux d'eau froide) tous les matins et des jeûnes réguliers de quelques jours, tel était le mode d'entraînement de Terada. Il continua celui-ci jusqu'à l'âge de 81 ans où sa vie s'acheva.

Cet exemple, rapproché de celui de Shirai, montre combien une aussi haute capacité en combat est liée à la manière de vivre dans sa totalité. La méthode de Terada et celle de Shirai étaient le résultat de leurs recherches personnelles à partir d'un acquis culturel commun. Mais cette méthode n'était pas directement transposable de l'un à l'autre parce qu'elle était prise dans une démarche totale d'existence. La tentative de Shirai pour dégager une méthode de travail plus explicite est remarquable parce qu'elle se détachait de la forme dominante de transmission pour rendre plus explicite la notion de niveau ultime et l'intense période de tension par laquelle passent ceux qui cherchent à accéder à ce niveau. Je citerai l'exemple d'un illustre adepte du kendo du XIXe siècle, Tesshu Yamaoka.



Tesshu Yamaoka : l'expérience de la rencontre du maître

En 1863, Tetsutaro Yamaoka avait 27 ans, il était parvenu à une puissance et une efficacité exceptionnelles. Il rencontra à l'institut du Budo un grand adepte du sabre,

Asari Matashihiro, âgé de cinquante-neuf ans. Tetsutaro voulut le défier en combat d'entraînement, pour pouvoir évaluer son niveau de progression.

« Maître, je m'appelle Yamaoka Tetsutaro. Veuillez prendre soin de m'entraîner... »

« Bien. »

Asari accepte sa demande simplement.

Les autres adeptes de l'Institut s'étonnent de l'audace de Tetsutaro car maître Asari, depuis la mort de Chiba Shusaku, est considéré comme l'homme de sabre du plus haut niveau de cette époque. Dans le dojo, Asari prend un sabre en bambou (shinai) et dit : « Venez. » « Très honoré de votre leçon », répond Tetsutaro qui se place en face d'Asari.

Dès qu'il prend sa garde, Tetsutaro ravale un cri d'étonnement car Asari a levé le sabre au-dessus de sa tête en le tenant à deux mains. Tetsutaro ne voit aucune faille dans sa posture, pourtant largement ouverte. Ni à la poitrine, ni au ventre... il ne voit nulle part un vide pénétrable. Il ressent la même impression de combat que huit ans auparavant face à son maître défunt Chiba. Le corps fin d'Asari apparaît comme un roc et dégage une puissance irrésistible dans sa direction. Cette énergie empêche Tetsutaro de franchir la distance. Asari reste toujours immobile.

En rassemblant toute son énergie, Tetsutaro s'élançait, avançant la pointe de son sabre en même temps que son corps. A l'instant il reçoit sur la tête un violent coup sec et sa vue s'obscurcit. Mais il essaye de ramener son sabre qui avait seulement piqué l'air et reçoit un deuxième coup sur la tête. Si cela avait été avec un vrai sabre, il aurait eu la tête coupée en deux.

Tetsutaro s'agenouille, les mains sur le sol et baisse humblement la tête, disant :

« Je vous remercie de la leçon et je suis très honoré. »

Il rentre chez lui en titubant. Le sabre d'Asari est présent devant ses yeux, même dans son lit. Trois jours plus tard, il frappe à la porte de l'école d'Asari.

Il s'est dit :

« Tant que je ne vaincs pas le sabre de maître Asari, mon sabre reste mort... Ce maître est un véritable adepte qui a la souplesse de l'extérieur et la force de l'intérieur. Son esprit respire, connaissant la finesse du combat, sachant le moment vulnérable de l'adversaire avant que ce dernier ne lance son attaque... Ma vie a maintenant un but : vaincre son sabre. »

Pour atteindre le niveau d'Asari, il pense que le simple entraînement au sabre ne suffira pas et qu'il faudra renforcer et développer son esprit par le zen. Le sabre d'Asari le hante littéralement.

Au cours de cette période de sa vie, il raconte :

« Depuis ce jour, je n'ai jamais cessé de m'entraîner mais je ne peux trouver aucun moyen de le vaincre. Pourtant, depuis ce jour, je m'entraîne au combat le jour, à la méditation le soir, pour découvrir le souffle du combat. Lorsque je ferme les yeux, en pensant à maître Asari, il apparaît devant mon sabre comme une montagne et je n'arrive pas à trouver une issue. Ce doit être à cause de mon incapacité innée et de mon manque de sincérité. » Tetsutaro dort souvent dans le dojo de maître Asari en tenue d'entraînement, le sabre de bambou en main car une fois l'entraînement du soir terminé, il continue tout seul et, de temps en temps, s'endort en réfléchissant. Il arrive que maître Asari le frappe pendant son sommeil alors, Tetsutaro, en recevant un coup sur la tête, sans aucun étonnement, se met en posture d'entraînement en face de son maître, il est prêt à tout moment.



L'essence du sabre

La puissance de Tetsutaro était telle que maître Asari lui avait interdit d'utiliser certaines techniques au cours de l'entraînement avec ses pairs car, même à travers l'armure, les coups qu'il portait étaient trop forts. Pris dans le tourbillon du changement social de cette époque troublée, Tesshu n'avait nullement oublié son adversaire fatal qu'il prenait en même temps pour maître. En dehors de son travail pour l'empereur, Tesshu continuait à consacrer son temps à l'entraînement au sabre et à la méditation zen. Il s'entraînait dans son dojo personnel, le Shumpukan (Maison du Vent Printanier) avec ses nombreux disciples, maître Asari s'était retiré de l'enseignement depuis la Restauration du régime impérial. Tesshu continuait à affronter l'image de son maître. Son maître de zen lui dit un jour :

« Malgré vos yeux frais, vous vous mettez des lunettes ternes. C'est pourquoi vous ne voyez pas la véritable lune. »

Il lui donna en 1877 un kôan sur lequel il continua longtemps à méditer. (Un kôan est une sentence qui pose problème et guide la méditation orientée vers la recherche du satori) (1). La méditation ne se limite pas au moment où l'on est assis pour méditer, elle doit pénétrer le temps de la vie quotidienne et doit la changer qualitativement.

Depuis sa rencontre avec maître Asari, dix-sept années avaient passé sans que se relâche l'intensité avec laquelle il travaillait le sabre.

A l'aube du 30 mars 1880, en se réveillant, Tesshu eut une illumination et atteignit le satori (2). Il prit alors, comme d'habitude, son sabre et imagina être face à son maître. Cette fois le sabre de maître Asari qui l'avait toujours repoussé comme un grand rocher avait disparu. Il appela un disciple qui habitait dans sa maison: « Koteda ! Koteda ! Viens tout de suite ! » Koteda était son premier disciple et vivait dans le dojo de Tesshu.

« Prends ton armure et combats contre moi. »

Ils se mirent face à face. Immédiatement, Koteda posa son sabre, s'inclina les mains sur le parquet en disant :

« Je suis perdu, maître, je ne peux pas continuer. »

Koteda raconta plus tard :

« Je recevais l'enseignement de mon maître depuis longtemps mais je n'avais jamais perçu d'acuité aussi étrange et puissante que celle du sabre de mon maître ce jour-là. » Tesshu sollicita aussitôt une entrevue avec le maître Asari et demanda un combat.

Ils se mirent face à face en position de combat. Asari regarda un moment Tesshu et posa son sabre en disant tout ému :

« Enfin, vous êtes arrivé. Vous avez acquis l'essence et la raison du sabre. Je vous félicite... »

Asari lui donna l'ultime enseignement de son école. Tesshu avait alors quarante-cinq ans. Saigo Takamori, homme politique de l'époque, a dit de Tesshu « Il est impossible de vaincre celui qui ne s'attache ni à la vie, ni à l'honneur (le nom), ni à la situation sociale, ni à l'argent. Les oeuvres essentielles et difficiles au service du pays ne peuvent être accomplies que par une telle sorte d'hommes. »

En effet, toutes les anecdotes relatives à Tesshu nous donnent l'impression que c'était un homme qui n'acceptait que de marcher droit, fidèle à la voie dans laquelle il s'était lancé. L'appréciation de Saigo Takamori montre comment Tesshu s'insère dans le comportement social de l'époque. Tesshu s'était imposé dans sa recherche de la voie du sabre de dépasser ou d'atteindre le niveau de son maître, ce qui pour lui se confondait avec l'état d'illumination zen. De cet état seulement, il pouvait se satisfaire comme homme. Tant que l'image pesante de son maître était présente, son sabre ne pouvait pas être achevé et son être était imparfait.

Qu'est-ce que le niveau ultime ?

L'exemple de Tesshu et de maître Asari ainsi que celui de T. Shirai et de maître Terada illustrent un schéma de progression en kendo et montrent la place qu'y tient le maître, à la fois adversaire et figure concrète du but à atteindre.

Au cours de leur progression dans la voie du sabre, tous deux rencontrent un obstacle qui se situe au-delà de la conception habituelle de l'efficacité. C'est par le dépassement de cet obstacle qu'ils atteindront le niveau ultime du sabre. Pour aller vers la perfection en kendo, il leur a fallu s'accomplir en même temps sur un autre plan. T. Shirai eut pour cela recours à la méthode du « ren-tan » et T. Yamaoka au zen. D'autres exemples, tels que celui de K. Sakakibara qui atteignit le même niveau que Tesshu uniquement par le kendo, montrent que cette méthode n'était pas la seule. En réfléchissant à ces exemples, il semble que ce qui avait permis à ces adeptes de franchir la dimension ordinaire de l'efficacité peut être appréhendé comme une réorganisation de la perception et de la capacité à maîtriser sa propre énergie. Ce qu'on appelle habituellement le « ki » est inclus dans ce processus. Je pense que le travail de recherche sur le Budo a entre autre pour objet de renoncer au mysticisme et d'approcher ces phénomènes d'une manière scientifique.

(1) Toshihiko Izutsu : « *Le kôan zen* » - Ed. Fayard - Paris collection Documents spirituels - 1978.

(2) Satori : illumination au cours de laquelle les bouddhistes zen pensent que la personne s'éveille à la vérité cosmique.

[Document d'archive écrit en 1985 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Réflexion historique sur le karaté - 8 - (1985)



D'un séjour de travail et de recherche effectué cet été au Japon, j'ai retiré certains enseignements que je développerai ici car ils prolongent les thèmes abordés dans les deux articles précédents. Et, si nous nous éloignons un peu du point de départ - la réflexion historique sur le karaté - le fil conducteur reste le même. En effet, je voudrais préciser que la démarche de recherche que je poursuis n'a pas pour but la connaissance en elle-même mais que cette connaissance est un des moyens sur lesquels je m'appuie pour me perfectionner dans mon art : le karaté. En effet, la figure historique du karaté reste obscure et souvent légendaire, et cet art n'a jamais atteint le degré de perfection et de formalisation auquel est parvenu par exemple le kendo. C'est pourquoi aujourd'hui comparativement aux autres arts martiaux japonais le karaté présente tant de courants aux pratiques divergentes dont chacune contient virtuellement une critique des autres.

Texte et photos de Kenji Tokitsu

Quelle que soit la discipline, l'apprentissage du budo c'est la répétition. Sans répétition il n'y a ni acquisition correcte des formes et des mouvements techniques, ni force. La répétition est donc la base de l'efficacité.

Nous pouvons aisément citer des exemples montrant l'importance quantitative des répétitions dans la tradition du budo. Tesshu Yamaoka, maître de sabre que nous avons déjà mentionné, répétait dès son enfance, chaque jour, dix mille tsuki avant de commencer l'entraînement avec son maître. En sabre le mouvement de tsuki consiste à avancer d'un pas en s'élançant de tout son corps, avec kiaï, le sabre tenu à deux mains. L'équivalent le plus proche pour un karatéka serait gyaku-zuki ou oi-zuki en faisant un bond vers l'avant. Cette répétition demandait au moins cinq à six heures.

La base et l'essentiel de l'entraînement de l'école de sabre Jigen-ryu sont formés par le « Tachi ki uchi » : exercice de frappes successives sur un poteau planté au sol.

En tenant son bâton, long d'un mètre quarante environ, fait d'un bois dur et souple, levé à l'oblique au-dessus de l'épaule droite dans la posture dite de la libellule - car la position de l'arme évoque celle du corps de cet insecte au repos - l'adepte se place à cinq ou six mètres du poteau. Avec un cri prolongé, il s'élançait vers le poteau et frappe aussi longtemps que dure l'expiration. On se souvient encore d'un adepte qui parvint à frapper trente coups en une seule expiration. On dit que lorsqu'un grand pratiquant s'exerçait ainsi, le choc et le frottement des bois produisaient de la fumée.

A l'école Jigen-ryu, l'essentiel est « d'investir sa vie entière dans le premier coup de sabre. » La frappe et le « kiaï » y sont parmi les plus impressionnants de l'art du sabre et cette école se caractérise par une simplicité apparente. Au cours des affrontements de la fin de l'époque Edo (deuxième moitié du XIXe siècle), des écoles de sabre aux qualités techniques raffinées et diversifiées ont été mises en cause par la farouche simplicité du Jigen-ryu.

Pour un adepte de Jigen-ryu l'entraînement de base était de trois mille coups le matin, et huit mille le soir. Ainsi exprimé, ce chiffre demeure abstrait. Il suffit d'essayer au cours d'une promenade en forêt de frapper à fond, avec un bois solide, une dizaine de coups à la suite sur un tronc d'arbre pour nous rendre compte de ce que veut dire le simple chiffre de dix.

Qu'il s'agisse des écoles de sabre ou des autres disciplines de budo, nous pouvons chaque fois citer des exemples spécifiques de répétition.



La répétition en karaté

Au Japon, en karaté, la répétition quotidienne de keri ou de tsuki au makiwara se fait par séries de plusieurs centaines ou de plusieurs milliers, allant parfois jusqu'à dix mille répétitions successives du même geste.

La répétition est mesurée non seulement par le nombre, mais aussi par la durée. Me. S. Fujimoto, 53 ans, effectue depuis de nombreuses années un entraînement quotidien de quelques milliers de frappes au makiwara. Il m'a confié, cet été :

« Je préfère ne pas compter car cela crée une tension de l'esprit pendant l'exercice. C'est pourquoi je mets un disque de musique que j'aime et, l'esprit et le corps détendus, je

plonge dans mon exercice de répétition. Quand une face est terminée, je la change, ainsi je répète plusieurs disques durant. »

Me S. Fujimoto a inventé des formes particulières de matériel de frappe. Par exemple, pour le shuto, il utilise un cylindre de 10 cm de diamètre par 18 cm de long en béton recouvert d'acier, suspendu au plafond par une chaîne. A cause de ses exercices de frappe, ses mains sont recouvertes d'une sorte de carapace dure. Il fait avec aisance le shiatsu sur des briques ou du bois et est capable de trancher le goulot d'une bouteille avec son shuto de droite et de gauche.

Il précise cependant : « En hiver, la partie de la main avec laquelle je frappe prend une couleur violacée car la peau est durcie artificiellement par mes exercices et la circulation du sang y est malaisée. Lorsqu'il fait froid, mes mains sont un peu paralysées et il faut que je les frotte l'une contre l'autre de temps en temps. »

Mais, à part cet inconvénient, il n'a apparemment pas de problème de santé, ni rhumatisme, ni tendinite, et pour un karatéka de 53 ans, son corps semble exceptionnellement dynamique.

En tout cas, Me Fujimoto offre l'exemple d'un entraînement très poussé dans un type de karaté traditionnel. Lors d'un essai de comparaison de l'efficacité réalisé avec des appareils de mesure dans le cadre de la Fédération japonaise de karaté, il a obtenu les meilleurs résultats dans tous les exercices : Seiken-zuki, Shuto-uchi, Yoko-geri, etc.

Notons toutefois que l'efficacité des techniques d'attaque n'est pas toujours mesurable par un appareil ou par la casse.

Le sens de la répétition

Somme toute, d'une manière générale, l'importance de la répétition des exercices techniques de budo est reconnue et mise en pratique. Parfois l'image de répétition se substitue ou s'est substituée à celle de l'art martial. Je m'arrêterai un moment pour réfléchir à ce que signifie la notion de répétition en budo.

On se contente le plus souvent de dire que la répétition sert à automatiser les techniques spécifiques de l'art de combat. Les gestes techniques ne sont pas forcément le prolongement de nos gestes quotidiens, eux-mêmes formés progressivement au cours de l'éducation reçue à l'école, dans la famille et dans les divers groupes sociaux, ... bref par l'éducation sociale de notre époque. Nous pouvons marcher sur le trottoir sans nous inquiéter des automobiles qui passent tout près à une allure largement suffisante pour nous écraser. Il serait non seulement ridicule, mais invivable, de faire un geste d'esquive chaque fois qu'une voiture s'approche de nous. Dans l'encombrement du métro, nous ne faisons pas tellement attention au contact avec des inconnus. Lorsque le téléphone sonne, nous le décrochons convenablement sans réfléchir, et disons « allo ? » Bref, quel que soit notre état de conscience, le corps est imprégné de réactions sociales, et nous sommes éduqués et conditionnés à celles-ci.

C'est pourquoi il faut tant de répétition pour donner place à un autre type de réactions comme c'est le cas dans la technique du budo. Car les techniques du budo ne font pas partie de ces gestes que l'on acquiert progressivement depuis l'enfance et doivent remplacer des gestes devenus spontanés. Le processus d'acquisition de ces gestes est donc particulier et difficile, puisque des gestes techniques doivent se substituer à des réactions pratiquées depuis la prime enfance, exemple : devant quelque chose qui vient sur nous, ouvrir les yeux et éviter techniquement au lieu de fermer les yeux avec une esquive de geste.



Chaque jour, depuis des années, le maître Fujimoto frappe des milliers de fois au makiwara.
Observez la déformation de ses mains. La répétition est la base du budo

De plus la formalisation de ces techniques correspond à un processus historique : accumulation et sélection d'exercices correspondant à la manière la plus efficace de se préparer au combat et d'y réussir. Or ce processus s'est déroulé au Japon, pendant la période féodale. Et avec le décalage par rapport au quotidien qu'implique l'élaboration de techniques de combat, celles-ci présentaient une certaine continuité avec la manière de marcher, de se tenir des Japonais de cette époque. De plus, au cours du temps, avec la stabilité de la domination de la classe guerrière au Japon, certains gestes techniques de la préparation au combat ont été enseignés dès l'enfance aux fils de guerriers et sont devenus les postures quotidiennes de cette classe sociale. Le code technique étant alors le même pour tous, et bien délimité, un travail d'élaboration en profondeur et d'intériorisation s'est développé.

Aujourd'hui nous pouvons donc dire que la fonction primaire de la répétition est d'incorporer à notre système de réactions socialement formé, un type d'efficacité élaboré dans un autre contexte. La répétition est une manière de faire coexister deux types de gestes dont les modes de formation sont différents.

Ainsi, en cas de chute imprévue, si une personne a pratiqué la technique de ukase en aikido, ou en judo et l'a suffisamment automatisée, elle réagira en utilisant cette technique sans y penser. Sinon, elle se débrouillera plus ou moins bien selon son adresse ou son expérience physique.

En karaté, comme chacun le sait, par la répétition des tsuki ou des kéri, nous visons à la fois à automatiser des techniques correctes et à atteindre l'efficacité. Pour cela un karatéka répète un même geste des milliers de fois quotidiennement, et quelques-uns répéteront plus d'une dizaine de millions de fois le même geste durant leur vie.

Où mène la répétition ?

Dans l'école Jigen-ryu, on dit, « Pour notre école l'essentiel est de frapper l'adversaire d'un seul coup jusqu'au fond de l'enfer (image de tuer en envoyant le coup jusque vers l'intérieur de la terre). »

C'est pour obtenir une telle efficacité d'un seul coup que l'adepte répétait 3.000 fois chaque matin et 8.000 fois chaque soir le tachiki-uchi. De même, lorsqu'en karaté, un adepte répète quotidiennement quelques milliers de tsuki ou de keri, c'est pour parvenir à un état où un seul coup sera efficace. Ainsi il est bien évident que la répétition n'est pas un but en soi, mais un biais pour parvenir à un état de plus grande maîtrise de notre

énergie physique. Rappelons en effet que la répétition en art martial n'est pas répétition à l'identique d'une forme, mais acquisition qualitative de l'art de placer concentration, efficacité, précision dans ce geste et que l'on franchit plusieurs étapes dans le parcours de la répétition d'un même geste. Si au cours du processus de répétition, on perd de vue ces objectifs et que l'on continue la répétition d'une technique pour l'amour de la répétition, cela me semble un peu pathologique. Bien qu'il soit important d'avoir la volonté et le courage de surmonter la douleur et la difficulté, si cela devient un but, ce sera aussi malsain. Et celui qui entraîne risque de prendre une autorité démesurée. Parfois on rencontre des maîtres européens qui jouent au plus japonais que des Japonais et qui s'épanouissent dans une autorité un peu déplacée. Je me demande ce qu'ils seraient devenus s'ils n'avaient pas eu la possibilité de canaliser leurs problèmes sous cette forme.

Ne seraient-ils pas allés vers une église ou un psychanalyste ?

Plus gravement au Japon, sous le couvert de la dureté de l'entraînement, il est arrivé que les aînés mènent jusqu'à la mort un cadet au club de l'université où l'autorité des étudiants plus âgés est démesurément pesante. Et ce même système d'autorité hiérarchique de groupe est pratiqué dans des multiples organisations du karaté.

En tout cas, il n'est pas facile de tracer une ligne de démarcation entre le normal et l'anormal dans la pratique des arts martiaux. Car l'avancement dans le budo fait toucher des aspects de l'homme qui se situent à la limite.



Le fils de Me Funakoshi travaillant au makiwara

La signification profonde de la répétition

Au fond, que cherchons-nous par le biais de la répétition ? Un maître d'antan a dit : « Si je fais ceci, ce geste est déjà une technique, et si je fais cela, ce geste aussi est déjà une autre technique. » Cette phrase signifie qu'il a atteint un état où chacun de ses gestes est conforme à un principe d'efficacité et est donc susceptible de devenir une technique. Les disciples qui l'observent peuvent penser à répéter chacun de ses mouvements comme les techniques de leur école. Or le maître exprime par là que ses gestes ne sont qu'une expression de sa capacité à mobiliser son énergie à tout moment et qu'au stade qu'il a atteint l'efficacité peut se manifester en dehors des formes canoniques. Cet exemple cristallise les éléments du malentendu qui pèse sur le sens de la répétition. La répétition d'une technique vise à obtenir un état similaire à celui de ce maître. Si un karatéka répète des milliers de fois un tsuki, avec une forme correcte, position des pieds, des bras et des mains, mouvements des hanches, de, jambes etc..., cet exercice a pour

but de parvenir à un état où le tsuki qu'il réalisera sera efficace quelle que soit sa forme, ou du moins d'approcher cet objectif. L'efficacité du tsuki est alors assurée dans toutes les situations. La forme répétée n'est nécessaire que pour parvenir à son propre dépassement.

Le paradoxe de la répétition.

Le rapport entre la méthode et l'objectif est donc paradoxal :

1. La répétition nécessite une forme précise, c'est à dire un kata (au sens étymologique : forme ou moule).
2. La répétition a pour objectif primaire d'intégrer ce geste dans sa forme correcte afin qu'il devienne automatique.
3. La répétition vise ensuite à dépasser la forme et atteindre à un état qui permette une libre expression technique.

Comment définir l'état qui se situe au bout de la répétition ?

Habituellement la fonction de la répétition est comprise comme un processus d'automatisation technique précise. Mais je pense que la véritable fin est d'atteindre à la négation de cette forme en rendant possible toute forme. C'est un état que je qualifierai de maîtrise de ses propres capacités énergétiques.

Reportons-nous aux articles précédents, c'est l'état que T. Shirai a fini par atteindre au prix de tant de difficultés. Cherchant à transmettre son expérience, celui-ci conclut, « il n'y a que rentan pour se mettre dans la voie correcte. C'est la seule méthode efficace. » Nous pouvons traduire le terme « ren-tan » par exercice de l'énergie vitale. L'exemple de T. Shirai montre en même temps qu'il n'est pas évident que l'on réussira à atteindre le but de la répétition par le seul biais de celle-ci. Nous reprendrons un autre exemple déjà cité, celui de T. Yamaoka qui a atteint l'état ultime du sabre à l'âge de 44 ans au moyen du zen et du sabre. Je ne reviendrai pas sur la sévérité de son entraînement, mais rapporterai un fait significatif. T. Yamaoka après avoir atteint le niveau ultime du sabre, assistant à la démonstration du kata de sabre « Marobashi » exécuté par Me Yamada âgé de plus de 70 ans, dit :

« J'ignorais que le sabre allait aussi profond. Avec ce kata, on peut se passer du zen. »

Selon les adeptes, l'un a poursuivi uniquement la pratique du sabre, la répétition technique et le kata, l'autre a eu recours au Rentan, l'autre au zen... Dans l'histoire du budo, nous pourrions multiplier les exemples de ce type de travail où l'adepte dépasse une forme précise tout en pratiquant la répétition de cette forme et obtient de ce fait une capacité qui lui permet de passer un stade qualitatif. Les formes nouvelles que prend alors son travail de l'art martial aboutissent à une transformation de son corps et de sa manière d'appréhender la réalité.

Pour être plus démonstratif, j'ai utilisé des exemples empruntés au passé. Mais, aujourd'hui encore, je pourrais citer un adepte qui a franchi cette étape. Je me demandais s'il existait un chemin transmissible, plus court et plus efficace pour franchir ce seuil. En considérant sa démarche, je le pense.

Quel que soit le moyen auquel les adeptes ont eu recours, il s'est produit à un moment donné un changement radical mais, chaque fois, l'on trouve en chemin la répétition. La répétition semble être un parcours obligatoire mais semble aussi insuffisante à elle seule pour franchir la dernière étape.

[Document d'archive écrit en 1985 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Taiki-ken - Sawai sensei (1985)



Sawai sensei : « bien sûr il faut porter les coups à fond ! »

Né en 1903 à Tokyo, il commença l'étude des arts martiaux très jeune. A 22 ans, il était déjà 5e dan de judo et 4e dan en kendo et en iaido. En 1931, alors que sa vie professionnelle le menait en Chine, il rencontra un maître chinois, Okasai, combattit contre lui, perdit et devint son disciple. De retour au Japon huit années plus tard, il reçut l'autorisation de son maître de changer le nom de l'école en Taiki-ken. Aujourd'hui à 81 ans ce maître respecté par ses pairs continue à enseigner son art à ses élèves et à une poignée de disciples. Loin des lumières de la gloire, ce vieux maître refuse tout compromis. Dans son école les attaques sont portées à fond. Dans sa vie il n'a accepté aucun contact avec la presse. Un journaliste français en a fait l'amère expérience cet été en se faisant fermement éconduire. Kenji Tokitsu, que nos lecteurs connaissent bien puisqu'il écrit chaque mois dans Bushido, a réussi à rencontrer Sawai Sensei avec qui il parla cinq heures. Dans cette interview il nous parle de Kenichi Sawai Sensei.

Entretien d'André Louka. Nous remercions Sawai Sensei de nous avoir autorisé à reproduire quelques photos de son livre « Taiki-ken ».

Bushido. Comment avez-vous réussi à rencontrer Sawai Sensei ?

Kenji Tokitsu. C'est par l'intermédiaire d'un ami qui pratique les arts martiaux dans la même école que moi quand je vais au Japon que Sawai Sensei m'a reçu. Il pensait ne m'accorder qu'une heure d'entretien mais, en fait, pris par la passion de me parler de son art, il est resté cinq heures.

B. *Je crois qu'il n'aime pas beaucoup les journalistes.*

K.T. Non, pas beaucoup. A ce propos il m'a raconté la visite que lui a rendue un journaliste français d'une revue spécialisée cet été pour lui demander un entretien et de poser pour des photos. Je ne sais pas ce qui s'est passé mais il lui a répondu mot pour mot qu'il ne pratiquait pas un art pour plaire aux journalistes et encore moins pour répondre à l'intérêt de l'un d'entre eux, que donc il ne voyait pas pourquoi il lui accorderait un entretien. Il faut préciser qu'il a, à l'égard des occidentaux, une certaine réticence due au fait que dans le passé il avait reçu dans ses cours certains d'entre eux, qu'il avait posé pour des photos, mais qu'il avait été profondément choqué de lire dans les revues qu'ils étaient ses disciples. On comprend son attitude quand l'on sait que parmi ses élèves il n'y en a que deux ou trois qui peuvent se prévaloir de ce titre.



Les illusions perdues

B. *Avez-vous parlé de sa vie ?*

K.T. Oui mais surtout de sa pratique et de son apprentissage en Chine. Lorsqu'il est allé là-bas il devait être déjà 5e dan de judo, 4e dan de kendo et de iaido. Il était encore jeune puisqu'il avait à peine 28 ans. Mais il a dû beaucoup travailler pour avoir atteint le niveau qu'il avait. Il s'était imposé un entraînement extrêmement dur car il s'était fixé pour objectif de dépasser certaines limites. Pour cela il avait fait une sorte de vœu. Il ne prenait plus de bain chaud. Il se lavait avec un peu d'eau froide. Cet entraînement eut des conséquences sur sa santé puisqu'il perdit tous ses cheveux. C'est en Chine qu'il fit la connaissance d'un maître chinois Okosai.

B. *C'est sans doute la prononciation de Wang Hsiang Ch'i. D'ailleurs il en parle dans son livre. Il le décrit comme un « homme de petite taille à la démarche de canard ». Comment a-t-il rencontré ce maître chinois ?*

K.T. Il avait auparavant fait la connaissance d'un pratiquant d'arts martiaux chinois avec qui il travaillait. Un jour, il le complimenta sur sa technique et se vit répondre « et encore

je n'ai pas utilisé les techniques de frappe me contentant de lutter contre vous. Mon maître est encore meilleur que moi ». Il voulut se faire présenter à cet homme.



B. Il raconte dans son livre que le maître Okosai, nous allons adopter la prononciation japonaise, était un homme qui avait pour habitude d'ignorer ceux qui venaient le voir pour apprendre avec lui. Il ne leur disait rien. Ils ne leur restaient plus qu'à l'observer pour essayer d'imiter ses techniques.

K.T. En effet, quand il rencontra le maître Okosai, celui-ci refusa de le prendre comme élève. Mais il finit par l'accepter car, selon Sawai Sensei, il était très intéressé d'en savoir plus sur les arts martiaux japonais et il pensait qu'en acceptant il pourrait le faire avec lui. Sawai Sensei en arrivant en Chine avait une grande confiance en sa technique de combat. Le jour vint où il put se mesurer à Okosai. Il m'a raconté qu'à chaque fois qu'il lançait son attaque, elle était comme aspirée par le maître chinois qui en retour lui donnait un petit coup. Il avait réalisé de façon indéniable la supériorité de Okosai.

B. Dans son livre il raconte qu'il essaya de placer ses connaissances en judo sans grand succès. Il écrit ceci «...j'étais 5e dan de judo et j'avais une grande confiance dans la valeur de mes techniques de combat. Quand j'eus ma première occasion de me mesurer dans un combat contre Wang, je lui pris le bras droit... Aussitôt je me sentis projeté en l'air. Je me décidai alors à le saisir. Je lui pris le bras gauche et le revers droit de son habit afin de tenter de placer les attaques que je connaissais, pensant que même si la première échouait, je l'amènerais au sol pour l'étrangler. Mais à chaque fois que je venais sur lui, Wang prenait le contrôle absolu de mon bras et me repoussait loin de lui. A chaque fois que j'essayais de le maîtriser, j'étais projeté en arrière et à chaque fois il me donnait un petit coup à la poitrine juste au-dessus du coeur. Je ressentais une étrange et terrifiante douleur... ». Savez-vous quelle discipline pratiquait le maître Okosai?

K.T. Le Tai sei ken. Je le prononce à la japonaise. C'est le Hsing I.

B. Savez-vous s'il reste des disciples du maître encore vivants ?

K.T. Sawai Sensei a parlé d'un homme qui doit avoir une dizaine d'années de moins que lui mais qui a commencé à pratiquer avec le maître Okosai avant lui. Il le considère comme son ancien. Il va l'inviter à venir au Japon l'an prochain pour diriger des stages.



B. *Combien de temps est-il reste en Chine ?*

K.T. Je crois qu'il y a travaillé sept années. Mais ce n'est qu'une fois rentré au Japon qu'il affirma avoir capté le chi. Au cours d'un combat exactement !

Un maître peu connu

B. *Comment expliquez-vous que Sawai Sensei ne soit connu que des grands experts, disons ceux qui ont acquis une certaine expérience dans les arts martiaux, alors qu'il semblerait ne pas être connu des autres.*

K.T. Le fait que Sawai Sensei ne soit pas très connu même au Japon hormis par un cercle de grands experts s'explique très bien. D'abord contrairement à ce que hors du Japon, on a tendance à penser, le karaté n'est pratiqué que par un pourcentage très minime de Japonais. L'univers des arts martiaux est un univers clos, fermé. De l'extérieur on ne sait pas ce qui s'y passe. Même ceux qui sont dans cet univers, pour ceux qui connaissent Sawai Sensei, il faut avoir dépassé un stade de travail pour pouvoir apprécier la démarche de ce maître. En effet, cela suppose que l'on ait réfléchi sur le karaté, donc avoir pratiqué un certain temps, pour pouvoir se poser quelques questions et de ce fait s'intéresser à une démarche critique à l'égard de son propre art, le karaté en l'occurrence. C'est pourquoi peu de gens le connaissent. Qu'il soit apprécié par les grands experts s'explique certainement par sa critique des arts martiaux contemporains, en particulier dans son aspect combat libre tel que nous le connaissons.



B. *En quoi consiste sa critique ?*

K.T. Il considère en effet que la convention qui consiste à contrôler les attaques crée une situation artificielle, en tout cas fautive, du combat. Supposons, dit-il, que je bloque une attaque jodan. Cette parade a été en réalité faite contre une attaque qui est sensée être contrôlée de toute façon. J'ai donc l'impression d'avoir réussi ma technique alors que souvent elle était déjà arrêtée. On risque ainsi de tomber dans une autosatisfaction alors que l'on est en pleine illusion. Sa critique a marqué son époque. Il a ainsi fortement influencé le courant de maître Oyama. On sait que, dans le Kyukushinkai, toutes les attaques sont portées à fond sauf l'interdiction de frapper avec les poings au visage. D'ailleurs cette dernière règle est critiquée par Sawai Sensei. Pour ce dernier, il ne doit y avoir aucune interdiction.

B. *Dans l'école de Sawai Sensei les attaques sont portées réellement ?*

K.T. Je lui ai posé cette question. Il m'a répondu: « évidemment ! Si on ne donne pas un coup cela n'a pas de sens dans le cadre d'un art martial. C'est à la limite faire du travail inutile. Les attaques doivent être portées à fond, sans contrôle ! ».

Le baptême

B. *Mais alors il doit y avoir beaucoup de blessés à son cours ?*

K.T. Il dit qu'il y a parfois des nez cassés ou des côtes brisées. Mais il pense que ce n'est pas grave. Mon ami Takaouchi m'a dit que ses cours étaient assez sanglants.

B. *Comment cela se passe-t-il pour les nouveaux arrivés dans son école ?*

K.T. Sawai Sensei a une méthode très simple pour les sélectionner. Le nouveau doit faire preuve de ses capacités de combattant. Il le fait combattre contre ses élèves, jusqu'à ce qu'il soit meurtri de coups. Le combat est sans limite. Les coups doivent pleuvoir même lorsque l'adversaire est à terre. Combat sans limite. Sawai Sensei sait très bien que si le nouveau réussit un ou deux combats il tombera à coup sûr sur un combat qu'il perdra. Il est rare qu'un nouveau reste.

B. *Qu'en pensez-vous ?*

K.T. Je ne suis pas tout à fait d'accord avec Sawai Sensei quand il dit que recevoir des coups n'est pas grave. A force cela marque. Je comprends sa démarche dans son principe, quand il affirme que le travail avec contrôle crée une situation artificielle. Il faut remarquer que les nouveaux qui viennent à son cours ne savent pas que les coups sont portés à fond alors qu'eux les contrôlent. Le temps qu'ils le réalisent, ils ont reçu pas mal de coups !

B. *Il est intéressant de remarquer que dans la situation de contrôle, Sawai Sensei se place à l'opposé de ceux qui, en Occident, critiquent le contrôle. En Occident on affirme que celui qui contrôle ses attaques, crée une habitude au point de ne plus être capable d'attaquer réellement le moment venu. Je pense à ce propos que les Occidentaux font une confusion entre « diminution de force, pour aboutir à la rétention de la force » avec évaluation de la distance d'attaque. Sawai Sensei se place quant à lui du côté de celui qui reçoit l'attaque.*

K.T. Effectivement. Ce que vous dites sur le contrôle est vrai. Je partage votre avis. On confond le contrôle de la distance et le blocage du corps. Le contrôle est plus souple. Quant à la position de Sawai Sensei, je pense qu'il se situe dans un plan dialectique. Pour développer la parade il faut nécessairement développer l'attaque. En faisant cela on améliore la perception du combat.

Respecté par ses pairs

B. *Pourquoi selon vous Sawai Sensei est-il considéré par les experts comme un fameux combattant ?*

K.T. Quand il est rentré de Chine, il fit de nombreux combats avec des karatékas. Il faut savoir que le niveau du combat libre des karatékas après la guerre n'était pas très haut. La guerre leur avait inculqué un esprit formidable mais sur le plan technique ce n'était pas très élevé. Il ne faut pas oublier que l'assaut libre n'a été développé que dans les années 50. Il est donc évident que Sawai Sensei revenant de Chine avec un bagage technique raffiné s'est fait remarquer. Mais je pense que si Sawai Sensei est respecté par ses pairs c'est parce que dans la société de confort dans laquelle nous vivons, ce qui ne peut pas ne pas influencer sur la façon de s'entraîner et donc de combattre, il est remarquable qu'un maître continue à marquer sa pratique et son enseignement d'un esprit martial évident. Sa critique des arts martiaux actuels est d'autant plus percutante que ceux-ci s'expriment par une pratique « plutôt molle ».

[Document d'archive écrit en 1985 par Kenji Tokitsu - publié dans Bushido - arts martiaux d'aujourd'hui](#)

Orientations du Shaolin-mon karaté-do (1986)

Orientations du Shaolin-mon karaté-do pour 1986

I- Texte d'orientation (Octobre 85)

La direction de recherche que j'avais définie l'année passée reste la même et, si certaines modifications apparaissent au fur et à mesure que nous avançons, elles ne résultent ni d'un changement de style ni d'une fluctuation de mon attitude.

J'ai défini en effet le Shaolin-mon karaté-do comme une attitude de recherche sur le riche héritage historique des arts martiaux et non comme un style, ni une institution. Le Shaolin-mon karaté-do est une école de karaté où l'on recherche une qualité de budo correspondant à ce que nous pouvons faire et comprendre aujourd'hui. Il s'agit d'une création contemporaine qui trouve son dynamisme dans une interrogation approfondie de l'histoire des arts martiaux. Aussi, pour avancer véritablement, devons-nous rejeter l'illusion de « l'école parfaite » et considérer que le karaté n'est pas un art achevé mais un art en pleine évolution.

On insiste actuellement sur la différence entre le karaté traditionnel et le karaté sportif, pour valoriser le premier et mépriser la seconde. Mais le karaté traditionnel dont on parle n'est souvent qu'une carapace formelle, un moment d'une évolution figée par l'institution, où l'on confond une forme transitoire avec la perfection en oubliant la dynamique qui donnait son sens à cette forme. Pour ma part, je préfère considérer tous les styles existants d'une manière relative, en les situant les uns par rapport aux autres, comme différentes facettes d'une même réalité.

Le Shaolin-mon s'exprime par la fidélité à une attitude de recherche et non à une forme figée. Il convient ici de préciser certains points, car le shaolin-mon a progressé, et nous ne sommes pas au même niveau que l'année précédente. Je pense que tous les élèves l'ont constaté soit au cours, soit à l'occasion de stages.

Notre étude continue à travers les kata, qui sont pour nous une pratique fondamentale.

La notion de kata est très complexe. J'ai tenté d'explicitier dans ma thèse la base socio-historique de la formation du kata et certains mécanismes psychiques du dynamisme de la transmission et je pense pouvoir la publier bientôt. En attendant, il me semble utile de rappeler ce que sont les kata. Or l'art martial étant une pratique concrète, les kata n'auraient jamais existés, s'ils n'avaient été efficaces. C'est pourquoi je pense pouvoir mieux faire comprendre les kata et juger de leur qualité à partir de la notion d'efficacité.

1) L'efficacité des techniques transmises par des kata.

Nous recevons, au travers d'un kata, un registre technique élaboré par nos prédécesseurs. Le kata sert à nous le transmettre et à nous l'enseigner. Le kata que vous apprenez doit donc, en premier lieu, vous transmettre un registre technique nécessaire. Autrement dit, vous devez être conscients de ce que vous recevez par un kata. Mais ce kata doit lui-même être efficace comme vecteur d'un bon registre technique. Aussi devez-vous examiner et juger vous-mêmes sur ce plan-là la qualité du kata que vous êtes en train d'apprendre ou de pratiquer. Mais la technique transmise doit aussi être efficace dans un combat. Or la critique la plus grave que l'on peut faire aux kata de certains styles, c'est que leur registre technique relève d'un entraînement gymnique et que ces techniques ne sont pas utilisables en combat. Dans le meilleur des cas, on s'efforce de justifier les mouvements par des exercices de combat élaborés dans ce but.

Si vous avez connaissance de plusieurs styles, c'est à dire de plusieurs versions d'un même kata, vous devez donc pouvoir distinguer celles qui sont bonnes de celles qui sont mauvaises et ce, du point de vue de l'efficacité des techniques transmises.

2) L'efficacité par l'énergie.

Le travail du kata doit nous permettre d'augmenter et de mieux faire circuler notre énergie vitale. Tout exercice physique cause une dépense énergétique. Il s'agit ici au contraire d'apprendre à équilibrer et diriger l'énergie dont nous pouvons disposer. Il nous faut apprendre par le travail du kata une forme de recharge énergétique qui est à la base de l'efficacité de toute technique d'art martial.

Se sentir bien après avoir fait du karaté peut avoir deux causes qu'il ne faut pas confondre. Certains se sentent bien parce qu'ils se sont défoulés, et ont déchargé les tensions qu'ils avaient accumulées. D'autres se sentent bien parce que, par l'entraînement, ils ont établi une meilleure coordination à l'intérieur de leur corps, et, grâce à la respiration et aux mouvements, ont réussi à « recharger leurs batteries ». Dans un cas c'est agréable parce qu'on a éliminé une cause de malaise, dans l'autre parce que l'énergie disponible circule mieux et s'est accumulée. Je schématise ici deux phénomènes qui, dans des proportions différentes, se produisent en même temps chez la même personne. Mais lorsque je parle de progression, il va sans dire que je fais référence au deuxième.

La qualité d'un kata dépend de la régulation et de l'accumulation énergétiques qu'il stimule.

3) Le choix des kata du Shaolin-mon.

J'ai étudié jusqu'ici plus d'une soixantaine de kata de karaté. Et si je compte les variantes d'un même kata pratiquées dans différents styles, le nombre de kata dont j'ai eu connaissance dépasse 250. Cette étude m'a été nécessaire pour effectuer les comparaisons qui permettent de comprendre le fil de transmission qui a existé dans l'histoire.

Il m'est devenu indispensable d'effectuer un choix parmi ces kata, à partir du moment où j'ai pris conscience de la relativité des styles et des relations qui existent entre eux. Bien entendu cette question ne se serait pas posée si je n'avais pas mis en cause mon premier style, le Shotokan.

C'est à partir des deux critères exposés ci-dessus que j'ai choisi les kata de karaté qui sont enseignés dans le Shaolin-mon. Mes recherches sur le karaté d'Okinawa m'ont conduit à l'art du combat chinois d'où il est issu. Celui-ci m'est apparu complémentaire du karaté et de nature à en compenser certains manques évidents, notamment en ce qui concerne la régulation de l'énergie

Dans les kata de karaté, on recherche la vitesse et la précision, les gestes sont directement applicables en combat. C'est pourquoi j'ai choisi ces kata, environ une vingtaine, issus pour la plupart du Shorin-ryu d'Okinawa. Mais ils comportent un manque. En effet, bien que l'on insiste dans les arts martiaux sur la respiration, quand on fait des mouvements rapides et puissants, on ne peut se concentrer efficacement sur les techniques respiratoires.

- L'art du combat chinois comporte des mouvements très lents dans lesquels la respiration s'incorpore à la technique du mouvement et permet de suivre le fil de la sensation interne du corps. Notre corps doit être développé non seulement dans sa force et sa rapidité, mais dans la finesse de liaisons plus subtiles et difficiles à percevoir qui

sous-tendent son efficacité. Le fil conducteur de cette pratique est la respiration par laquelle nous pouvons développer la sensibilité interne du corps et l'intériorisation. C'est ce que je vous demande de faire pendant les cours.

- Si nous exécutons certains katas issus des taiji quan, xing yi-quan, baqua-zhang et taiki-ken, c'est pour les raisons que je viens d'exposer. La lenteur du travail doit permettre de développer, d'une part, une perception plus subtile du corps et, d'autre part, d'établir des enchaînements fins qui lient, à plusieurs degrés, les gestes aux réactions et incitations internes du corps. La base de ces exercices est la détente et la souplesse des mouvements qui débouche sur une amélioration de la circulation de l'énergie dans le corps. La critique fondamentale que je fais au karaté habituel est qu'il apprend à mobiliser et à bloquer l'énergie, sans apprendre en complément à l'équilibrer et à la faire circuler.

Les deux types de kata que nous travaillons sont nécessaires. Il faut bien comprendre l'orientation que représente chacun de ces deux types de kata et s'y investir en privilégiant les qualités que chacun d'eux demande. Vous avez pu constater à quel point cette nouvelle pratique difficile. Mais vous en constatez peut-être déjà toute la richesse.

II- L'objectif du budo.

Pourquoi pratiquons-nous le budo ? Est-ce pour apprendre à nous défendre, pour devenir plus forts ou pour atteindre un équilibre physique et mental en nous défoulant par des gestes de combat ? Qu'y cherchons-nous ?

Certes, la réponse n'est pas simple. Personnellement je me sens très mal à l'aise en face d'un ou de plusieurs individus qui dégagent sans cesse des tensions agressives et se disent que c'est pour progresser en budo, qui ferment leur esprit aux autres choses de la vie, pensant toujours à des ripostes contre des attaques imaginaires, ou cherchant des occasions de mettre à l'épreuve leurs capacités de se battre... Certains se demandent même s'il faut faire l'expérience de descendre plusieurs personnes pour progresser en karaté. Sans aller jusque-là, je me sens mal à l'aise aussi dans mon enseignement en face d'un individu qui a l'air d'assister à mes cours uniquement pour apprendre à bien se battre. S'il ne trouve d'intérêt à suivre mes cours que pour apprendre à se battre plus efficacement que dans d'autres clubs, ce n'est certainement pas un compliment pour mon enseignement.

Il est vrai que j'insiste toujours sur « l'efficacité » dans la pratique de l'art martial. Mais il va sans dire que, dans tous les arts, le support est l'être humain. L'art martial n'est pas destiné à transformer l'homme en une machine à se battre. Il vise à déployer des capacités et des qualités humaines à l'aide des méthodes de combat que la tradition nous a transmises. Plus concrètement, il s'agit d'augmenter notre capacité physique qui est inséparablement liée à notre état mental. En effet, nos capacités potentielles sont importantes et la pratique du budo consiste à les activer sous forme technique. L'exercice sérieux du budo nous conduit à une sorte d'introspection car nous ne pouvons progresser en technique qu'en approfondissant la qualité de notre engagement dans cette recherche où la technique renvoie fondamentalement à la vie et à la mort.

1) Un essai de définition du budo.

J'avais proposé la définition suivante du budo dans mon livre « La voie du karaté » :

Le budo est une discipline qui intègre des techniques pratiques de combat (bu) et un mode d'existence (do) développés par l'ordre des guerriers à l'époque féodale japonaise.

Ce n'est pas une simple combinaison des deux concepts de « bu » et de « do » mais l'intégration dialectique de deux pratiques qui présentent nombre d'éléments contradictoires.

Si nous considérons les capacités recherchées dans la pratique du budo, elles visent à parvenir à une grande disponibilité du point de vue technique et énergétique. Ici, la disponibilité technique signifie que tous les mouvements que l'on adopte correspondent à la technique nécessaire à ce moment précis, ou mieux, ils la constituent. Que ce soit en kendo, en aikido, en judo ou en karaté, tous les mouvements doivent répondre à une efficacité technique. C'est pourquoi un adepte qui a atteint le niveau ultime peut dire : « Si je fais ceci, c'est une technique, et si je bouge ma main d'un centimètre, ce sera une autre technique. ». Toute sa gestuelle est liée à l'essentiel de l'efficacité technique.

La disponibilité énergétique veut dire que tous les mouvements seront dotés de l'énergie nécessaire à les rendre efficaces. Nous pouvons donc mesurer le niveau atteint par un adepte, quelle que soit sa discipline, à partir de cette *disponibilité à deux volets*. Il convient d'ajouter que la relation à autrui-à l'adversaire- est sous-jacente à cette disponibilité.

Du point de vue pratique, il n'est pas possible d'obtenir un tel type de disponibilité exclusivement au moment du combat. Puisqu'il s'agit de disponibilité, celle-ci doit être présente dans notre existence, même en-dehors de l'entraînement. C'est une des raisons pour lesquelles plus quelqu'un approfondit le budo, plus celui-ci emplit sa vie. La disponibilité émane de la manière de vivre et c'est dans ce sens que le budo est toujours une création nouvelle personnelle, même s'il suit la tradition.

« Que ta personnalité se reflète dans ta technique ».

Ce précepte usuel en budo signifie que l'adepte doit approfondir une technique jusqu'à ce qu'il parvienne à y faire passer sa personnalité. C'est pourquoi dans la pensée du budo, la technique n'est en aucun cas un outil à utiliser, car *« la technique, c'est l'homme »*.

Si nous pouvons parler de philosophie du budo, c'est dans la filiation de cette conception de l'unité du corps et de l'esprit car ici la technique renvoie immédiatement à l'homme dans sa totalité. C'est pourquoi l'enseignement technique du budo prend parfois un tour philosophique.

Par exemple, telle technique exige d'affronter directement la peur de recevoir un coup, coup de poing ou de sabre (shinai), qui implique une douleur au cours de l'entraînement, et qui représenterait la mort dans un affrontement réel. L'enseignement technique ne se limite alors pas à des gestes, il s'agit de faire face à ce qu'est cette perception ; anticipation d'une douleur, qui peut aller jusqu'à la peur de la mort. L'enseignement du maître peut alors devenir : *« meurs une fois »* ou *« accepte de mourir »* ; et le disciple qui n'y parvient pas tout de suite va se demander avant et après son entraînement *« qu'est-ce que la mort ? »* et affronter directement ce qui l'empêche de réaliser la technique.

La philosophie du budo implique donc cette conception technique qui ne dissocie pas l'esprit du corps. La moindre réflexion sur la technique conduit à l'introspection parce que la technique en art martial signifie un mode d'engagement de l'existence. Développer l'introspection à partir du geste en est une condition primaire. Plus tard, celle-ci jaillira spontanément du geste.

Pour les intellectuels européens versés dans la lecture de la psychanalyse, du zen, du taoïsme etc., ce que je viens de dire sera sans doute dans une banalité. Mais il s'agit ici d'une pratique concrète à laquelle s'engage chacun, et non d'une compréhension métaphysique. Je dis cela pour mettre en garde contre une approbation trop facile.

2) La disponibilité.

Revenons à l'interrogation de départ.

- Pourquoi pratiquons-nous le karaté? Quel sens et quel intérêt présente la pratique du karaté?

Je désignerai ce que je cherche dans le budo comme « une grande disponibilité » qui comporte technique et énergétique. Disponibilité, parce qu'il s'agit de moi-même, non pas d'un objet, et que ma technique et mon énergie n'ont pas une forme rigide, mais peuvent avoir et être toute les formes. Disponibilité, parce que cette technique et cette énergie doivent jaillir à tout moment sans préparation. Bref, c'est une disponibilité devant la vie.

L'efficacité dont je parle n'est que la manifestation technique de cette disponibilité ; l'entraînement consiste à l'élargir et à la renforcer. Elle est mobile, coule, souple et transparente comme l'eau ; elle peut se rétrécir, peut s'élargir, est enveloppante comme l'air. Pour moi le but de budo est de me rendre ainsi « disponible ».

Cette disponibilité comprend la recherche du bien-être, comme une condition nécessaire. La méthode du budo doit donc comporter cette recherche. Mais la « disponibilité » couvre un domaine plus vaste.

La « disponibilité » nécessite une souplesse du corps et de l'esprit ; il faut que notre sensibilité soit ouverte non seulement à l'extérieur, mais à l'intérieur. Par exemple, lorsque nous sommes profondément émus, par la beauté de la nature, face au soleil couchant, dans la plaine ou la montagne, ou par toute autre chose, l'émotion apparaît toujours avec une respiration particulière. Elle fait trembler le fond de notre poitrine en devenant comme un mince fil prêt à se rompre, et elle s'étend même à la peau. Si nous retournons le regard vers l'intérieur, nous nous apercevons qu'elle fait passer dans tout le corps une sensation étrange. Ce type de réaction est utilisé, avec une élaboration seconde, dans les méthodes traditionnelles d'activation de l'énergie. La vision « interne » est la base des exercices de respiration qui y sont développés. L'émotion devant la beauté est un exemple des degrés d'ouverture que peut connaître notre « disponibilité ». Autrement dit, si cette disponibilité était bloquée, nous serions en face de ce qui est beau sans émotion, la beauté de la nature ou des êtres ne susciterait alors aucune réaction. Les conditions de la vie professionnelle et sociale font souvent perdre cette forme de sensibilité. L'effort à faire pour y parvenir mène du même coup à une certaine prise de conscience.

La « disponibilité » est la manière de vivre avec une sensibilité qui véhicule la technique et qui ouvre des canaux énergétiques. Or, le corps ne vit pas seulement au moment de la pratique du budo. C'est pourquoi, vouloir être « disponible » seulement en budo n'a pas de sens.

La forme de combat recherchée varie selon la manière d'être. Celui qui combat avec une « grande disponibilité » cherche à dominer son adversaire par sa supériorité technique et énergétique, et il ne cherche pas à le détruire à tout prix. Je n'écris pas ceci parce que je serais devenu moraliste, ou inspiré de quelque idéologie du budo, mais parce que c'est ce que je commence à ressentir physiquement.

Je suis loin d'être parvenu à une « grande disponibilité », mais le travail que j'ai mené cette fois au Japon m'a fait comprendre clairement ceci : progresser en budo par l'augmentation de la « disponibilité » c'est en même temps acquérir une disposition à la tendresse vis à vis des autres. Ceci ne procède ni d'une doctrine, ni d'un précepte tel que « *aime autrui* », ou « *sois gentil, sois tendre* », mais d'un état de plénitude physique qui rend l'être humain généreux. Il est bien entendu que nous ne prétendons pas nous

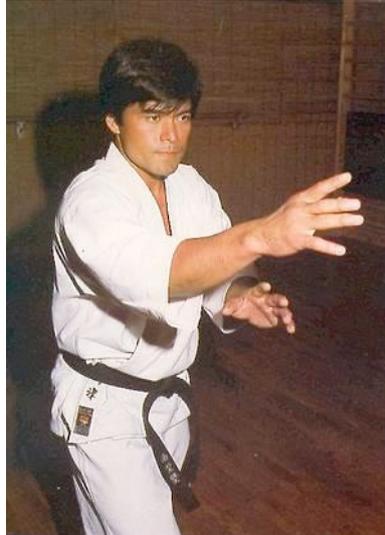
situer au niveau de la transformation de la société, mais seulement dans la dimension individuelle.

Le 23 Janvier 86,

Kenji Tokitsu

[Document d'archive écrit en fin Janvier 1986 par Kenji Tokitsu - publié dans Bulletin de l'école Shaolin-mon](#)

L'histoire du karaté -1 -(1988)



Le karaté est introduit en France depuis suffisamment longtemps et il est bon que les karatékas puissent disposer de connaissances leur permettant de savoir d'où et comment est venu le karaté qu'ils aiment. Je présente, dans cette série d'articles, des faits historiques établis de façon certaine. Les lecteurs les interpréteront d'eux-mêmes.

Comment j'aborde l'histoire du karaté.

J'ai commencé ma recherche sur l'histoire du karaté, lorsque j'ai réalisé, il y a quinze ans environ, que les connaissances que j'avais acquises au cours de ma pratique du Shotokan n'étaient pas toujours exactes. Tout m'incitait à croire que le Shotokan était le meilleur. Je me suis dit, tant mieux s'il est le meilleur, mais je dois le constater moi-même. Dès les premiers pas timides et prudents de mon investigation sur l'histoire, je réalise que ma connaissance du karaté comporte un grand nombre de préjugés et de lacunes. Je voulais m'approcher de la figure globale de l'art que j'aime profondément et trouver un chemin qui me mène loin dans la voie du budo. Pour cela, il était nécessaire d'étudier les itinéraires qu'ont suivi nos prédécesseurs et d'examiner leurs travaux. Mon étude de l'histoire du karaté part de cette attitude.

Commençons par une chose à laquelle nous sommes bien habitués : le kimono de karaté et la ceinture. Savez-vous d'où proviennent le kimono blanc de karaté et la ceinture que vous portez ?

Le kimono blanc de karaté ou « karaté-gi ».

Il faut préciser qu'on ne dit pas au Japon le « kimono » de karaté ou du judo. Généralement on utilise le terme « karaté gi », « keiko gi » ou « do gi ». « Gi » signifie vêtement. Lorsqu'on dit « kimono » on évoque un vêtement japonais, traditionnel, long et non pas un vêtement d'entraînement.

Shinkin Gima, né en 1896, a servi de partenaire à G. Funakoshi, lors d'une démonstration effectuée au Kodokan, le 17 mai 1922. C'était une des premières

démonstrations publiques de karaté au Japon, elle a eu lieu devant plus de deux cent judokas, en présence de J. Kano, le fondateur du judo. S. Gima raconte cette expérience dans un entretien avec R. Fujiwara publié en 1986 :

G - « A cette époque, il n'existait pas un habit d'entraînement propre au karaté. Me Funakoshi est allé acheter un tissu de coton blanc chez une grossiste de Kanda (quartier du Tokyo) et il a cousu lui-même, à la main, un habit en prenant pour modèle le judo-gi. Nous avons utilisé cet habit qui était léger et agréable à mettre, mais son défaut était d'absorber trop bien la sueur et il collait au corps dès qu'on transpirait. A vrai dire, c'était un habit que Me Funakoshi avait façonné en hâte, lorsque, quelques jours avant celle-ci, nous avons été informé de la date de démonstration au Kodokan (dojo central de judo à Tokyo). Je ne dirais pas qu'il était adapté à l'entraînement. Pour la démonstration, je préparais mon judo-gi bien lavé car je pratiquais aussi le judo à cette époque. Mais Me. Funakoshi me dit le jour de démonstration, « Je pense que nous devons montrer un combat conventionnel (yakusoku-gumité). Ce ne serait pas très joli, d'avoir chacun un habit différent. J'ai façonné aussi le votre. Prenez-le. ». C'est ainsi que je pris, moi aussi, cet habit que Me Funakoshi avait façonné pour moi avec ses propres mains en veillant tard dans la nuit. Il était bien plus propre que mon judo-gi usé, j'ai pensé qu'ainsi je ne manquerai pas de respect à l'égard des adeptes du Kodokan. »

F - « Comment avez-vous fait alors pour la ceinture ? »

G - « Je pensais utiliser ma ceinture noire de judo et j'ai voulu emprunter la ceinture noire de judo d'un des étudiants de ma pension. Mais Me Funakoshi a dit : « Je ne connais pas bien le judo et ne suis pas gradé non plus. Je ne peux pas manquer de respect aux adeptes du Kodokan en mettant la ceinture noire de judo sans en avoir une permission. Vous emprunterez pour moi une ceinture blanche à quelqu'un de la pension. ». Me Funakoshi avait été éducateur pendant la grande partie de sa vie, il ne pouvait pas accepter de faire une chose qu'il ne trouvait pas juste. Mais s'il mettait la ceinture blanche, comment moi qui suis son cadet pouvais-je mettre une ceinture noire ? Il fallait alors deux ceintures blanches. Mais je n'ai trouvé dans la pension personne qui eût une ceinture blanche. Et le temps passait. Nous nous sommes mis d'accord pour expliquer cette situation une fois arrivés au Kodokan. Dès que nous sommes arrivés, nous l'avons exposée à la personne qui s'occupait de l'organisation. Nous avons alors reçu la réponse de Me Kano : « Veuillez mettre la ceinture que vous portez maintenant. ». C'est ainsi que nous avons mis des ceintures noires pour cette démonstration. Mais comme il était une personne pleine de rigueur, sitôt que la démonstration terminée, Me Funakoshi a changé la ceinture noire pour celle de son costume quotidien. ».

En effet, à Okinawa, on portait un habit ordinaire pour l'entraînement ; s'il faisait chaud, on faisait les exercices en pantalon et torse nu et l'idée que la couleur de la ceinture corresponde au niveau était absente. Les souvenirs de S. Guima attestent que la tradition du karaté gi et le port d'une ceinture de différentes couleurs sont postérieurs aux années 1920. La liaison entre la couleur de la ceinture et le grade est une innovation de J. Kano, pour l'enseignement du judo. Le « karaté-gi » ayant été imité du « judo-gi », au cours des années 1930, peu de Japonais connaissant le karaté, on confondait souvent les deux. Avant que la forme du karaté ne se stabilise suffisamment au Japon a éclaté la deuxième guerre mondiale et la pratique régulière du karaté a été interrompue.

Les deux orientations du karaté.

A partir des années 50, le karaté commence à se stabiliser au Japon en ce qui concerne la forme. C'est également au cours des années 50 que certains français ont eu

connaissance du karaté. En ce sens, nous pouvons dire que le décalage n'est pas si grand entre l'Europe et le Japon.

Pourtant, il existe une différence fondamentale entre le karaté en Europe et au Japon. En quoi consiste cette différence ? Elle concerne le « budo-karaté ». En effet, au Japon on distingue habituellement deux orientations : le « sport-karaté » et le « budo-karaté ». Et on peut dire que, pour le « sport-karaté », il n'y a pas tellement de décalage entre l'Europe et le Japon. Nous pouvons le constater par les résultats des compétitions internationales.

Précisons ce qu'est le « budo-karaté ». Il ne recouvre pas exactement ce qu'on appelle ici le karaté traditionnel. Le « budo-karaté » est un art que les karatékas japonais tentent de constituer à partir du modèle du budo.

Le judo, modèle du budo.

Le budo est un développement moderne de la tradition des samourais, ce n'est pas la reprise directe des arts martiaux tels qu'ils les pratiquaient. L'exemple du judo permettra de le comprendre. Le judo est la première forme de budo, il a été créé à la fin de XIXe siècle à partir des éléments traditionnels du jujutsu. Le Japon était alors en plein bouleversement, il commençait une modernisation rapide, et les arts martiaux traditionnels étaient momentanément dépréciés. J. Kano, persuadé de leur valeur, mais conscient de leur décalage par rapport à la nouvelle façon de vivre, a créé une discipline nouvelle : le judo. Il l'a définie comme la « voie universelle applicable à tous les domaines de la vie humaine, par l'application optimale de l'énergie. ». Il tentait de réaliser l'essence des arts martiaux des samourais dans une discipline adaptée à la société moderne. La discipline forgée par J. Kano était une éducation complète dont une partie a connu un développement rapide, au Japon d'abord, puis dans le monde entier. Cependant, au cours de cette diffusion, le fond de la recherche de J. Kano, difficile d'accès, a été laissé de côté et le versant sportif du judo s'est affirmé. C'est pour cette raison que certains adeptes du budo considèrent que le judo a cessé de faire partie du budo. Cependant toutes les autres disciplines du budo se sont inspirées des idées de J. Kano et de l'exemple du judo à ses débuts.

Le « budo-karaté ».

C'est vers cette idée du budo que s'oriente le « budo-karaté ». En versant les traditions anciennes dans une discipline nouvellement introduite de l'île d'Okinawa, les adeptes ont tenté de créer une nouvelle forme de budo. C'est pourquoi les références idéologiques du « budo-karaté » sont celles de la tradition du sabre japonais, les mêmes que celles du judo à son origine, et les références techniques se trouvent dans la tradition d'Okinawa.

En ce qui concerne la tradition, il faut aussi préciser une chose qui est souvent source de confusions. A Okinawa, où est né le karaté, il n'y avait pas de samourai, le karaté ne fait pas donc partie des arts pratiqués par les samourais. Pourtant on appelait « bushi » l'adepte de té (appellation classique du karaté). C'est là une des causes de cette confusion car « bushi » est un synonyme de « samourai », mais le sens du mot « bushi » diffère dans la langue locale d'Okinawa et en japonais standard. Aussi, lorsqu'on dit que G. Funakoshi et A. Itosu étaient de la famille de « shizoku », qui signifie en japonais « famille de samourai », il s'agit d'une famille attachée au roi d'Okinawa (Ryukyu). Pour les habitants d'Okinawa, les samourais étaient les envahisseurs japonais qui dominaient le royaume qui était en même temps attaché depuis longtemps à la Chine. Les habitants d'Okinawa ont repris certains termes du japonais pour désigner les nobles locaux et les adeptes de l'art de combat (karaté), bien que leur culture, et donc leur conception de

l'art martial, soient différentes de celles du Japon central. Pour bien comprendre l'histoire récente du karaté, il faut préciser que lorsque celui-ci est venu d'Okinawa, ce n'était pas un budo mais un art de combat local influencé par la tradition chinoise.

Il est impossible de comprendre les efforts et les difficultés de G. Funakoshi, et des autres maîtres venus d'Okinawa à la même période, sans saisir la situation particulière d'Okinawa. L'attitude de grande réserve de G. Funakoshi, âgé alors 54 ans, vis-à-vis de la ceinture ne provient pas seulement de ce qu'il était un homme de grande honnêteté mais qu'il s'est situé spontanément en inférieur par rapport aux judokas de l'époque. Ceci est une forme du respect de la part d'un inconnu vis-à-vis du Kodokan-judo grandement constitué. Mais ce respect n'enlève rien à sa fierté personnelle. Si nous lisons les documents de l'époque écrits par les adeptes du karaté, nous pouvons voir beaucoup de fierté, volonté et passion, mêlées d'une certaine incertitude sur la valeur de leur art face aux adeptes des différents budo. Cette situation me semble visible dans le témoignage de S. Gima qui continue ainsi :

G - « Le maître Funakoshi avait maîtrisé le kata « Kushanku » auprès de Me Asato, mais il ne connaissait pas bien le kata « Naifanchi ». Me Funakoshi savait que j'avais pratiqué à fond le kata « Naifanchi » auprès de Me Itosu et de Me Yabu durant une dizaine d'années, il m'a dit : « Ce sont les plus grands adeptes du budo qui vont s'assembler au Kodokan. Je serai capable d'exécuter le « Kushanku » mais, pour le « Naifanchi », il n'y a que vous qui puissiez le faire. ». C'est ainsi que j'ai accepté.... Me Funakoshi a effectué le premier le Kushanku puis j'ai effectué le Naifanchi. Il n'y avait pas un bruit et Me Kano était assis au centre des places des maîtres. ».

F - « C'est après les kata que vous avez présenté les « yakusoku-kumité » (combat conventionnel) ? »

G - « Oui, nous les avons effectués comme prévu. Après les kata, nous étions habitués à l'ambiance du lieu et plus décontractés, ce qui nous a permis de les réaliser mieux que nous n'avions prévu. Après cette démonstration, Me Kano est venu nous rejoindre pour nous poser des questions. En indiquant tantôt les mouvement des kata, tantôt les geste du kumité, il nous a posé des questions qui touchaient à l'essentiel, en nous demandant des explications. C'étaient des questions de ce genre : « Si je prend la garde comme ça, un coup de poing ou un coup de pied ne peuvent pas entrer, n'est-ce- pas ? ». « Si un tsuki vient de cet angle, n'est-il pas plus juste de le parer comme ça ? ». « Si vous vous déplacez de cette façon, vous perdez un instant l'équilibre du centre de gravité, ce qui va retarder votre réaction. ». « Si l'adversaire est seul, il me semble que cette parade est plus efficace que de parer comme vous le faites avec le coude. ». Me. Kano faisait ressentir la présence d'une grande personnalité. Aucun budoka d'aujourd'hui n'approche de ce qu'il dégagait. Je n'ai jamais rencontré un homme d'une aussi grande puissance... »

Non seulement aux yeux de Gima, mais aussi à ceux de G. Funakoshi, l'image de J. Kano apparaît grande, celle d'un homme du budo qui trace une voie universelle applicable à tous les domaines de la vie. J. Kano publie quelques années plus tard, en 1927, les « kata pour l'éducation physique de la population par l'utilisation optimale de l'énergie ». C'est un ensemble de 48 exercices dans lequel il fait une large place aux techniques qu'il a apprises au cours de ses contacts avec le karaté. Il encourage G. Funakoshi en disant, « Me Funakoshi, le karaté d'Okinawa est un excellent art de combat. Si vous voulez le propager à Hondo (l'île centrale du Japon), je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous être utile. N'hésitez pas à me demander quoi que ce soit. ». G. Funakoshi avait prévu de repartir à Okinawa après son bref séjour destiné à présenter le karaté à Tokyo.

Mais les encouragements de J. Kano l'ont décidé à y rester pour enseigner le karaté, ce qui a été pour lui une vocation.

Quatre années plus tard, J. Kano fait un voyage officiel à Okinawa pour le gouvernement japonais et y fait connaissance de Chojun Miyagi et Kenwa Mabuni lors d'une démonstration de karaté. Et il découvre des aspects de cet art qui complètent ceux que lui avait montrés G. Funakoshi. Encouragés par J. Kano, ces deux maîtres décident de monter à Tokyo peu de temps après. Enfin, en 1933, le karaté est reconnu comme discipline par le Butokukai. Cette organisation était l'autorité la plus respectée en matière de budo et en particulier de kendo. J. Kano a aussi joué un rôle dans cette reconnaissance.

Ce n'est pas seulement par son costume et sa ceinture que le karaté doit beaucoup au judo et à son fondateur, Jigoro Kano. C'est principalement parce que le judo a montré l'exemple de la formation de disciplines, reprenant l'essentiel de l'art des samouraïs, en une voie universelle applicable à toutes les activités humaines. C'est vers cet idéal que tendent le « budo-karaté » et aussi d'autres formes de budo contemporain. Et je me demande parfois où est aujourd'hui ce grand judo de Jigoro Kano.

[Document d'archive écrit en 1988 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 2 - (1988)



Une compétition technique moderne

La transformation des kata classiques

Les cinq kata de Pinan ou Heian et les Naifanchi ou Tekki sont sans doute les kata de base les plus répandus aujourd'hui en karaté. Les kata Pinan ont été créés par A. Itosu qui a aussi transformé le kata Naifanchi classique pour le rendre plus accessible. On dit qu'il a apporté des modifications aux autres kata classiques tels que Bassai, Chinto, Kushanku, etc. Dans quel but a-t-il apporté des modifications. En quoi son travail a-t-il consisté ? Quelles sont les conséquences ?

Itosu et le karaté d'aujourd'hui

A. Itosu (1830-1915) est considéré comme le rénovateur du karaté. Il a été maître de G. Funakoshi, K. Mabuni, C. Chibana et de plusieurs autres maîtres de karaté qui ont chacun joué un rôle important dans le développement du karaté moderne. C'est pourquoi, dans l'histoire du karaté, il se situe à un point d'inflexion entre l'époque classique et l'époque moderne. En effet, les karatékas contemporains, qu'ils en soient conscients ou non, ont hérité d'un art marqué par son influence. La grande majorité des karatékas contemporains semble apprécier, voire sacrifier, sa personne et son travail, seuls quelques rares adeptes y apportent des critiques. Quel fut exactement son apport ? En quoi est-il positif ? En quoi est-il critiquable ?

Les Pinan

C'est en avril 1901 que A. Itosu réussit à faire intégrer le karaté dans le programme d'éducation physique des élèves de l'école primaire de la ville principale d'Okinawa, Shuri. Cet enseignement expérimental est bien reçu par les parents et par les enseignants. A. Itosu projette alors d'étendre l'expérience aux élèves du lycée. Dans ce but, il compose au printemps 1904 les cinq séries de kata Pinan. Il constitue, en parallèle, les trois séries de kata Naifanchi à partir d'un kata classique de même nom. Et, de fait, il apporte un grand nombre de modifications au kata classique Naifanchi et estompe l'aspect combatif de ce kata ; il a pour objectif de le rendre plus accessible aux jeunes élèves de l'école qui vont l'apprendre en éducation physique. Au cours de l'automne 1904, il effectue, devant les professeurs d'éducation physique de l'Ecole

Normale et les inspecteurs de l'éducation du département d'Okinawa, une démonstration pédagogique où il présente ces kata. Cette démonstration est fort appréciée et, en 1905, le « karaté-jutsu » est aussi enseigné aux élèves du lycée et de l'école normale d'Okinawa. C'est là que les kata Pinan et Naifanchi sont enseignés pour la première fois.

Ces kata qui nous sont si familiers datent donc du début du siècle. Certains lecteurs demanderont : « Pourquoi aujourd'hui, les gestes des kata Pinan (Heian) ou Naifanchi (Tekki) présentent-ils de telles différences selon qu'on les apprend en Shotokan, Shito-ryu ou Shorin-ryu ? ».

Une des raisons de ces différences est que A. Itosu enseignait le même kata de façon un peu différente à l'école et chez lui. La seconde raison est qu'au fil des années, il a lui-même apporté quelques modifications aux kata qu'il avait composés, en suivant sa propre évolution et aussi les conseils de ses disciples. C'est pourquoi quelques différences apparaissaient dans les gestes des Pinan ou des Naifanchi selon l'année et le cadre où les élèves les avaient appris. Par ailleurs, chaque élève, en quittant l'école, a tendance à penser que ce qu'il avait appris est authentique, car il le tient du maître qui a créé lui-même ces kata. A ces divergences de la première époque, s'ajoutent les modifications et les interprétations personnelles des disciples d'Itosu devenus eux-mêmes plus tard les fondateurs de différentes écoles. En 1905, année où le karaté-jutsu est ainsi intégré dans l'enseignement scolaire, A. Itosu a déjà 75 ans. Il confie l'enseignement pratique à ses deux disciples principaux et assiste à leurs cours. Kentsu Yabu s'occupe de l'Ecole Normale et Chômo Hanashiro du lycée d'Okinawa. Peut-on penser que les disciples de A. Itosu se sont contentés de prolonger l'idée qui sous-tend son travail de modification des kata classiques ? La réalité n'est pas si simple. Très tôt, C. Hanashiro transforme le kata Pinan-shodan (Heian nidan).

On s'y exerçait au début avec la main ouverte mais Hanashiro, constatant la difficulté que rencontrent les jeunes élèves à s'exercer à mains ouvertes, prend l'initiative de leur faire étudier ce kata avec le poing fermé. Ce qui s'inscrit bien dans la ligne définie par A. Itosu. Par contre, K. Yabu n'appréciait guère la valeur des Pinan. Il enseignait principalement à ses élèves le kata Naifanchi, pas le kata Naifanchi recomposé par A. Itosu, mais le Naifanchi classique. S. Gima en témoigne : « Me Yabu nous disait que le karaté commence par Naifanchi et se termine par Naifanchi. Sous sa direction, je m'exerçais, durant les 5 années de l'Ecole Normale, au seul kata Naifanchi. Il ne nous a pas enseigné les kata Pinan et il nous disait que, si nous avons le temps de pratiquer les Pinan, il valait mieux consacrer ce temps au Kushanku. C'est donc en-dehors de l'enseignement à l'école que j'ai appris des kata tels que Pinan, Kushanku, Wanshu, Chinto, Gojushiho etc. Mais le principal de mon karaté était le Naifanchi. Me Yabu disait qu'il faut répéter un kata dix mille fois pour qu'il fasse partie du corps. ».

A travers d'autres témoignages d'adeptes de l'époque, nous pouvons comprendre que les kata Pinan n'étaient pas tellement appréciés par les adeptes d'alors. Cette constatation est utile pour nous aider à examiner nous-même la valeur des kata Pinan ou Heian qui sont souvent considérés par les karatékas contemporains, a priori, comme une des références fondamentales du karaté. Qui, aujourd'hui, osera critiquer la valeur de ces kata alors que les disciples d'Itosu sont les premiers à l'avoir mise en cause.

Naifanchi (Tekki)

A propos de Naifanchi, K. Mabuni, fondateur de l'école Shito-ryu, raconte qu'il avait appris le kata Naifanchi d'un des domestiques de sa maison, nommé Matayoshi, élève de Solon Matsumura.

Lorsqu'il l'a montré à A. Itosu, celui-ci a dit : « C'est le kata original. Vous pratiquerez dorénavant les trois kata de Naifanchi que j'ai recomposé à partir de celui-ci. ».

A propos de ce kata, voici un entretien entre S. Gima et R. Fujiwara (historien du karaté) :

R. Fujiwara. - « *Il y trois kata Naifanchi de Me Itosu mais, dans le Naifanchi d'origine, vous faisiez d'un seul coup ces trois kata ?* »

S. Gima. - « *C'est cela, mais le Naifanchi actuel est tellement simplifié et modifié que la comparaison est très difficile.* »

F. Fujiwara. - « *Non seulement le Naifanchi, mais presque tous les kata de karaté sont simplifiés aujourd'hui. Peu de personnes mettent en doute l'authenticité des kata. Une simplification peut passer si on connaît la signification originelle mais il est regrettable qu'il n'y ait que des formes simplifiées.* »

Critiques et appréciation

Comme nous l'avons vu plus haut, l'objectif d'A. Itosu était de créer une forme d'éducation physique à partir du karaté. Il a estompé volontairement l'aspect combatif du karaté. Aux yeux de ses disciples qui pratiquaient le karaté comme un art martial et aussi aux yeux des adeptes de l'époque, la démarche d'Itosu n'a pas toujours semblé positive. Par exemple, Saï Kaho (1849- ?), maître d'une école classique, lui porte une critique sévère : « Le karaté de S. Matsumura est authentique mais celui d'Itosu est plein d'erreurs... Depuis que Ryukyu est devenu la province japonaise d'Okinawa (1879), le vrai karaté a presque disparu. ». Ainsi, pour certains maîtres, l'innovation d'A. Itosu est apparue comme une déformation négative.

Pourtant il est vrai que c'est à la suite de son initiative que l'expansion du karaté a commencé. L'histoire du karaté, non seulement pour les Japonais, mais aussi pour les Européens, peut remonter directement jusqu'à Itosu. C'est lui qui est l'auteur des kata les plus pratiqués par les karatékas d'aujourd'hui. Nous devons apprécier à juste titre la valeur de son travail, ce qu'il a laissé pour le karaté.

Mais, contrairement aux avis partagés de ses contemporains, aujourd'hui la tendance est à admirer, sans nuances, la personne et l'oeuvre d'A. Itosu. Je pense qu'il faut un regard objectif pour comprendre la nature et la qualité du karaté dont nous héritons. Car voir les choses objectivement est à la base de toute la pensée stratégique et donc du budo. Nous devons nous demander pourquoi les disciples d'Itosu, comme Kentsu Yabu qui était sans aucun doute un des plus grands adeptes de cette époque, avaient une attitude critique à l'égard de l'oeuvre de leur maître ? K. Yabu n'était certainement pas opposé à la démarche d'A. Itosu mais, de son point de vue d'adepte, il n'a pas approuvé les modifications apportées aux kata car ces modifications lui semblaient négatives.

Des kata modifiés

Certaines modifications estompent la signification d'un kata. Pour comprendre ceci, vous prenez les trois kata que nous pratiquons sous le nom de Naifanchi ou Tekki dont les gestes nous ont été transmis après les modifications d'Itosu. Lorsque vous pratiquez ces kata et que vous essayez de les appliquer dans leur ensemble à l'exercice de combat, est-ce que vous trouvez une pleine satisfaction ? Tant mieux, si vous la trouvez. Mais, à mon sens, il est difficile que les kata Naifanchi ou Tekki vivent pleinement sous leur forme actuelle car ils sont, comme le dit S. Gima, tellement simplifiés. Le plus souvent ces kata sont pratiqués pour la formation de base et les exercices destinés à développer

la stabilité, la force et la précision. Cependant, leur application en combat est imparfaite, voire impossible, si l'on ne fait pas intervenir de gestes supplémentaires. Par exemple, le premier mouvement de Naifanchi-shodan (ou Tekki-shodan) est considéré comme une technique de parade à main ouverte. Cette parade est généralement suivie d'un coup de coude. Mais, si vous appliquez cet enchaînement technique, vous vous trouverez trop loin de l'adversaire pour effectuer le coup de coude indiqué dans le kata. Vous devez donc ajouter un déplacement et une transformation du mouvement du bas du corps pour rendre cet enchaînement applicable. Par contre, dans le Naifanchi classique, le premier geste de parade avec la main ouverte se transforme et se prolonge immédiatement en une attaque aux yeux de l'adversaire, on saisit ensuite l'adversaire soit à la nuque, soit au bras, puis vient le coup de coude. Le coup de coude est donc la quatrième technique, tandis que dans le kata moderne il vient en second ; les deuxième et troisième techniques de l'ancien kata sont absentes. Pour donner une logique de combat à ces mouvements, les adeptes modernes doivent tantôt ajouter un déplacement avec une transformation de position, tantôt insérer un geste de saisie entre la première et la quatrième technique. En effectuant « correctement » l'ensemble de ce kata, nous rencontrons plusieurs passages où manque la cohérence d'une logique de combat, tantôt à cause de la distance, tantôt à cause de l'enchaînement technique. Ces manques proviennent de la simplification du kata d'origine. En effet, les techniques enseignées dans le kata classique, servaient à la formation de base tout en étant fidèles à la logique du combat. Dans la réalité du karaté d'aujourd'hui, on rencontre trop souvent un manque de cohérence que chaque maître interprète comme il peut, avec son intelligence et son niveau, mais les résultats ne sont pas toujours satisfaisants. Lorsqu'on pratique les kata sans qu'ils débouchent sur le combat, on est forcé de séparer en pratique les kata et le combat et d'attacher aux kata un sens moral ou abstrait. Nous comprenons mieux maintenant pourquoi les disciples d'Itosu qui étaient eux-mêmes de grands adeptes, comme K. Yabu et C. Hanashiro, ont critiqué l'oeuvre de leur maître. En effet, K. Yabu refusait de pratiquer les Naifanchi recomposés par Itosu et il enseignait la version originale de ce kata qui était pourtant plus difficile à apprendre. C'est ce que rapporte S. Gima : « L'exécution du kata Naifanchi par Me Yabu était formidable. J'aurai bientôt 90 ans, mais je n'avais jamais vu de Naifanchi comparable à celui de Me Yabu. ». Lorsque K. Yabu disait : « le karaté commence par Naifanchi et se termine par Naifanchi », il s'agissait de ce kata classique et non pas des Naifanchi ou des Tekki d'aujourd'hui.

Il faut reconnaître que, en ce qui concerne la signification technique des kata, la rénovation d'A. Itosu a causé la perte de quelques techniques classiques du karaté d'Okinawa. Même un adepte aussi grand qu'A. Itosu, en croyant que son acte était un progrès, a pu commettre ce genre d'erreur irréparable qui nous dissimule définitivement certains kata classiques.

L'idée directrice d'A. Itosu

Voici le texte d'A. Itosu où il explicite le plus clairement son idée directrice pour former un nouveau karaté : « *Habituellement, la vie des experts en karaté est longue, cela tient à ce qu'ils développent les muscles et les os et aussi améliorent le système digestif et la circulation sanguine. C'est pourquoi je pense que, si nous appliquons le karaté comme une des bases de l'éducation physique dans le système scolaire, depuis l'école primaire, nous pourrions former sur une large échelle des hommes capables de faire face à dix adversaires grâce à l'art qu'ils vont acquérir.*

Si nous enseignons le karaté à l'Ecole Normale suivant ces instructions, nous formerons des instructeurs qui iront par la suite enseigner dans les écoles des diverses régions. Et, s'ils enseignent avec rigueur dans les écoles primaires régionales, je pense que le

résultat sera important d'ici une dizaine d'années, non seulement dans notre province, mais dans tout le pays et qu'ainsi nous serons utiles à la société militaire de notre pays.» (Itosu Anko, octobre 1908). Dans cet extrait, Itosu conçoit la société japonaise comme une société militaire. Il faut nous rappeler qu'il a écrit ce texte juste après la guerre russo-japonaise dans laquelle la société japonaise s'est complètement impliquée, et que les Japonais ont affronté comme une épreuve de survie pour leur nation. Il ne faut pas oublier non plus que le Japon était sorti de la féodalité seulement 30 ans avant cette guerre. Il n'est donc pas étonnant qu'A. Itosu préconise avec passion, comme un idéal, la société militaire. Le contraire aurait été étonnant dans le Japon d'alors. L'éducation physique scolaire de cette époque s'inspirait donc d'une formation militaire qui nécessite entre autres la discipline et l'ordre. C'est pourquoi, pour rénover le karaté, A. Itosu s'inspire de la discipline et de l'ordre de type militaire. Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

De la pratique individuelle à la pratique collective

L'apprentissage et la pratique du karaté étaient auparavant plus individuels que collectifs. Il s'agissait de développer les qualités personnelles d'un adepte en s'appuyant sur un petit nombre de kata. Les différences de personnalité devaient spontanément apparaître à la longue et la façon personnelle d'interpréter son art était une des preuves qu'un adepte l'avait appris en profondeur. Tandis que lorsqu'un art prend comme modèle une formation militaire, les différences entre individus ne doivent pas avoir une place importante. Il faut que tous agissent ensemble en suivant une consigne donnée, comme un ordre. L'aptitude à répondre à l'ordre donné prévaut sur l'action individuelle. Aussi, pour que les consignes soient communicables, elles doivent être plus simples afin qu'on puisse les suivre en les découpant. A la fin du XIX^e siècle, il est apparu au Japon que, pour la formation des soldats d'une guerre moderne efficace, une discipline générale était essentielle. On n'a pas besoin qu'un soldat soit nettement supérieur aux autres. La guerre moderne nécessite un nombre important de soldats disciplinés, obéissant aux ordres. La rénovation d'Itosu visait à donner une forme avec laquelle une personne puisse diriger un grand nombre d'élèves dans l'exécution simultanée d'une même technique. C'est à partir de cet arrière-plan, et en s'inspirant du modèle militaire, qu'a été élaboré le modèle d'enseignement du karaté que nous connaissons si bien : une personne compte « ichi, ni, san !... » et les élèves exécutent tous ensemble la même technique.

Pour moderniser leur armée, les militaires japonais de la fin du XIX^e siècle ont repris, surtout pour la cavalerie, le modèle de l'armée française. Reçue comme typiquement japonaise, la forme contemporaine de l'enseignement du karaté reflète donc en quelque façon la discipline française de la fin du siècle dernier. Si nous la regardons objectivement, la forme actuelle du karaté présente plusieurs points inachevés et imparfaits, à la différence du kendo, par exemple, qui repose sur une accumulation de techniques et de réflexion longuement élaborées et fixées au moment où elles ont atteint un point de perfection. Pour le karaté, il n'y a pas tellement de raison de prendre pour référence absolue la forme qui correspond à une période si courte et si particulière de son histoire et qui, de plus, n'est pas celle qui reflète le mieux le savoir accumulé dans cet art. L'étude historique permet de nous situer par rapport à la tradition dans sa longue durée et peut nous aider à localiser notre direction et à comprendre la signification de ce que nous pratiquons.

[Document d'archive écrit en 1988 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 3 - De l'art provincial d'Okinawa au budo (1988)

En 1933, Chojun Miyagi effectue une démonstration de karaté à Kyoto devant les experts du Butokukai. Peu de temps après, le karaté est reconnu officiellement par cette association.

Nous avons vu que le karaté-jutsu d'Okinawa a été introduit au début des années 1920 dans les îles principales du Japon. Mais il a fallu plus de dix ans pour que cet art soit reconnu comme une des disciplines du budo japonais. Dire que le karaté est reconnu comme budo, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que cela implique qualitativement ?

Le Butokukai, une autorité du budo japonais

« Daï-Nippon-Butokukai » signifie littéralement « Association de la vertu des arts martiaux du Grand Japon » et on l'appelle habituellement « Butokukai ». Cette association a été fondée en 1895 à Kyoto, au temps du Japon Impérial ; son objectif était de conserver la tradition des arts martiaux japonais et de les développer tout en contrôlant leur qualité. Au début du siècle, cette organisation était la plus importante et c'est elle qui avait le plus d'autorité sur le budo au Japon. Il existe quelques associations modernes qui reprennent l'appellation « Butokukai » mais, à l'exception d'une ancienne association japonaise, elles n'ont rien à voir avec le Butokukai que je viens de mentionner.

En 1933, Chojun Miyagi fait une première démonstration officielle de karaté au Butokuden (Palais de la vertu des arts martiaux) à Kyoto devant les maîtres les plus renommés des différentes disciplines du budo. Peu de temps après, grâce à l'appui de J. Kano, le karaté est reconnu par le Butokukai comme une section du judo. Le Butokukai discernait trois titres hiérarchisés, dans l'ordre : « renshi », « kyôshi » et « hanshi » le plus haut. En 1935, C. Miyagi est le premier maître de karaté à recevoir le titre de « renshi ». C'est ainsi que le karaté a été reconnu par le groupe des maîtres qui dirigeaient les différentes disciplines du budo de l'époque.

Pour que le karaté soit reconnu par le Butokukai, il a fallu des démarches au sein de ce groupe qui faisait autorité et c'est J. Kano qui s'en est chargé. Mais il ne suffisait pas que le karaté soit reconnu, il fallait le constituer en budo.

C'est dans ce contexte que le nom de karaté-jutsu a été transformé en karaté-do. Le karaté ou « to-dé » s'écrivait alors avec deux idéogrammes, le premier, prononcé « kara » ou « to » signifiait « la Chine », le deuxième prononcé « té » ou « dé » signifiait « main ». G. Funakoshi a remplacé le premier idéogramme par un idéogramme qui se prononce aussi « kara » et signifie « vide ». Lorsqu'il appelle son art karaté-do, les idéogrammes signifient « la voie de la main vide » alors que « karaté-jutsu » signifiait « la technique de la main chinoise ». Il s'inspirait du soutra bouddhiste : « Tous les phénomènes égalent le vide, le vide égale tous les phénomènes ». Il faut aussi considérer que le Japon s'engageait alors dans le nationalisme totalitaire qui le mènera à la deuxième guerre mondiale. Le terme karaté, main chinoise, gênait. L'appellation qu'a donnée G. Funakoshi a été utilisée pour la première fois en 1929 au dojo de l'université de Keio. Mais c'est seulement vers 1934 que l'appellation karaté au sens de « main vide » s'est généralisée. La tentative de G. Funakoshi a, au début, été critiquée par différents maîtres de cet art, surtout ceux d'Okinawa. Mais ils ont tous fini par l'accepter et par l'utiliser à leur tour. Comme je l'ai indiqué dans le premier article, la forme du karaté-gi (vêtement de karaté)

a été élaborée à partir du modèle du judo-gi. Parallèlement les formes d'entraînement et d'enseignement ont été élaborées dans les différentes écoles du karaté en s'appuyant sur les autres disciplines du budo plus anciennes tel que le kendo, le judo, le jujutsu, etc. Ainsi s'est constituée progressivement l'enveloppe du karaté que nous connaissons. Mais, derrière toutes ces rénovations du karaté, existait une image du budo à laquelle n'ont cessé d'aspirer les maîtres du karaté venus d'Okinawa.

L'image et la conscience du budo japonais

Pour ceux qui pensent que budo désigne tout simplement les arts martiaux japonais, ce souci de définir le budo semblera quelque peu redondant. Mais si on veut capter la nature de l'effort de ces maîtres, il est indispensable d'en préciser le sens. Les premiers maîtres de karaté venus d'Okinawa ont été très impressionnés par différents maîtres de budo. J. Kano, le judo qu'il a créé et aussi sa personnalité les ont fortement influencés. G. Funakoshi avait noué une relation avec Hakudo Nakayama, un des maîtres de kendo les plus célèbres de l'époque qui prêta un moment son dojo à G. Funakoshi pour que celui-ci puisse enseigner convenablement le karaté. Sa démarche personnelle d'homme du sabre semble avoir influencé G. Funakoshi dans son élaboration du karaté en budo. Mais vers quelle image et vers quelle idée du budo tendaient-ils ? Je vais tenter de l'explicitier par un exemple. Dans la revue japonaise « Kendo Jidai », N° 7, en 1987, Ogawa Chutaro, hanshi (grade le plus élevé du Butokukai), 9e dan de kendo, alors âgé de 85 ans, raconte : « Quand j'avais 27 ans, j'ai assisté au Butokuden de Kyoto à un combat entre les deux célèbres maîtres : Takano Saburo et Naïto Kôji ». Il faut préciser que les maîtres du kendo actuels du niveau le plus élevé au Japon dont fait partie Ogawa placent ces deux maîtres par les plus grands de l'époque moderne, considèrent comme presque impossible de les égaler dans les conditions actuelles.

« Les pointes de shinaï des deux hanshi se touchaient à peine. Tous deux étaient d'abord en garde chudan (moyenne). Puis Me Takano a salué légèrement et a pris la garde jodan en levant son shinaï au-dessus de sa tête. Cette garde jodan était magnifique... Me Naïto maintenait son shinaï en séigan en le portant vers les yeux de son adversaire. Dans cette position, il continua à lancer puissamment son ki offensif, tandis que Me Takano lançait aussi son ki à partir de sa garde jodan. Les spectateurs ne faisaient aucun bruit et la salle était calme comme la terre arrosée de l'eau. Le combat se poursuivit silencieusement. Trente secondes, puis une minute passèrent. Tout d'un coup, avec un bruit sec, le shinaï de Me Takano frappa le koté (poignet) de Me Naïto, qui demeura immobile, sans être aucunement troublé après avoir reçu le coup. Me Takano reprit la garde « jodan ». Me Naïto continua de rester en chudan. Après avoir fait la feinte de frapper le « koté », Me Takano frappa le « men » (tête), puis il continua à frapper en 5 reprises le « men » et le « koté » de Me Naïto. Chaque fois, le bruit sec résonnait dans la salle, mais Me Naïto demeurait imperturbable comme si les attaques de Me Takano n'existaient pas. Au bout d'un moment, le juge fit signe d'arrêter le combat, les deux maîtres se séparèrent. Me Naïto n'avait donné aucun coup ». C'est une description du combat modèle (mohan-jiai) mené par les deux plus grands maîtres de kendo de l'époque. En lisant jusqu'ici vous avez compris que S. Takano a marqué cinq fois le « koté » et le « men » de K. Naïto, tandis que ce dernier n'a effectué aucune attaque. Donc apparemment S. Takano devait emporter largement la victoire. Continuons la lecture du récit de C. Ogawa : « Durant ce combat, chaque fois que Me Takano voulait frapper le « koté » ou le « men », Me Naïto projetait son ki (ki-atari). Si Me Takano avait frappé après avoir mis Me Naïto en situation défensive par la projection de sa volonté d'attaque, ses frappes auraient été valables. Mais chaque fois que Me Takano a voulu attaquer, Me Naïto annulait, avec son

ki, le ki d'attaque de Me Takano. C'est pourquoi toutes ses frappes ont échouées, bien que ses frappes aient atteint l'adversaire. Il n'y avait aucun vide dans la garde, ni dans l'esprit de Me Naïto. Me Takano a frappé là où n'existait pas de vide. Il a simplement frappé et sa frappe a simplement touché. C'est tout. Si on frappe à son propre gré sans pouvoir créer un vide chez son adversaire, cette frappe ne constitue pas une véritable frappe. De même, si on frappe au moment où il ne faut pas frapper, c'est le cas de ce combat, c'est celui qui a frappé qui a perdu en qualité de kendo. C'est un point difficile du kendo. ».

C. Ogawa cite les paroles de Sosuké Nakano (hanshi 10 dan) concernant ce combat : « Le combat entre Me Naïto et Me Takano était le combat du kiai et de la technique. Me Takano a mené son combat avec ses techniques, tandis que Me Naïto combattait avec le ki. C'était un combat modèle magnifique, au-delà de toute description. J'ai été frappé de constater que la distance est si grande entre le combat avec la plénitude de ki et le combat avec les techniques ». Qu'avez-vous compris à partir de cette citation ? Effectivement, comme le dit C. Ogawa, c'est un point difficile du kendo. C'est aussi un point que peu de jeunes kendokas japonais comprennent aujourd'hui, me disait récemment un maître japonais de kendo.

L'idéal du karaté au cours des années 1920-1930

Cet exemple illustre bien ce qu'est la conscience du budo et sa profondeur. De tels exemples étaient certainement présents à l'esprit des maîtres de karaté des années 1920 et 1930 lorsqu'ils s'efforçaient de rapprocher le karaté de l'image du budo japonais, en haussant sa qualité.

Mais suivre l'exemple du kendo n'allait pas sans difficultés. En kendo, il est plus facile qu'en karaté de pratiquer de façon intensive sans trop de risques les exercices de combat à deux, puisque les shinaï et les armures s'interposent entre les corps des combattants. Le souci principal des maîtres de karaté de cette époque a été de trouver une façon de s'entraîner au combat qui permette d'approcher le niveau atteint par le kendo. Il ne s'agissait pas seulement de faire des exercices de combat sans danger, mais de trouver un approfondissement de la voie où l'exercice de combat mène à une formation en profondeur de la personne qui n'est ni une illusion, ni une forme de mysticisme, puisqu'elle peut être reconnue sans hésitation par la manière de mener le combat. Dans l'esprit des budokas de l'époque, l'approfondissement de leur art se confondait avec un perfectionnement de la qualité de l'homme. Cette signification, qui est le fondement du budo, passe très difficilement à travers la compétition en arts martiaux dans laquelle le karaté connaît aujourd'hui une large expansion. En revenant sur les tentatives des maîtres d'alors, nous pouvons découvrir une autre dimension du karaté vers laquelle nos prédécesseurs cherchaient à se diriger.

Dans le prochain numéro, en réfléchissant à l'exemple du combat de S. Takano et K. Naïto, apparemment simple, mais complexe dans son interprétation, nous examinerons ce que l'on recherchait concrètement en kendo et par conséquent, l'image du budo vers laquelle tendait le karaté.

[Document d'archive écrit en 1988 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 4 - La recherche de profondeur du combat (1989)

Dans le numéro précédent, j'ai présenté l'exemple d'un célèbre combat de kendo entre deux éminents maîtres d'avant-guerre. Par là, j'ai voulu indiquer la dimension profonde du combat de budo qui servait de modèle aux maîtres de karaté des années trente.

La complexité du combat en budo

Reprenons l'exemple du combat raconté par C. Ogawa. Si nous nous plaçons en spectateur ordinaire d'une compétition sportive de kendo, le jugement est simple, S. Takano a largement remporté la victoire puisqu'il a frappé à cinq reprises, tandis que K. Naïto restait imperturbable sans parer, ni attaquer. Mais nous avons constaté que l'appréciation des maîtres du kendo d'alors était toute différente. Pourquoi ?

En premier lieu, il faut souligner qu'il s'agit d'un combat entre maîtres du plus haut niveau, apprécié par leurs pairs. Sous l'apparence physique du combat, ceux-ci ont vu le déroulement d'un combat entre l'esprit et la volonté de deux personnes, c'est ce qu'ils qualifient de combat du « ki ». K. Naïto persévère à repousser son adversaire avec sa volonté transmise par son shinaï (kiaï-zémé). Il reste imperturbable alors même qu'il reçoit un coup. S. Takano est repoussé par la volonté et la puissance immanentes de son adversaire et doit frapper pour éviter de reculer davantage. Il ne frappe pas parce qu'il a vu un vide chez son adversaire, mais il est obligé de frapper. Ses coups sont semblables aux coups de piolet d'un alpiniste qui cherche à éviter de glisser en bas et non pas aux coups de piolet qui assurent la montée. Ce qu'ont apprécié les maîtres de kendo est que K. Natta a placé son adversaire dans l'obligation de frapper sans être en situation de choisir sa frappe. Il faut ajouter que le récit de C. Ogawa, élève de S. Takano, omet de préciser que celui-ci a dû reculer tout en portant les coups et que lorsque le juge a arrêté le combat, il avait été repoussé jusqu'à la limite de l'espace de combat. Le garde en jodan est en principe celle qu'on prend face à un adversaire inférieur et S. Takano a salué son adversaire en prenant cette garde où il excellait. Ayant pris le jodan, c'est lui qui aurait dû repousser l'adversaire, même sans le frapper. Tandis que K. Naïto, avec sa garde chudan, a créé une situation dans laquelle S. Takano a été obligé de le frapper pour ne pas reculer davantage. C'est cette façon de mener le combat que les autres adeptes de haut niveau ont jugée « magnifique au-delà de toute description ».

Ainsi, ce qui importait en kendo, à ce niveau, n'était pas le simple fait de porter ou non un coup non décisif à l'adversaire, mais de découvrir de quelle manière dominer la volonté (ou ki) de l'adversaire. S'il est possible d'anéantir le « ki » (énergie, volonté) de l'adversaire, celui-ci ne pourra plus attaquer et même s'il attaque, son geste ne pourra pas être parfait car le « ki-ken-tai » (unité du « ki », du sabre et du corps) n'est qu'imparfaitement intégré dans sa technique. Si on réussit à conduire l'adversaire jusqu'à cette situation, il n'est pas nécessaire de lui porter un coup. Le kendo était alors pratiqué avec une maîtrise qui permettait ce niveau de conscience. Pour un spectateur ordinaire, les coups de S. Takano pouvaient paraître superbes, car ils étaient reçus sans parade, mais pour des adeptes de haut niveau il était évident que ces coups n'étaient pas décisifs et que c'est pour cette raison que l'adversaire avait décidé de ne pas parer. C'est dans ce sens qu'encore aujourd'hui quelques maîtres du kendo attachent une importance primordiale au combat de l'émanation d'énergie et de volonté (kiaï-zémé) qui précède les

échanges des coups. Ce type de combat est considéré par certains kendokas modernes comme l'idéal du kendo, l'ultime étape du kendo (kyukyoku-nokendo).

L'ultime étape du kendo, le fondement du budo

Nous pouvons maintenant mieux comprendre cette phrase de la revue « Kendo Jidai » (n° 9, 1987).

« Pour le tournoi entre les 8ème dan, il n'y a pas eu de bon combat cette année, cependant A. Hanshi a assez bien mené le combat. Avec son ki, il a pu repousser à 5 ou 6 mètres un adversaire de niveau égal. C'est une chose difficile à réaliser. Mais il n'a pas encore compris l'essentiel du kendo car il a donné un coup à la fin. Il fallait ne pas frapper, tout en dominant par le ki, puisqu'il avait été capable de repousser l'adversaire jusqu'à ce point. ».

Cette appréciation sous-entend une idée que nous pouvons formuler de diverses façons : « Si on a pu repousser l'adversaire à ce point-là, il ne fallait pas frapper car l'issue était évidente. S'il frappe, cela implique une cruauté. Quel sens peut avoir l'acte de frapper, après avoir conduit et immobilisé son adversaire avec la poussée du ki ? ». C'est précisément sur ce point que le kendo et l'art du sabre des samouraïs diffèrent car, une fois le sabre dégainé, un samouraï devait tuer. Nous pouvons dire que le kendo est apparu, lorsqu'il n'a plus été nécessaire de tuer tout en menant le combat le plus sérieux. Cette attitude déjà présente au Japon depuis le XVIIe siècle s'est formalisée vers la fin du XIXe siècle et constitue une des bases de la pensée du budo à laquelle J. Kano a donné une forme moderne. Lorsque le karaté est introduit au centre du Japon au début du XXe siècle, il a dû se confronter à la pensée et à la qualité atteintes par le budo dont la discipline la plus représentative était le kendo. Les maîtres du karaté ont capté intuitivement cette profondeur du budo japonais et se sont efforcés de s'en approcher.

A. Itosu, qui est toujours resté dans l'île d'Okinawa, avait conçu le karaté comme un moyen d'éducation physique inspiré du modèle militaire, mais son élève G. Funakoshi, s'installant à Tokyo, a pris pour modèle le budo traditionnel. Puisqu'il donnait ses cours au Yushinkan, le dojo de kendo du célèbre H Nakayama, il aurait été surprenant que G. Funakoshi ne prenne pas conscience d'un décalage qualitatif entre le karaté d'Okinawa et le budo japonais, tant en ce qui concerne les formes que le niveau atteint.

Le modèle de l'entraînement et de l'enseignement du karaté a été élaboré à partir des exemples du kendo, du judo et du jujutsu. L'exercice de sanbon-kumité ou gohon-kumité provient du modèle de « kiri-kaéshi » ou « uchi-kaéshi » du kendo. Plusieurs formes d'exercice de « yakusoku-kumité » sont venues des exercices du jujutsu. Le système des grades et les vêtements avec les couleurs graduées des ceintures sont repris du judo. Ainsi, pendant la première moitié du 20ème siècle, tant par la forme que par le contenu, le karaté s'est adapté à la forme japonaise du budo. Mais il faut remarquer que, au-delà des modifications apparentes, ce qui ne cessait d'attirer les maîtres de karaté était la profondeur du budo japonais. Le combat entre S. Takano et K. Naïto donne un exemple de la profondeur à laquelle ils se sont heurtés avec un choc admiratif.

Difficultés et facilités du karaté

En karaté, la situation du combat entre S. Takano et K. Naïto est difficile à concevoir. Tout d'abord manquent les armures de protection et les shinaï qui séparent les corps de deux adversaires. Les deux corps se touchent directement au cours d'un affrontement en combat de karaté. Il y est difficile d'aller jusqu'à la limite d'une perception comme l'a fait K. Naïto, de pousser son adversaire par sa volonté et de rester imperturbable en

recevant les coups. En combat de karaté, nous ne pouvons pas exercer notre perception à ce point. Avant de parvenir à ce degré, il faut éviter les coups, car le corps n'est pas protégé. De la même manière qu'autrefois les adeptes de sabre s'exerçaient avec bokuto, sans armure, en arrêtant les coups, c'est par l'exercice de « yakusoku-gumité » que certains maîtres ont tenté d'approcher cette profondeur. C'est la raison principale pour laquelle G. Funakoshi s'opposait à l'exercice de combat libre (jiyu-kumité).

Elaborer un système de combat du type du kendo était une des préoccupations les plus importantes de tous les maîtres de karaté de l'époque. Ils ont tenté d'introduire des armures de protection à partir tantôt de l'armure de kendo, tantôt de la protection de celui qui reçoit la balle en base-ball. Mais avant qu'aucun des maîtres n'ait pu trouver une forme de protection qui permette d'explorer la profondeur du combat comme en kendo, la pratique sportive du jiyu-kumité s'est développée. On n'y frappe pas véritablement, d'où un dilemme permanent. Il faut arrêter le coup juste avant de toucher et en même temps réaliser une force maximale. Quelle que soit l'interprétation que l'on donne de ce type de combat (sundomé-kumité), la situation demeure fictive. Avoir la sensation de frapper sans frapper véritablement et frapper réellement, c'est différent. Pour résoudre ce dilemme certains utilisent des armures inspirées du kendo, mais le corps vêtu d'une armure n'étant pas le corps direct, les techniques de combat vont être déformées au contact d'un corps durci et alourdi par l'armure. Et si la blessure au visage est évitée, le choc au niveau des cervicales est plus important à cause du poids du casque. D'autres ont adopté la règle de porter réellement les coups sans protections, mais à la suite d'accidents graves, ils ont commencé à interdire certains coups, au visage, aux parties sexuelles, etc., ce qui dénature considérablement la conception du combat. En réalité, si on fait un exercice plus proche de la réalité du combat, il faut savoir attaquer et défendre les parties du corps les plus sensibles. Un autre courant encore autorise les coups réels quelque soit la partie du corps sans utiliser aucune protection. Les accidents y sont habituels pour celui qui vainc et pour celui qui perd en combat. Les cassures de côtes et de dents y sont banales, plusieurs ont eu le nez cassé et certains ont perdu la vue d'un oeil. Les accumulations des coups reçus y semblent déformer la perception et les réflexes, aussi les traumatismes ne sont ils pas tous apparents. Il y est difficile de tracer une ligne de démarcation entre le combat de karaté et l'affrontement de rue.

Avec l'exemple du kendo, nous pouvons comprendre qu'une attitude sérieuse n'implique pas forcément de mener un combat pour descendre son adversaire. L'essentiel est de pouvoir faire une distinction entre deux types de situations, celle où « j'ai frappé, alors le juge m'a déclaré vainqueur » et celle où « j'ai frappé après avoir déjà gagné ». Cette dernière peut nous mener à l'étape où « j'ai vaincu l'adversaire au niveau de la volonté et je l'ai dominé sans frapper ». Les maîtres du karaté de la génération de G. Funakoshi avaient incontestablement une forte aspiration à élever leur art jusqu'à ce niveau réalisé par le kendo japonais. En partant de ce point de vue, nous pouvons constater que, si le karaté est bien développé comme sport de combat, ses possibilités dans le domaine du budo ne sont pas encore suffisamment explorées.

[Document d'archive écrit en 1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté – 14 - Ce que nous pouvons apprendre à partir du kendo

J'ai présenté dernièrement l'image du kendo au travers de deux adeptes : S. Takano et T. Naïto. Bien qu'il y ait des anecdotes et des histoires passionnantes concernant ces maîtres, j'ai dû hâter la conclusion de leur histoire car l'espace accordé dans une revue ne me permet pas de m'attarder sur le récit de leur vie. Et il y a beaucoup d'autres choses que je dois traiter dans cette chronique.

L'exemple du kendo et ce que nous en avons vu jusqu'ici appellent une réflexion sur le karaté et le budo en général.

Créer l'occasion d'attaque : un manque en karaté.

Par quoi juge-t-on une victoire ou une défaite en combat de karaté ? Par un K.O. ou par l'accumulation des points marqués ? Ce sont les faits par lesquels les personnes qui assistent à un affrontement dans un sport de combat qui portent un jugement, suivant le modèle donné par la boxe.

Comment les combattants évaluent-ils le moment de lancer une attaque ? Lancez-vous les attaques de cette manière : « Je ne peux pas dire exactement comment, mais je me laisse aller à l'atmosphère du combat, je fonce et « paff », parfois je réussis, parfois je rate » ou bien vous laissez-vous guider par « l'instinct » du combat ? Selon votre niveau et votre expérience, vous avez certainement une manière personnelle de saisir une occasion d'attaquer. Généralement en karaté, chaque combattant ressent et pratique d'une manière instinctive la saisie de l'occasion. Il n'y a pas de « formule » transmissible, encore moins « pédagogique » apprenant « comment capter » et « comment créer » l'occasion d'attaquer. Ceci est dû à l'histoire du karaté qui, comparativement au kendo, est plus jeune en tant que budo du point de vue de l'élaboration des techniques et de l'attitude en combat.

Le « sémé » en kendo.

Citons quelques passages de « Formules de sémé en kendo » de Nariaki Sato, 8ème dan de kendo (Tokyo, 1987).

« Il est non seulement téméraire, mais aussi peu probable, de réussir une attaque face à une garde qui ne présente aucune défaillance. Même si vous pouvez toucher le corps de l'adversaire, cela n'implique pas une victoire, mais un accident fortuit. On ne peut pas se fier à une telle sorte de victoire qui ne représente pas une forme du combat à rechercher... Il faut juger de l'occasion optimale d'attaque en faisant la synthèse de la garde, du mouvement, de la respiration et de l'état d'esprit de l'adversaire. La première étape s'apprend par le contact des deux shinaï... En touchant légèrement le shinaï de l'adversaire avec le vôtre, vous pouvez ressentir ce qu'il va faire... Lorsque vous recevez une frappe, c'est que la pointe de votre shinaï est trop haute ou trop basse, ou bien déviée vers la droite ou vers la gauche... »

En croisant le bout de votre shinaï avec celui de l'adversaire, vous tentez de prendre le « centre ». Il s'agit de faire dévier la pointe du shinaï de l'adversaire de la ligne centrale de votre corps, tandis que vous placez le vôtre devant la sienne. S'il appuie sur votre shinaï, vous dérobez subtilement l'appui, tout en gardant le contact avec son shinaï pour placer le vôtre toujours au milieu et dévier le sien dans une autre direction, et réciproquement.

N. Sato expose dans son ouvrage les différentes manières d'occuper le centre de l'adversaire avec la pointe du shinaï. Il continue :

« Face à l'adversaire, il est essentiel de le « menacer » et de chercher à créer votre avantage en brisant sa volonté d'attaque. C'est cela que vous devez chercher au travers du contact subtil entre les deux shinaï. Il est donc important de capter la relation entre le stimulus et la réaction : quelles sont les réactions de l'adversaire face à une menace (sémé) que vous constituez au travers de la pointe du shinaï.... Le combat est sûr si vous arrivez à capter l'état d'esprit de l'adversaire qui apparaît en réaction à votre acte de « sémé » et si vous êtes capable de réaliser une technique d'attaque adéquate... Lorsque vous ne trouvez pas de vide dans la garde de l'adversaire, vous pouvez créer une menace en exprimant virtuellement une attaque. Le plus souvent vous pouvez causer une menace en préparant une attaque de « tsuki » à la gorge de l'adversaire... Par exemple, quand vous avancez en baissant légèrement la pointe de votre shinaï comme si vous alliez lui lancer un « tsuki » à la gorge, il va sentir une menace. Même si vous n'effectuez pas réellement le « tsuki », si vous réussissez à communiquer votre volonté de « tsuki » à l'adversaire, celui-ci est conduit à la défensive. A cet instant, sa garde présente inévitablement un vide qui vous donne une occasion optimale d'attaque. C'est ainsi qu'en général, on doit apprendre dès le début à attaquer après avoir effectué une menace (sémé) par le geste de lancer un « tsuki ». Il ne s'agit pas de feindre un « tsuki », il faut surtout que votre attitude soit d'effectuer réellement un « tsuki » et que votre « ki » émane de la pointe du shinaï comme une flamme. C'est ce « ki » offensif qui menace l'adversaire et ouvre sa vulnérabilité ... »

La notion de « sémé ».

J'ai traduit « sémé » par « menacer » mais il ne s'agit pas de menacer simplement. Il s'agit d'avoir une forte potentialité d'attaque par laquelle on tâte la vulnérabilité de l'adversaire et, dès qu'on touche celle-ci, d'y pénétrer. Comme l'a écrit N. Sato, il s'agit d'une attitude de combat et de technique dont la profondeur varie selon le niveau.

Masanori Yuno, défunt maître 8ème dan du kendo, écrit : « La pratique du « sémé » est très profonde. On peut distinguer le « sémé » qui apparaît dans la forme et le « sémé » qui s'effectue au niveau mental. Le véritable « sémé » comporte ces deux aspects, mais il faut commencer par la pratique du « sémé » qui apparaît dans la forme... Il existe différentes techniques de « sémé ». Si vous effectuez le « sémé » en touchant le côté gauche ou droit du shinaï de l'adversaire, celui-ci va se défendre du côté gauche ou droit. En le laissant créer une attitude défensive d'un côté, vous pouvez attaquer par l'autre côté. Ce jeu de tactique va se multiplier et varier suivant votre niveau... Vous ne devez pas lancer une attaque simplement en cherchant la vitesse ou la force de frappe, il faut toujours effectuer une attaque après un « sémé »... »

On distingue, selon le niveau, le « sémé » à partir de la pointe du shinaï et le « sémé » direct avec l'esprit. Ces deux aspects sont présents dans un acte de « sémé » mais le premier aspect domine au début. Le niveau supérieur de « sémé » est qualifié par le terme de « kisémé » qui désigne une attitude offensive envers l'esprit de l'adversaire. Il s'agit principalement d'effectuer une pression de volonté (ki) sur celle de l'adversaire, j'en ai rapporté plusieurs exemples dans les articles précédents. Selon les divers récits de combat que j'ai lus et que j'ai eu l'occasion d'entendre directement, cet état devient effectif après le 7ème dan et il est alors au centre de la pratique. Entre adeptes de ce niveau, on effectue le combat de « ki » préalablement à tout échange technique et la frappe ne doit être effectuée qu'après avoir vaincu dans le combat de « ki ». L'adversaire frappé dans ces conditions sera convaincu de sa défaite, ayant le sentiment d'avoir été frappé indéniablement et magnifiquement. C'est de là que provient la célèbre maxime du kendo : « Ne gagne pas après avoir frappé, frappe après avoir gagné ». C'est en ce sens que certains adeptes vont jusqu'à dire : « Le moment du combat le plus important est

celui où on est face à face avec l'adversaire. Le vrai kendo se passe avant qu'il n'y ait aucune action, puisque l'essentiel est le combat entre les « ki ». ».

Il faut noter que ces affirmations ne sont pas faites dans un beau discours abstrait où prédomine l'esprit. De son vivant, M. Yuno - que j'ai cité plus haut - était célèbre pour avoir vaincu dans plusieurs combats avec le « kisémé ». L'adversaire poussé par le « ki » de M. Yuno pouvait seulement reculer jusqu'à la ligne de limite sans pouvoir lancer d'attaque. Il ne s'agissait pas de combats conventionnels, mais de tournois où l'on cherche à vaincre. Pour un examen de haut niveau en kendo, 7ème à 9ème Dan, le combat du « kisémé » est un élément essentiel. On ne choisit pas son adversaire qui est désigné et il ne suffit pas de le vaincre en lui portant des coups. On échoue souvent en recevant cette critique : « Vous avez marqué trop » ou « Vous avez frappé, tandis qu'il fallait pousser davantage l'adversaire avec le ki. ». Ne nous y trompons pas, ce n'est pas un jeu raffiné pour personnes âgées. Les kendokas de haut niveau sont non seulement capables de combattre avec de jeunes adeptes mais, face à ceux-ci, la supériorité d'adeptes de 8ème dan, âgés de 60 à 70 ans, est indéniable.

Le défunt Seiji Mochida, un des plus brillants disciples de T. Naïto, disait : « Mon vrai kendo a commencé après mes 50 ans, jusqu'alors mon kendo n'était qu'une formation de base. ». Il avait commencé le kendo à l'âge de 6 ans et continua sa vie de kendoka jusqu'à 85 ans et il est considéré comme le plus haut sommet du kendo d'après guerre.

La différence fondamentale entre le karaté et le kendo.

Les adeptes de kendo peuvent pratiquer le combat jusqu'à un âge avancé, plus de 80 ans comme S. Mochida.

Yûji Kudo, maître 7ème Dan de kendo qui a séjourné en France au début de cette année, m'a dit : « Pour préparer mon 8ème Dan, je travaille actuellement avec un maître de 9ème dan qui s'appelle Me. Horiguchi. Il a plus de 80 ans et il paraît très vieux. Il n'est pas capable de nouer les attaches de l'armure dans son dos, donc ses élèves doivent lui mettre son armure. Mais le shinai en main, je suis traité comme un enfant. Je n'arrive jamais à lui porter un coup... ».

Les kendokas français savent que Y. Kudo est un adepte de 47 ans, plein de vitalité. L'important est de savoir qu'il atteste l'existence en kendo du niveau que j'ai décrit. Le combat de kendo est l'équivalent du jiyu-kumité en karaté et du randori en judo. Qui, à l'âge de plus de 80 ans, pourrait faire de même en karaté où ceux qui s'exercent au combat libre après 50 ans sont exceptionnels. Même s'ils peuvent pratiquer le combat, combien d'entre eux affirment-ils qu'ils sont plus forts à 50 ans, 60 ans, ou 70 ans que lorsqu'ils en avaient 30 ou 40 ? Pour la majorité, c'est le contraire : « J'étais plus rapide et plus fort il y a dix ans ou vingt ans. ». Tandis qu'en kendo, entre les adeptes proches de la trentaine et ceux qui ont passé la soixantaine, il y a une distance infranchissable, mais dans le sens opposé à celui du karaté.

On pratique le combat sans armure de protection en karaté, si on reçoit des coups la récupération physique est de moins en moins rapide avec l'âge. On doit donc chercher à ne jamais recevoir de coups. Mais personne n'est capable d'éviter toutes les attaques en combat sans jamais être touché. Rien qu'en faisant une parade, on touche un membre de l'adversaire. Si on fait des exercices de combat libre sérieusement et régulièrement avec différentes personnes, on encaisse inévitablement quelques coups. Même si ce ne sont pas des coups décisifs, ils s'accumulent tout autant dans le corps au fil des jours si l'entraînement est quotidien.

Il en va de même en judo. Le défunt Me K. Sawai, fondateur de Taiki-Ken, était aussi adepte de judo, et il disait : « La projection de Me S. Toku était terrible. C'était comme

s'il écrasait son adversaire sur le tatami. Je me rappelle une douleur particulière qui faisait vibrer jusqu'au cœur... En judo, on ne peut pas négliger la condition physique. Je pense qu'aucune personne approchant les 70 ans ne pourrait supporter la douleur du moment de la projection. En vieillissant, on perd fatalement la souplesse et la force musculaire. C'est pourquoi, lorsqu'on est projeté, on a la sensation que l'os cogne directement. Il est absolument impossible de ne jamais être projeté durant un entraînement et, une fois projeté, on souffre longtemps avant de se rétablir. Je me rappelle les mots de maître Wang disant qu'à son avis, en judo, il y a trop de perte d'énergie pour un art de combat... ».

Dans un art martial à main nue, tel que le karaté ou le judo, la réception directe du choc est un obstacle majeur à la pratique du combat par des personnes âgées. C'est aussi une des principales raisons pour lesquelles, en vieillissant, on a tendance à se contenter de s'exercer aux kata ou à quelques exercices de combat conventionnel. Mais les paroles de S. Mochida et l'exemple de M. Horiguchi témoignent que, pour l'approfondissement du budo, l'âge de 50 ans n'est que la fin de la période de base. N'y a-t-il pas beaucoup à réfléchir à partir de l'exemple du kendo, si nous voulons pratiquer le karaté au sens du budo ?

K. Sawai dit ailleurs : « Par rapport au judo, l'art de la frappe (kempo) dure plus longtemps, puisque le combat se termine dès qu'on touche le corps de l'adversaire. ». Il dit aussi : « Un homme, vivant sans entraînement particulier, ne peut plus faire face aux jeunes à partir de l'âge de 50 ans et, à l'âge de 60 ans, le décalage devient infranchissable... Certains des maîtres d'arts martiaux n'existent qu'en paroles. Mais la valeur apparaît dès qu'un homme bouge son corps et on peut immédiatement mesurer ses capacités. Parler de ce qu'on était autrefois, de sa force il y a tant d'années, n'a aucune valeur. L'important est la capacité que l'on a aujourd'hui, c'est d'être capable de diriger les jeunes en bougeant. Il en va ainsi quel que soit le domaine des arts martiaux... Entre celui qui est capable d'agir en vieillissant et celui qui attend la mort en étant traité comme simple vieillard, la différence est aussi grande qu'entre le ciel et la terre... Il faut absolument acquérir quelque chose qui brille en vieillissant. ».

K. Sawai avait 75 ans lorsqu'il a prononcé ces paroles. Y a-t-il donc une différence considérable entre le karaté et son art de frappe (taïki-ken) ? Puisque le taïki-ken est un art martial à main nue qui provient du courant de « taï cheng quan » issu du « xing yi quan », l'opposition entre le modèle du kendo et un art martial à main nue serait-elle un faux problème ? Nous allons revenir à cette question plus loin. Mais l'opposition entre le karaté et le modèle du kendo demeure.

Il est évident que lorsqu'on parle de l'expérience en karaté, il ne suffit pas de compter depuis combien d'années on a débuté. L'important est l'intensité et la qualité de la pratique. En tout cas, un nombre considérable des Français ont débuté en karaté il y a plus de 20 ans. Ce qui veut dire que différentes générations le pratiquent aujourd'hui. L'écart va en s'accroissant de plus en plus entre la qualité de la pratique des jeunes et des plus âgés et, contrairement à la tradition du budo, les plus âgés ne sont pas les meilleurs dans cette discipline. A partir du moment où les karatékas se rendent compte du décalage par rapport à d'autres disciplines comme le kendo, comment pourraient-ils ne pas chercher à explorer cette qualité du budo au travers du karaté. Nous allons traiter ces questions dans les numéros suivants.

[Document d'archive écrit en 1990 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 15 - Critique du Kendo

Jusqu'ici, j'ai largement traité des aspects positifs du kendo mais, en réalité, ce ne sont pas les seuls aspects. Pour être objectif, je vais amorcer quelques critiques sur le kendo.

Il faut préciser que, si je me réfère au kendo pour réfléchir au problème du karaté, ce n'est pas pour autant que j'idéalise le kendo en dévalorisant le karaté. Il me semble important de constater précisément ce qui nous manque, si nous voulons l'acquérir. Si nous voulons vraiment chercher la qualité et la valeur du budo, il ne s'agit pas d'être sectaire en disant : je suis un karatéka ou je suis un kendoka et il me suffit de faire ce qui est dans mon domaine. Si le karatéka peut apprendre beaucoup du kendo, le kendoka aussi peut apprendre du karaté ou d'autres disciplines. Personnellement, c'est dans ce sens que je pratique, autour de mon karaté, les autres disciplines du budo. Avant d'aborder la suite de cette réflexion, il faut être conscient de ce qui fait problème dans le kendo « contemporain ».

Un bref regard critique sur les techniques du kendo.

L'utilisation des armures de protection et du shinaï facilite la pratique du kendo à long terme. Il faut souligner aussi que la limitation stricte des techniques facilite la pratique jusqu'à un âge avancé. En kendo, on n'attaque que la tête (men), la gorge (tsuki), le flanc (dô) et le poignet (koté). On approfondit la qualité du combat, comme nous avons vu précédemment, dans ce cadre limité. Autrement dit, ce cadre technique et matériel a été instauré originellement pour faciliter l'approfondissement et l'acuité des techniques essentielles. Par exemple, au lieu de vaincre l'adversaire en l'affaiblissant avec différentes techniques afin de lui porter un coup décisif à un moment donné, on cherche directement un seul coup qui soit décisif. Cette attitude ira, comme nous l'avons vu, jusqu'à rechercher à donner un coup qui fasse s'effondrer l'esprit de l'adversaire et même à faire s'effondrer son esprit sans avoir à porter le coup.

L'aspect négatif du kendo est que ce cadre pratique, formé originellement pour favoriser l'approfondissement, a fini par dévier le sens originel du budo.

Par exemple :

- vous évitez un coup porté sur la tête en penchant la tête, le shinaï de l'adversaire frappe alors le cou ou l'épaule, mais vous pouvez frapper presque simultanément le poignet (koté) droit de l'adversaire. Ainsi vous marquez un point. Cette technique est très souvent utilisée.
- Les attaques visant à transpercer le corps sont limités à la gorge (tsuki) et l'attaque à la poitrine n'est admise que lorsque l'adversaire prend une garde jôdan en brandissant son shinaï au-dessus de sa tête. Originellement, la technique de tsuki a été limitée à la gorge, avec l'idée que si on est capable de l'atteindre, on pourra facilement atteindre toute autre partie du corps. Mais cette attitude a engendré une négligence quasi totale de la part de celui qui se défend contre les tsuki à d'autres parties du corps, puisque l'adversaire ne portera jamais un tsuki ailleurs qu'à la gorge.
- En kendo la posture est importante. Mais avec la position recommandée, il est difficile de parer une attaque au tibia ; or, celles-ci étaient effectives lors des combats à l'époque des samouraïs. Aujourd'hui, comme on ne risque pas qu'un adversaire vise le tibia, la conscience de parade ou défense est absente, sauf contre le naginata. La même attitude peut être constatée en karaté où l'attaque et la défense des tibias, des genoux, des

parties sexuelles qui étaient importants dans le karaté classique sont laissées de côté dans le karaté sportif et la plupart des karatékas d'aujourd'hui ignorent ces techniques.

- En kendo moderne, on ne pratique pas beaucoup les techniques de collision (taïtari) et de projection qui étaient des techniques importantes du kendo d'avant-guerre. Pour pouvoir continuer les entraînements, un adepte devait donc maîtriser ces techniques, ce qui préparait une base pour le combat à main nue.

- A force de valoriser une touche rapide, on a tendance à frapper en allongeant le bras de façon à percer et non pas à pourfendre, ce qui creuse un fossé entre la pratique classique du sabre (kobudô) et le kendo moderne.

- Les kendokas s'exercent avec le sabre en bois (bokken) aux kata de kendo par lesquels ils apprennent les techniques classiques du sabre. Mais les techniques et la manière enseignées dans les kata n'ont rien à voir avec la façon dont ils pratiquent le kendo avec le shinaï. La part qu'occupe la pratique des kata est minime par rapport à la pratique avec le shinaï. Parfois on a l'impression que le kata n'existe que pour assurer au kendo une liaison avec la tradition du sabre, tandis que le kendo s'en écarte de plus en plus.

Ce qui manque au kendo.

T. Kuroda dont nous avons parlé dernièrement et d'autres maîtres de sabre classique disent ouvertement que le kendo moderne n'a rien à voir avec la pratique des samouraïs, qu'il devrait être défini comme un sport de combat avec le shinaï et non pas comme une pratique traditionnelle des samouraïs, car la forme institutionnalisée du kendo moderne omet une large part des techniques, notamment la façon de manier le sabre. Ils constatent que la plus grande partie des kendokas ne savent pas qu'il y a différentes façons de trancher avec un sabre.

En tout cas, si nous considérons le kendo du point de vue de la recherche de l'efficacité en art martial, un grand nombre de points suscitent des interrogations. Mais en même temps, il faut comprendre que la limitation des cadres matériel et technique a facilité la constitution du kendo en budo, ce qui a permis de réaliser une sublimation de la combativité brute vers le combat des volontés (ki) interférentes de deux adversaires. Si l'on est capable de surmonter les risques dus à l'introduction du cadre matériel et des conventions, le kendo est sans aucun doute le budo le plus important dans la culture japonaise et le chemin qu'il nous indique va très loin dans l'exploration des capacités humaines. Mais il est vrai que la tendance actuelle menace l'existence et la continuité de cette valeur. C'est dans ce sens que, si un kendoka cherche une vraie qualité en budo, il sera obligé de voir autour de sa pratique et de mesurer la validité et l'envergure de ce qu'il a acquis en kendo en le transposant à d'autres disciplines. Il ne ferait alors que reprendre l'attitude qui a été celle des fondateurs des écoles classiques de sabre.

Les conditions du combat en kendo et en karaté.

En combat de karaté où nous devons éviter toute réception de coup, les conditions du kendo favorisent la recherche des techniques de frappe et de défense les plus proches des formes idéales sans se préoccuper d'avoir d'abord à éviter à tout prix les coups. Ainsi, en kendo, on peut ignorer les coups dérisoires mais pas en karaté. Même si vous êtes capable de résister à quelques coups au ventre, au tibia, au bras ou ailleurs, la réception successive des coups sur une même partie du corps causera un traumatisme inéluctable du fait de l'accumulation. Personne n'est à l'abri de cette possibilité. De même, si, dans une démonstration, un karatéka parvient à casser des briques, ou des pierres, les spectateurs ont l'impression qu'il est toujours capable de le faire, donc que sa main ou ses pieds sont aussi robustes qu'un marteau. Mais cela tient à une illusion

d'optique. Même si vous êtes capable de casser une brique maintenant, vous ne pouvez pas répéter la casse plusieurs fois de suite. En le faisant, vous accumulerez les impacts et ce serait votre main qui se casserait au bout d'une dixième tentative de casse. Telle est la condition du corps d'un être vivant, nous ne devons pas l'ignorer. Mais en kendo, lorsqu'un shinaï se casse, on peut facilement le remplacer par un nouveau. On peut approfondir les techniques sans se préoccuper de la santé de son arme, tandis qu'en karaté il faut toujours veiller au bon entretien et avoir soin des armes qui sont faites avec notre propre corps.

L'essentiel et le dérisoire.

Voilà, en kendo les conditions matérielles permettent de rechercher les techniques essentielles tout en ignorant celles que l'on considère comme dérisoires. Tandis qu'en karaté dans la mesure où les techniques « dérisoires » pourraient stopper une action de combat ou vous faire tomber, soit immédiatement, soit par accumulation, vous ne pouvez pas les ignorer, donc aucune technique n'est dérisoire. C'est pour cette raison qu'en karaté, si une technique atteint le corps de l'adversaire, on a une tendance de croire qu'on a marqué un point et que son attaque est une réussite. Même si c'était accidentel, on tend à s'en satisfaire. Tandis qu'en kendo, si vous marquez un point en frappant apparemment bien, vous ne pouvez pas vous en contenter tant que cette frappe ne vous donne pas une plénitude par la coordination de l'action et de la sensation d'énergie.

Une des définitions du zen est « s'arrêter et regarder », ce qui veut dire suspendre ce que l'on faisait d'une certaine façon comme pour suspendre le temps et porter le regard sur soi-même. En s'arrêtant, on tourne le regard vers le fond de soi-même qui se manifeste dans l'action. C'est de cette manière que le kendo exige une introspection, c'est à dire que la valeur n'est pas conférée par le jugement de l'arbitre, mais que chacun doit viser à être capable de se juger lui-même. On cherche à approfondir sa propre perception. Sur ce plan, le kendo est avantagé par rapport au karaté et est en avance sur celui-ci.

Ce qui fait la valeur d'une frappe.

De même, si l'adversaire vous touche, vous pouvez parfois ignorer sa frappe, quand il n'a aucunement exercé de pression sur votre esprit en vous touchant et que, pour cela, sa frappe ne vous convainc pas. En karaté, que vous soyez convaincu ou non, si vous êtes immobilisé ou mis à terre, aucun autre argument n'est possible. En ce sens le kendo est privilégié en permettant de pénétrer au moyen du combat dans le domaine spirituel par un acte concret. Je retiens ce récit d'un maître du kendo : « Lorsque vous recevez un coup qui résonne jusqu'au fond de votre esprit, vous ne pouvez que dire : « Je l'ai bien reçu, complètement reçu. » et à ce moment vous pouvez dire à l'adversaire : « Merci de m'avoir donné un si magnifique coup. ». Car, grâce à cette frappe, vous avez vécu un moment où vous avez pu entrevoir une faille de votre existence, et par là, la profondeur de la vie. ».

En karaté, en recevant un coup suffisamment puissant à un point vital, vous tomberez sans avoir le loisir d'évaluer si ce coup résonne ou non dans votre esprit. Et en tombant, vous risquez de ne plus pouvoir refaire l'exercice de combat pendant longtemps.

En combat du kendo, on élimine les techniques dérisoires afin de poursuivre la recherche de l'essentiel. Tandis que cette attitude est difficile à installer en karaté où nous ne pouvons pas nous détacher des techniques dérisoires, puisqu'à la limite elles peuvent entraîner des dommages qui nous rendent complètement vulnérables, en ce sens aucune

technique n'est dérisoire en karaté. Si on conçoit la possibilité de combattre entre personnes de tailles différentes, l'élargissement des zones d'attaque et de défense s'impose.

L'évaluation de l'adversaire.

En kendo grâce à l'utilisation des armures de protection et du shinai, les adeptes aussi bien jeunes qu'âgés peuvent se laisser frapper sans craindre les coups, puisque leur corps est protégé. De plus, l'utilisation du shinai facilite la mise en oeuvre de la notion du « sémé ». En effet, par le contact des extrémités des shinai, un kendoka peut cultiver très tôt son aptitude à sonder la potentialité de l'adversaire à travers une distance. En se situant dans la distance de sécurité, chaque combattant peut évaluer le mouvement de la volonté d'attaque de son adversaire en tâtant le bout de son arme. Tandis qu'en karaté à la distance où vous pouvez toucher la main ou le corps de l'adversaire, le combat est déjà déclenché ou fini. C'est pourquoi le sondage et l'évaluation de l'adversaire doivent s'effectuer à distance, ce qui n'est pas facile. Dans la plupart des cas on s'engage dans les exercices de combat sans avoir ni cette conscience ni cette perspective, en se confiant à son « instinct » du combat ou à sa témérité, souvent confondue avec le courage. Cet aspect diffère fondamentalement du kendo où les techniques ne doivent pas être issues d'une manifestation directe et brute de la combativité. Ces différences se reflètent directement dans la stratégie et les techniques de la prise de distance (ma) spécifiques à chacune de ces disciplines.

En plus de la subtilité gestuelle, en budo, les techniques s'étendent en profondeur dans la conscience. Progresser en combat de kendo nécessite d'avancer dans la qualité de la perception de son propre esprit et de celui de l'autre. C'est une des raisons pour lesquelles on dit que l'objectif du kendo est la formation de l'homme, objectif qui était aussi visé pour le judo au moment de sa création. Comment prétendre qu'une discipline va vers la formation de l'homme si elle repose sur une pratique de combat dirigée par l'instinct et l'agressivité. On fait le combat le plus brutal et vulgaire en tapant sur l'autre avec acharnement, en s'imaginant que c'est cela l'entraînement sérieux et l'on rajoute par là dessus un discours philosophique emprunté. C'est dans la qualité même du combat que la qualité du budo doit apparaître. Il faut avec franchise situer quel karaté on recherche et quel karaté on pratique.

Un karaté avec les qualités du budo.

Dans le modèle du kendo, une frappe simplement rapide n'est pas valorisée si elle n'a qu'un effet de surprise, tandis qu'en karaté, surtout en compétition la rapidité d'exécution technique prend une place dominante. C'est ce que certains maîtres de kendo reprochent à la tendance du kendo développée en Corée où l'effet de surprise, la simple touche comptent au détriment de l'attitude à s'appuyer sur le fond de l'esprit. Cela tient à la prédominance d'une rationalité superficielle là où est absent le poids de la tradition : le vainqueur est celui qui touche le premier et rien de plus. La recherche de la vitesse, les feintes et les mouvements acrobatiques y sont valorisés. Nous savons que la situation est la même en karaté sportif.

C'est pour cette raison que la notion et la pratique du « sémé » ne sont pas installées en combat de karaté comme une évidence. Le « sémé » c'est construire la base sur laquelle réaliser une frappe essentielle qui vise à résonner jusqu'au fond de l'esprit. Le plus important n'est pas la décision du juge, mais la conviction commune des deux adversaires. Si la notion de « sémé » avait existé en karaté, la forme du combat aurait été sensiblement différente. Comprendre en pratique cette notion s'impose aux adeptes

français de karaté s'ils cherchent véritablement la qualité du budo en karaté. Il ne s'agit pas de tenter de renforcer le système institutionnel du karaté, mais de connaître en profondeur ce qui a été élaboré et étudié dans la tradition du budo. Une recherche avide et modeste, avec la conscience de son véritable niveau considéré d'un regard objectif, n'est certainement pas une tâche facile pour ceux qui sont dans une institution établie. Mais il ne faut pas oublier que la pensée française est un outil efficace pour mener des recherches objectives, à condition d'avoir suffisamment d'éléments.

[Document d'archive écrit en 06/12/1989 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 16 - vers le combat de ki en karaté (1990)

En karaté, lorsqu'on parle de la subtilité technique en combat, on pense qu'il s'agit de différentes techniques du corps avec des feintes et des déplacements qui causent chez l'adversaire des perturbations facilitant la réussite d'une attaque.

Cette attitude est qualitativement différente du « sémé » et encore plus du « kisémé » qui ont pour but de construire une base assurée pour porter un coup décisif qui résonne l'esprit de l'adversaire, ce qui tend à exclure les coups portés par hasard ou accident. L'objectif est d'atteindre et de saper ce qui fait tenir toutes les techniques et le corps même de l'adversaire : le ki.

La notion japonaise de ki.

En langue japonaise, la notion de « ki » recouvre un domaine vaste. En un premier sens, elle désigne certaines impressions et aussi la volonté. Une réaction ou une attitude intuitive ou volontaire envers le monde extérieur sont aussi souvent associées avec le terme « ki ». Dans cette acception, le terme est assez imprécis, mais n'a pas de connotation mystique. La notion « ki » s'étend aussi à l'énergie physique, à l'énergie interpersonnelle et cosmique et, par là, ouvre à des interprétations mystiques.

Il en est de même dans la pratique du budo. Le « ki » désigne le fait de ressentir notre propre force ou volonté et celles de l'autre. Toutes les sensations que l'on peut qualifier d'« impression » sont exprimées par le mot « ki ». On considère qu'une sensation imprécise, mais qui vous donne l'occasion d'un acte, relève du « ki ». En effet, en japonais, l'équivalent de l'expression : « j'ai l'impression de ... » se dit : « j'ai le ki de ... ». En ce sens, toutes les sensations que vous vivez au cours du combat sont des phénomènes de « ki ».

Dans certaines disciplines ou écoles d'arts martiaux, les phénomènes de « ki » s'étendent jusqu'à une pratique mystique. L'idée du « ki » y commence à avancer toute seule. En obtenant le « ki », tout semble devenir possible. Le « ki » devient l'acteur principal de la parapsychologie en art martial. Certains vont jusqu'à dire que si on capte le « ki », on peut projeter une personne sans la toucher, on peut la frapper à distance comme un pistolet. Le « ki » devient un diamant divin qu'on doit espérer avoir un jour sans jamais pouvoir le toucher. J'ai personnellement assisté à un certain nombre de phénomènes du type de ceux que l'on attribue au « ki ».

Les phénomènes d'empathie à distance.

Lorsqu'une personne, en face de vous, s'efforce d'anticiper votre acte et cherche à s'accorder avec vous, et que vous faites de même envers elle, un phénomène d'empathie à distance se manifeste d'une façon ou d'une autre. Ce phénomène peut devenir spectaculaire, lorsque l'un et l'autre s'y entraînent en renforçant la sensation de fusion. Si vous effectuez cela en art martial, votre adversaire n'est plus un adversaire mais un partenaire qui, au lieu de s'opposer à vous, concorde avec vous sous une forme technique. Cette pratique peut avoir un effet thérapeutique en dissolvant les tensions psychiques et physiques et aussi en sublimant une violence que les hommes modernes redoutent.

En s'appuyant sur l'empathie, on peut constituer un cercle où la fusion est importante par la qualité même de la pratique aux consonances un peu mystiques. Même si on emploie

alors les mouvements et les techniques des arts martiaux, il faut bien faire la différence avec le budo pour ne pas perdre la vision et l'objectif de chacune des pratiques. Je considère que les disciplines qui s'appuient sur les phénomènes d'empathie sont une extension du budo et qu'elles proposent un nouveau domaine de pratique corporelle qui mérite une exploration particulière. Mais ces disciplines ne se situent pas dans l'objectif central du budo. Dans l'état actuel, les deux sont confondus, ce qui contribue à rendre encore plus ambiguë l'image du budo qui va du simple sport de combat à des pratiques mystiques.

Entre des personnes proches, une communication est possible avec des signes subtils que les autres ne remarquent guère. Si l'entraînement consiste à renforcer l'acuité réciproque d'une communication sous forme d'attaque et de riposte, en anticipant les mouvements de l'un et de l'autre, le combat se déroulera sans heurts et l'effet deviendra spectaculaire, puisque les forces y collaborent pour produire une harmonie en s'additionnant. L'effet sera d'autant plus spectaculaire que les participants seront nombreux, surtout si le maître occupe la place centrale. Il est tout à fait possible que les élèves se fassent projeter dès que le maître les effleure, ou même sans qu'il ne les touche. Et chacun sera persuadé qu'il est projeté par le « ki » du maître. Cette conviction demeurera aussi longtemps que le groupe ne sera pas confronté à des personnes venues de l'extérieur, en particulier d'autres disciplines sur lesquelles le « ki » n'aura pas le même impact. Il faut encore comprendre que l'effet de « ki » est le résultat de la synchronisation des efforts du groupe, au lieu de penser que les nouveaux venus manquent de « ki ». Dans l'acception japonaise du mot « ki », dont l'usage déborde largement le domaine du budo, on peut dire que les « ki » ne concordent pas.

L'action réciproque peut aussi se manifester à distance. Un maître et ses élèves se trouvent dans un espace où ils créent une synchronisation physique et psychique, par des cadences gestuelles et respiratoires où interviennent parfois le son, chaque personne devient alors extrêmement sensible à la présence de l'autre. Cette intensité va augmenter jusqu'au doublement de l'autre sur soi-même, lorsque la conscience de la distance de séparation disparaît. Il n'y a plus ni moi, ni l'autre. Dans cette situation de fusion intense, la communication s'effectue parfois à distance en répondant avec acuité à l'action de la personne qui prend l'initiative. Pour créer une telle situation, sont généralement employées des gestuelles associées au son qui mènent jusqu'à l'oubli de soi, voire à une forme d'extase. Des phénomènes similaires se rencontrent dans les rites religieux où les symptômes de ces réactions particulières sont vécus par les croyants comme une manifestation et une preuve de la valeur de leur croyance. La réaction physique convulsive, dramatique permet de canaliser une énergie psychophysiologique considérable et aide souvent à retrouver un meilleur équilibre psychique et physique, ou même à améliorer la santé ou guérir une maladie. Et tout ceci est considéré comme un effet du pouvoir du maître ou du gourou.

Dans certaines disciplines des arts martiaux, des phénomènes similaires sont vécus sous forme technique et même supra technique. La conviction d'efficacité et de valeur se renforce et devient inébranlable chez les adeptes. L'unité et la fusion internes sont maintenues et protégées par l'homogénéité du groupe qui gravite autour d'un maître gourou. Une personne qui introduit un autre point de vue sera rapidement évacuée comme élément perturbateur ou s'évacuera d'elle-même.

Deux exemples.

Un phénomène a récemment fait l'objet de discussions au Japon. Il s'agit d'un maître capable de projeter une personne sans la toucher. Je connais bien cette école car j'y ai participé pendant ses quatre premières années, en retournant au Japon, à plusieurs

reprises. Voici ce qui s'est passé et mon analyse. Le maître N., ancien disciple de K. Sawai, âgé de 63 ans, a une puissance physique manifeste. Dans les débuts de l'école, lorsqu'on le poussait dans l'exercice de « tui-shu » ou de « sui-shu » où les deux adversaires exercent une pression au niveau de l'avant-bras et du poignet, tous les élèves étaient repoussés et personne n'était capable de le faire bouger. Puis, petit à petit, lorsque le maître poussait les élèves, certains commencèrent à tomber, non pas à tomber comme lorsqu'on est poussé, mais à tomber d'une façon éclatante, tout d'un coup. Le maître nous dit alors : « C'est une manifestation du « ki ». Puisque tu as accumulé le « ki », tu tombes avec un éclatement de « ki ». Plus vous accumulez de « ki », plus la façon de tomber devient explosive lorsque je vous repousse avec mon « ki ». S'il n'y a pas de « ki », on ne s'envole pas de cette façon. ». A partir de ce moment, lorsque maître poussait, d'autres élèves commencèrent aussi à rebondir. Le maître disait alors : « Ton « ki » a augmenté. ».

Le rebondissement devint de plus en plus explosif au fur et à mesure que les élèves accumulaient le « ki ». Et un jour, lorsqu'un élève a fait avec le maître l'exercice de pousser, il est tombé en poussant un cri, sans que le maître le touche. Le maître et l'élève ont été tout les deux surpris et ont immédiatement interprété ce phénomène comme un effet du « ki » du maître. L'interprétation est pour les élèves réelle, irréfutable. Quelque temps après, les autres commencèrent à faire de même. Puis, un jour, le maître a fait mettre une dizaine de ses élèves l'un derrière l'autre. Lorsqu'il lance son « ki » au premier, les dix tombent un même temps. Cette démonstration est même passée à plusieurs reprises à la télévision japonaise et différents journaux ont parlé de cette école.

Mais certains élèves nouveaux ne sont pas projetés à distance, ni d'une façon explosive. On explique alors : « Vous n'avez pas assez de « ki » ou n'avez pas encore accumulé suffisamment de « ki », si vous exercez plusieurs mois sous ma direction, vous pourrez commencer à ressentir une manifestation irrésistible du « ki ».».

Personnellement, j'ai fait nombreuses fois les exercices avec ce maître et ai constaté sa grande puissance mais je n'ai jamais réussi à être projeté comme le faisaient la plupart des autres élèves, ni d'une façon éclatante, ni à distance. Je manquais peut-être de « ki ».

Un autre exemple n'est pas moins spectaculaire, mais n'a pas eu un développement similaire. Mon ami T. a fondé son école d'étude de l'énergie corporelle à partir de ses expériences de différents arts martiaux. Il arrive au cours de l'exercice où ses élèves sont projetés sans qu'il ne les touche. Les phénomènes sont quasiment les mêmes que dans l'exemple précédent. Mais T. ne prétend nullement qu'il s'agisse d'un art martial, ni d'un aboutissement de son art, ni avoir acquis un « ki » extraordinaire. Il dit simplement que c'est là une des manifestations de l'énergie universelle qui est présente en chacun de nous. Il poursuit ses recherches sur le corps et l'enseignement dans un cadre moins spectaculaire. Et, lors de nos rencontres, j'apprends de lui différentes choses et je constate sa grande sensibilité et sa maîtrise du corps. Nous avons essayé de voir si je serai projeté sans qu'il me touche mais rien ne s'est produit.

Le maître gourou ou le maître formateur.

Comparativement au premier exemple où une affaire mercantile très développée s'est constituée parce que le phénomène du « ki », interprété comme la possession d'un pouvoir surhumain, a causé une forme d'engouement chez les élèves, dans le second exemple, la démarche est plus sobre et progressive.

Dans ces différences, la personnalité du maître et son goût pour le vedettariat jouent un rôle décisif. S'il est doté d'une personnalité qui se plait à élargir son image et son charisme, en association avec la rentabilité économique, il ira vers une expansion sans frein. L'idée de « ki » lui sert alors de support et tend à être placée comme une lumière divine. Dans le premier exemple, Me N. va jusqu'à dire : « Probablement la sensation du « ki » que j'ai obtenue ressemble à l'intuition qu'a eue Jésus-Christ. »

Par contre, si la personnalité du maître le porte à ressentir une gêne lorsque l'image charismatique créée s'écarte de ce qu'il est, il ne pourra pas accepter que l'idée du « ki » dépasse la réalité. Il ne pourra pas faire autrement que s'imposer de remettre les choses en place pour avoir avec ses élèves un rapport moins illusoire.

Dans certains arts martiaux, lorsque l'élève anticipe les mouvements du maître et que cette réaction est valorisée comme un avancement dans la pratique, le phénomène de concordance s'intensifie. Dans certains exercices, avant même que son adversaire n'ait esquissé une parade, celui qui attaque commence non seulement à se laisser prendre le poignet, mais déjà à se préparer à être projeté. Plus la synchronisation est valorisée, plus ce type d'anticipation se renforce. C'est pourquoi plus on progresse, plus le déroulement des exercices devient aisé et sans heurt, plus la démonstration appréciée des amateurs d'arts martiaux « spirituels » devient spectaculaire et magnifique.

Le « ki » en synchronisation et le « ki » en interférence.

Le phénomène de l'anticipation est complexe. En karaté, il arrive qu'un élève, capable de mener un combat bravement et de bien résister aux coups qu'il reçoit, tombe en hurlant lorsqu'il reçoit un coup de son maître.

En langue japonaise, le terme « ki » a aussi le sens d'anticiper, tous les phénomènes d'anticipation sont donc inclus dans ce qu'on entend par manifestations du « ki ». Pourtant, dans la pratique du budo, il me semble indispensable de distinguer deux modalités du « ki » : synchronisation et interférence.

Le « ki » en synchronisation est d'usage en budo dans les exercices de kata à deux ou plusieurs personnes. Il a son origine dans les exercices de sabre sans armure de protection où l'on cherchait à éviter les accidents graves au cours des entraînements, et aussi dans les exercices de jiu-jitsu où les projections et torsions faites sans synchronisation auraient provoqué des lésions graves. Il représente une méthode élaborée pour pouvoir aller plus loin au cours des entraînements. L'exercice en synchronisation était efficace dans la mesure où les adeptes savaient ce qu'était la rupture de l'harmonie. La synchronisation gestuelle était réalisée par la concordance des « ki » et l'efficacité des exercices était assurée par la conscience des combattants qui prévoit toujours une rupture et demeure aigüe et tendue comme la lame de leur arme. En dehors de ce type d'exercice, aujourd'hui comme autrefois, le combat se déroule entre des « ki » s'opposant mutuellement.

Un certain nombre des « phénomènes » du « ki » s'effondrent dans les conditions du combat. La forme de communication y est interférente, et non concordante. Vous ne pouvez pas espérer qu'un agresseur ou un ennemi s'accorde à votre rythme et réagisse en concordance avec votre technique. L'acte du combat est fondamentalement la destruction ou la suppression de l'adversaire et l'art du combat parvient à une philosophie en se dirigeant vers l'idée de supprimer l'attaque sans détruire la personne. Cependant, pour parler de budo et approfondir ce qu'est le déroulement du combat, il serait faux de négliger la situation fondamentale d'opposition, quelle que soit la discipline et sa philosophie.

Même si le phénomène de synchronisation ou concordance des « ki » est intéressant du point de vue de la thérapeutique ou de certaines pratiques, pour comprendre le phénomène du budo, il est nécessaire d'établir une distinction nette entre synchronisation et opposition des « ki ».

Le « ki » dans le combat de budo.

Le combat de « kisémé » est pratiqué à haut niveau en kendo. Il ne s'agit pas d'un phénomène mystique. Les deux adeptes sont chacun capables de ressentir la manifestation et l'expression de la combativité et de la capacité technique de l'adversaire à partir des symptômes les plus minimes. Il ne s'agit pas d'essayer de capter l'intention de l'adversaire au seul contact de son shinai, mais à partir de l'ensemble des manifestations ou des expressions qui se dégagent de sa personne. Lorsque notre sensibilité est ouverte, nous pouvons ressentir, avec plus ou moins d'intensité, l'intention d'attaque ou l'énergie de l'adversaire. Certains adeptes disent qu'ils ressentent cette sensation d'une façon visuelle comme une lumière ou un brouillard blanchâtres. Mais la sensibilité dans ce domaine varie d'une façon déterminante selon le niveau de l'adepte. Même si un débutant, à l'esprit hautement scientifique, ne voit rien et ne ressent rien, cela ne veut pas dire qu'il n'y a rien pour un adepte dont l'acuité de perception en combat est autrement plus développée. Sur ce plan, le langage, reflet du registre d'impressions, diffère fatalement de l'un et l'autre et la démarche « scientifique » heurtera un mur. De plus, peu de « scientifiques » pratiquent profondément le budo, aussi l'esprit scientifique est-il rarement présent chez les adeptes du haut niveau.

En tout cas, celui dont la sensibilité au « ki » est ouverte et développée, lorsqu'il combat face à un adepte de haut niveau, ressentira que celui-ci exerce sur lui une pression et il l'appellera le « ki ». Lui aussi fait face à son adversaire avec son propre « ki ». C'est ce qu'on désigne en kendo par « le combat du ki » et le « kisémé ». Celui qui est vaincu à ce niveau sent qu'il est dominé avant même de recevoir un coup. Il ne s'agit pas d'une concordance des « ki », mais d'une interférence dynamique au bout de laquelle une puissance domine l'autre. Le dicton du kendo : « Ne gagne pas après avoir frappé, frappe après avoir gagné » pourrait donc être traduit ainsi : « Cherche à vaincre en « kisémé » et, si tu frappes, ce doit être après avoir gagné en interférence des ki. ». L'intérêt du combat de ce niveau est que vous traversez une forte interférence et finissez par pénétrer une vacuité sensorielle de la conscience de l'adversaire.

A partir de cette expérience, chacun se place face à lui-même en partant de ce qu'il ressent physiquement, c'est ce qui engendre l'introspection. S'il y a une philosophie du budo, c'est ici qu'elle commence. Se réclamer du « karaté traditionnel » ou du « budo-karaté » en opposition avec le « karaté sportif » n'a aucun sens, si l'on ne met pas en pratique cette attitude.

[Document d'archive écrit en 05/01/90 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 17 - La valeur et le nombre des années (1990)

L'art de combat à main nue et l'âge.

« La pratique de l'art de la frappe (kempo) dure jusqu'à un âge plus avancé que celle du judo puisque le combat se termine dès qu'on touche le corps de l'adversaire. », disait K. Sawai, alors âgé de 75 ans.

Voici ce qu'écrit sur l'art de ce maître un de ses disciples Yoshimichi Sato :

« Le maître déplace ses pieds d'une façon subtile et légère que nous ne pouvons pas imiter facilement. Les hanches baissées, il se déplace à droite et à gauche et répond librement avec aisance aux mouvements changeants de l'adversaire. Le maître a dit : « En vieillissant, on s'affaiblit à partir des jambes et, avec des jambes faibles, l'art martial meurt. Mais le simple renforcement musculaire n'est efficace que pour marcher et n'est pas très utile pour l'art martial... Il est nécessaire d'avoir la capacité de se déplacer librement en maintenant suffisamment basse la position des hanches. » (...) Pour pouvoir se déplacer comme le maître, j'ai compris qu'il ne faut pas écarter les pieds trop largement, c'est la première condition... Je reçois depuis dix ans l'enseignement du maître, ses mouvements sont légers, tantôt lents, tantôt rapides lorsqu'il attaque, je n'ai pas encore réussi à les capter... »

D'après les témoignages de ses disciples et d'autres témoignages que j'ai recueillis moi-même, K. Sawai, âgé de 75 ans, dominait au combat des disciples âgés d'une trentaine d'années. Le taïki-ken de K. Sawai est un art martial à main nue. Or, j'ai précédemment opposé la longue durée pendant laquelle on pratique en continuant de progresser des arts martiaux tels que le kendo, à la brièveté de la période pendant laquelle on est, actuellement, performant en karaté ou en judo. L'exemple du taïki-ken semble montrer que cette différence ne tient pas seulement au fait d'utiliser des armures de protection et une arme. Quelle est donc la cause de la courte durée de la pratique en karaté ? Pourquoi la plupart des karatékas ne peuvent pas espérer continuer longtemps la pratique du combat libre ? Cela veut dire que le problème est dans le karaté et qu'il ne s'agit pas d'une impossibilité pour un art martial à main nue.

L'exemple du taïki-ken.

K. Sawai (« maître Kenichi Sawai », par Yoshimichi Sato, Tokyo 1982), utilise les expressions suivantes pour critiquer les karatékas :

- « Si tu bouges comme tu le fais actuellement, tu ne pourras jamais continuer le karaté jusqu'à mon âge.
- Tu bouges comme un taureau, il y a trop de perte d'énergie.
- Si on le compare à la main ouverte pour une attaque, le tsuki en seiken (le poing fermé) du karaté tend à être en retard sur la situation réelle du combat.
- Quand on a moins de 25 ans, il n'est pas tout à fait négatif de s'entraîner avec une force rigide mais, après cet âge-là, il faut apprendre la technique du petit oiseau. Si un rhinocéros attaque en fonçant avec sa cuirasse, un petit oiseau s'envolera avant que la corne de cet animal ne l'atteigne, puis il se posera sur sa tête. Tel est l'idéal de la technique. ».

Dans cette expression, K. Sawai laisse entendre que le rhinocéros est le karaté en général et que l'oiseau est son art.

- « Avec le blocage que font souvent les karatékas en baissant la position des hanches et bloquant directement, tu ne pourras pas parer avec certitude une attaque d'un adversaire plus grand que toi.

- En karaté, lorsqu'on vieillit, la capacité des coups de pied diminue inévitablement. Beaucoup de karatékas se contentent de s'entraîner aux coups de poing et de pied, il faut qu'ils comprennent que ce n'est pas suffisant. Même si chacun ne peut pas devenir un grand adepte, il faut avoir cet objectif. Pour cela, il est nécessaire d'apprendre à employer le ki et à maîtriser la totalité de son corps avec souplesse. L'entraînement qui manque de souplesse ne permet pas d'employer son énergie sans perte et le niveau baissera fatalement en vieillissant. ».

Dans ces entretiens, K. Sawai insiste principalement sur la nécessité de s'exercer afin d'acquérir une maîtrise du « ki » et un corps souple et solide. Lorsqu'il critique le karaté, c'est parce que ces deux éléments manquent. Quand il parle de souplesse, ce n'est pas de la souplesse que les karatékas s'efforcent habituellement d'obtenir par des exercices extérieurs à leur pratique comme les assouplissements ou la décontraction inspirée de disciplines telles que le yoga. Il indique que la souplesse et la puissance doivent être semblables à celles qui permettent de bien pétrir une argile. En ce qui concerne la souplesse jaillie du « ki », l'explication de K. Sawai est tranchante : « Vous ne pouvez pas comprendre, exercez-vous continûment au ritsu-zen pendant plusieurs années et vous y parviendrez. »

Le combat en taïki-ken.

K. Sawai vise, avec le taïki-ken, une pratique à long terme pendant laquelle on continue de progresser en capacité de combat :

« La force musculaire que l'on forme durant la jeunesse est semblable au tronc d'un grand arbre. Celui-ci s'amincit de plus en plus en montant. Il faut que la force et la stabilité montent jusqu'au sommet du tronc. C'est ce qu'on doit former pendant la jeunesse où l'on doit persévérer dans l'entraînement jour et nuit pour renforcer son corps et ses membres. Cette fondation doit être acquise autour de l'âge de 30 ans. C'est seulement sur cet appui que l'on peut se créer en un grand arbre d'art martial. Il est impossible de grandir sans avoir eu cette période de formation. Lorsqu'on est jeune, on a tendance à considérer que la force est ce qu'il y a de plus important. Mais l'essentiel est de passer à une autre étape après ainsi avoir forgé le corps à fond... Lorsque vous vieillissez et que vous vous trouvez en situation d'enseigner, ne soyez pas celui qui n'est capable que de parler. Il faut grandir pour pouvoir entraîner les jeunes avec aisance et être capable de leur montrer un objectif à atteindre en ayant une capacité technique qui marque la différence avec eux. Si les branches d'un arbre ne sont pas flexibles, elles seront cassées... »

« L'essentiel est de passer à une autre étape ». Effectivement, c'est là le problème de bien des karatékas qui ne trouvent pas ce passage dans les formes qui leur ont été apprises. Selon des témoignages de ses disciples recueillis lorsqu'il avait 75 ans, K. Sawai dominait aisément en combat libre ses élèves qui étaient des adeptes du karaté ou de l'art de la frappe (kempo). Qui peut en faire autant parmi les karatékas actuels ? Non seulement donner une image de maître en combat conventionnel, mais aussi dominer effectivement en combat libre.

Cependant, selon les témoignages que j'ai pu recueillir parallèlement, la progression des élèves de K. Sawai ne correspond pas tout à fait à l'image qu'il en donne par ses paroles.

Certains témoignages vont à l'encontre. Toutefois je me limite à poser une question : les propos que tient K. Sawai s'appliquent-ils à ses élèves ? Durant l'été 1984, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec K. Sawai. Je lui ai été présenté par mon ami, écrivain journaliste spécialisé en art martial, qui le connaissait très bien. K. Sawai avait le projet d'écrire avec son aide l'ouvrage final sur le taïki-ken, mais il est mort avant d'avoir pu réaliser ce projet. Mon ami m'avait dit : « Il vous accorde environ une heure d'entretien dans un café. Mais si la discussion avec vous l'intéresse, il oublie facilement le temps. ». En effet, nous sommes restés près de quatre heures devant nos tasses de café. K. Sawai, de temps à autre, se mettait debout dans le café pour me montrer différentes choses, sans se soucier des regards des autres clients. Il m'a donné l'impression d'une personne passionnée profondément par l'art martial et la vitalité effervescente de cet homme de 81 ans m'a impressionné.

Le combat sans contrôle.

J'avais déjà lu son livre et je pensais qu'il s'agissait de combat libre avec certains contrôles. Mais lorsque j'ai énoncé le mot contrôle, il m'a dit : « Le contrôle ? Pourquoi contrôler ? On fait du budo, n'est-ce pas ? » - « Mais si on n'introduit pas de contrôle, il y a certainement des accidents, même graves, qui doivent arriver au cours du temps, n'est-ce pas ? ». K. Sawai répond : « Et alors ? Bien sûr qu'il y a parfois ceux qui se font casser le nez, les dents, les côtes, etc. Même s'il arrive qu'on crève un oeil et qu'il sorte de son orbite, c'est le prix à payer pour faire du budo. Inutile de contrôler... ».

Ces paroles m'ont surpris et j'ai constaté une différence fondamentale entre sa conception du budo et la mienne. Ces propos m'ont été confirmés par un de ses disciples sous la direction duquel j'ai pratiqué durant trois années non pas le taïki-ken, mais un art martial que celui-ci a fondé à partir de son expérience :

« Hier, maître Sawai a amené ses disciples dans mon dojo où il les a fait combattre contre les meilleurs élèves de l'Ecole. A la même époque, l'année dernière, le champion du Japon de cette école a reçu un tsuki direct et a été mis K.O. avec la mâchoire cassée. Cette année, ils ont décidé de ne pas utiliser de tsuki avec le poing fermé, ils ont tous combattu avec les mains ouvertes mais le combat est littéralement sanglant. Quand l'un des deux tombe, maître Sawai, excité, crie à celui qui a fait tomber l'autre : « Continue à frapper ! Casse les côtes ! Brise-les ! ». Cela m'a étonné. Regardez, ils ont nettoyé le sol après le combat, mais il y a encore du sang. ». Effectivement j'avais remarqué quelques taches de sang sur le parquet que nous devions nettoyer avant notre entraînement. Le professeur de ce dojo a filmé les combats en vidéocassette et me les a montrés ce soir-là. J'ai été frappé par la manière dont le combat se déroulait, effectivement sans contrôle, ce qui était loin de l'image que je m'en étais faite par mes lectures. Le professeur a dit : « N'est-ce pas comme les combats de coqs ? » D'autres peuvent avoir des appréciations différentes.

Ce qu'on peut rechercher en karaté.

Parmi les adeptes de budo japonais, survivants d'une guerre sanglante, K. Sawai tenait une place un peu marginale par son art et sa conscience particulière des valeurs. Mais son attitude sincère et passionnée a contribué à redresser celle de certains budokas d'après-guerre au Japon.

Contrairement à K. Sawai, je trouve que le contrôle en combat de karaté est indispensable dans la perspective d'une pratique de longue durée. D'après le témoignage de mon ami journaliste écrivain, les élèves de K. Sawai souffrent aussi durant la semaine après avoir effectué des exercices de combat sans contrôle et cela semble freiner la

pratique des élèves. Mais je dois dire que je n'ai pas recueilli cette information directement.

J'ai, moi-même, observé quelques autres écoles de karaté et de kempo où l'on pratique le combat sans contrôle, avec ou sans protections. Ce qui me semble concluant est que, lorsqu'on reçoit des coups et des chocs et qu'on pratique sans avoir un temps de récupération suffisant, cela freine et déforme la pratique du combat. On tend alors à créer des règles implicites et des réflexes de blocage automatisés qui donnent une sécurité relative, même si les combattants n'en sont pas conscients. Ainsi les coups donnés sur la protection ne sont-ils pas les mêmes que les coups directs au corps. Par exemple, lorsqu'on utilise des plastrons durs, parfois on se fait mal au pied en portant un keri sur la protection et l'anticipation à cette éventualité déforme la qualité technique. Même lorsque le plastron est relativement souple, on a tendance à valoriser l'efficacité du choc général au corps plutôt que la pénétration ponctuelle de force transmise par le pied, ce qui déforme aussi la technique. La tendance générale est l'invention de techniques de frappe adaptées à l'utilisation d'une protection et les techniques qu'on développe dans ces conditions ne sont pas toujours efficaces sur un corps sans protection. C'est pourquoi les résultats sont inégaux. Ce qui est certain est que ces simulations sont fatalement éloignées de la réalité. Qu'il s'agisse de contrôle ou de protections, il est indispensable d'évaluer avec justesse la distorsion d'avec la réalité du combat.

Lorsqu'on utilise des protections, il est nécessaire de mettre en cause régulièrement, en pratique, cette façon de faire pour éviter une déviation d'avec l'objectif initial. A cette condition seulement l'utilisation des protections me semble être utile et efficace.

Le contrôle et l'efficacité.

Le contrôle de la frappe est souvent mal compris. Arrêter un coup avant que celui-ci n'atteigne le corps de l'adversaire est la conception la plus répandue du contrôle. L'idée qui justifie cette façon de faire est de concentrer une force suffisante dans un coup de poing ou de pied et d'arrêter juste avant d'atteindre la cible. Mais en réalité, cette forme de contrôle n'est pas toujours réalisée. Il arrive très souvent qu'un coup insuffisant soit confondu avec un coup arrêté. Avec les parades qu'on utilise habituellement en karaté, on confond souvent avec le geste de parade efficace effectué avant l'arrêt par contrôle du coup, le geste effectué après cet arrêt au moment où l'autre commence à retirer le poing. C'est ainsi que, dans cette forme de karaté, les techniques et la conscience des parades sont insuffisamment développées.

Dans mon école, nous attachons de l'importance à l'acquisition de la capacité de contrôle en touchant, de façon à dissiper le choc au niveau de la surface de contact avant qu'il ne pénètre en profondeur. Cette forme de contrôle exige la capacité de porter des coups à courte distance. Elle est difficile à apprécier dans le système de la compétition qui ne permet pas distinguer la simple expression de l'efficacité d'avec le contrôle d'un coup efficace. Nous étudions aussi l'attaque et la défense du bas du corps : parties sexuelles, cuisse, genou, tibia, pied, etc. Le contrôle est alors indispensable, mais il y a toujours le risque d'une mauvaise évaluation. Par exemple, un coup de pied que vous lancez au tibia de l'adversaire n'est pas efficace à coup sûr, s'il n'y a pas de concentration dans votre pied quand il atteint le tibia. Mais puisque vous êtes censé contrôler le coup, vous ne le portez pas réellement d'où le risque d'une illusion lorsque vous évaluez l'efficacité potentielle. Il ne faut pas confondre un coup efficace contrôlé avec une simple touche de la pointe du pied. Il arrive souvent qu'un combattant lance un coup de pied au ventre, mais que son pied soit arrêté en heurtant le genou ou le tibia de son adversaire parce que celui-ci a avancé. Cela peut donner l'impression que le coup de pied a été porté au tibia ou au genou, mais en réalité, souvent celui qui a donné le coup se fait mal aux

orteils, alors que son adversaire ne ressent pas grand-chose. Pour les coups de pied au genou, la vigilance s'impose aux deux adversaires, car une faute un peu durement commise peut entraîner une rupture de ligament susceptible de causer un arrêt obligatoire plus ou moins long et au pire définitif. J'ai moi-même vécu ce problème et j'ai vu au cours d'entraînements des cas graves. Lorsqu'une rupture ou une cassure au niveau des articulations survient, il est impossible de la surmonter avec l'esprit « fort » du karatéka. Il faudrait plusieurs jambes de rechange. Il n'en est pas question d'accumuler ce type de faute car une seule faute peut être définitive. L'entraînement est alors stoppé. Ce n'est pas de la comédie, celui qui recherchait avec acharnement l'efficacité peut se retrouver infirme. Le contrôle est donc obligatoire si nous voulons approfondir la capacité de combat à long terme.

C'est l'attitude réciproque des adversaires qui permet de donner sens au contrôle. Lorsque nous sommes touchés, nous avons tendance de nous dire en ignorant le contrôle effectué par l'autre : « Je suis touché, mais le coup n'est pas efficace. », alors qu'il faut considérer l'insuffisance de notre parade. Lorsque nous réussissons à toucher l'adversaire en contrôlant il faut nous demander : « Est-ce qu'il y avait suffisamment de puissance potentielle dans ce coup contrôlé ? ». Dans la pratique quotidienne il faut plutôt sous-estimer l'effet de nos propres gestes et surestimer légèrement l'effet des actes de nos partenaires.

Souple et puissant comme la trompe de l'éléphant.

La force que je cherchais dans ma propre pratique jusqu'à mes 30 ans était comparable à l'image de la dureté du bois ou du béton, mais depuis la souplesse et la force que je vise sont, selon l'expression de certains maîtres que j'ai rencontrés au cours de cette recherche, à l'image d'une trompe d'éléphant. La souplesse est un vecteur de sensibilité c'est pourquoi on dit que la main doit être sensible comme une antenne. Mais cette sensibilité est étouffée si on durcit le corps en fermant le poing, comme on apprend à le faire en karaté. Pour développer la sensibilité, il ne suffit pas d'apprendre à faire des gestes techniques spécifiques. Il est nécessaire de commencer par savoir comment ressentir le corps et comment y mettre la force. L'entraînement comporte donc, en parallèle à l'apprentissage spécifique des techniques, des exercices de sensibilisation à notre propre corps : les exercices internes qui incluent la respiration, le qi gong, la méditation, etc.

On doit apprendre à développer la sensibilité comme si la main, en frappant l'adversaire, devait parvenir à se freiner d'elle-même pour modifier la dose de la puissance qu'elle injecte dans corps de l'adversaire. C'est tout autre chose que de pratiquer le contrôle en bloquant brusquement un coup. Je n'entre pas dans les détails, car cet aspect serait trop long à développer ici et je l'ai en partie traité dans mon livre : « Méthode des arts martiaux ». En tout cas, le développement de la sensibilité n'est pas incompatible avec la recherche de l'efficacité, il constitue au contraire une condition essentielle pour acquérir et développer l'efficacité et la puissance. Seulement une telle méthode est difficile à accepter directement par la plupart de ceux qui veulent pratiquer un art martial ou un sport de combat. Il leur paraît évident de partir de leurs dispositions et de la sensation directe et spontanée de la force que représente « la dureté ». La force par la dureté qui est le prolongement des gestes quotidiens est immédiate et directement impressionnante, ce n'est donc pas par hasard que la plupart des karatékas commencent par chercher dans cette direction.

[Document d'archive écrit en 08/02/90 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 18 - L'évolution du karaté (1990)

Dans cet article, Kenji Tokitsu nous brosse un bref historique du karaté, depuis son introduction au Japon dans les années 20 jusqu'aux premiers championnats du Monde de Tokyo, en 1972. Originaire de l'île d'Okinawa, le karaté n'était pas considéré comme un budo lors de son arrivée au Japon. Depuis, il a évolué dans plusieurs directions suivant ses adeptes : sport, art martial, self-défense. Et le « ki » dans tout ça ?

Tous les arts martiaux japonais ne font pas partie du budo. Le karaté est un art martial japonais mais ce n'est qu'assez tardivement, au cours de son histoire, qu'il a commencé à se rapprocher du budo. L'évolution du karaté continue aujourd'hui et il est à la croisée des chemins.

Bref récapitulatif de l'histoire du karaté moderne.

Les débuts du karaté au Japon.

L'histoire du karaté montre que, lors de son introduction au centre du Japon à partir de l'île d'Okinawa, le karaté n'était pas considéré comme budo. Les premiers maîtres venus d'Okinawa se sont efforcés de faire reconnaître le karaté en tant que budo par les maîtres des disciplines centrales, le kendo et le judo. En même temps, ils ont cherché pour leur karaté des formes pratiques permettant de l'intégrer au budo.

Par exemple, il n'y avait pas de costume d'entraînement particulier pour le karaté. J'ai raconté comment G. Funakoshi avait fabriqué lui-même un karaté-gi à partir du modèle du judo-gi. Le karaté-gi que vous pensez traditionnel n'existait même pas au début des années 1920. Parallèlement les maîtres se sont efforcés de systématiser la forme de l'entraînement et de rendre la qualité de leur pratique comparable à celle du kendo et du judo. Ceci au cours des années 1930.

Mais, à l'approche de l'année 40, l'atmosphère de nationalisme va croissant au Japon. Dans le dynamisme de l'unité nationale qui préparait la guerre, le karaté est intégré dans le budo officiel sans qu'aucun des maîtres n'ait la possibilité d'achever un examen de fond. Leurs tentatives d'élaboration du karaté sont stoppées avant d'être achevées car le Japon entre dans la guerre qui mobilise toute la population. Pour les maîtres de l'époque, tels que G. Funakoshi, C. Motobu, C. Miyagi, K. Mabuni, il ne suffisait pas de dire qu'il est permis au karaté d'appartenir au budo. Il était indispensable pour eux de trouver une forme et un contenu satisfaisants pour leur conscience d'adeptes. Par exemple, en ce qui concerne la pratique du combat dans les exercices ou sous forme d'un tournoi, aucun d'eux n'avait trouvé des modalités et une forme satisfaisantes. Ils ont cherché le moyen de s'approcher de la qualité du combat réalisée par le kendo et de la facilité de pratique du judo. L'utilisation des armures de protection a été sérieusement étudiée. Ils pensaient que le karaté ne devait pas être confondu avec une préparation à la bagarre où une frappe plus rapide et plus puissante suffit à faire la différence.

Au sein du Shotokan, G. Funakoshi évince certains de ses élèves qui tentaient d'introduire des exercices de boxe dans l'entraînement de karaté. Son fils, Yoshitaka Funakoshi, avec des adeptes de son dojo, effectue une première rencontre de combat libre avec une école de karaté de la région d'Osaka. Ils subissent une défaite cuisante, ce qui les décide à persévérer dans les exercices de combat libre. Cette orientation de Yoshitaka Funakoshi ne correspond pas à celle de son père et différentes tendances apparaissent alors au sein du Shotokan. Pour G. Funakoshi, tant qu'on n'aura pas trouvé

une forme satisfaisante de combat, il ne faut pas s'y lancer car il y voit un risque inéluctable de détérioration de la qualité du karaté.

Partout dans le monde, on met, dans les dojos, la photo de G. Funakoshi et apparemment on le respecte. Mais si on va à l'encontre de ses idées essentielles, pensez-vous vraiment qu'on le respecte ?

La guerre de Corée : l'époque de transformation.

Sans que ces problèmes ne soient résolus, la deuxième guerre mondiale interrompt l'élaboration continue de l'art du karaté.

Jusqu'aux années 1950, la principale préoccupation des Japonais est de se procurer à manger et ils n'ont guère le loisir de persévérer dans la pratique du budo. De plus, la pratique du budo a été strictement interdite par les forces d'occupation des Alliés qui considéraient que l'esprit des samouraïs avait conduit les Japonais à leur engagement dans la guerre. Or cet esprit est représenté surtout par le kendo. Le karaté, qui ne faisait pas partie du budo traditionnel, est présenté comme la boxe japonaise et puisque la boxe fait partie des sports européens, le karaté est rapidement autorisé.

En 1950, la guerre de Corée éclate et la politique d'occupation des Alliés s'assouplit car les Américains ont besoin de l'aide militaire du Japon. Ils encouragent alors le Japon à reconstituer la force militaire qu'ils avaient eux-mêmes définitivement interdite quatre ans plus tôt dans la nouvelle constitution japonaise. Ils autorisent les Japonais à pratiquer de nouveau le budo et, dans cette atmosphère, le kendo est autorisé en 1953.

L'économie japonaise, qui avait touché le fond en 1945, reprend peu à peu force grâce à la guerre de Corée. A partir des années 1960, période de l'essor économique du Japon, s'affirme le courant du modernisme sportif japonais et la diffusion massive du karaté commence. En 1964, les Jeux Olympiques ont lieu à Tokyo, le judo y est présent pour la première fois. Dans ce courant historique d'après guerre, le karaté s'infléchit vers le sport suivant l'inspiration par les modèles occidentaux alors dominante au Japon. Cette époque est fortement marquée par une tendance au rejet de la culture traditionnelle. Le terme « sport » se popularise dans la langue japonaise et les Japonais recherchent une modernisation des secteurs culturel et économique. Pour le karaté, cette époque marque une rupture avec l'effort d'approfondissement dans la voie du budo qui avait été entamé 30 ans auparavant. Le karaté est entraîné vers une adaptation aux formes sportives. C'est dans ce courant historique qu'est organisé le premier Championnat du Monde de karaté en 1970 à Tokyo suivi du second en 1972 à Paris.

• La situation d'Okinawa.

Voilà les raisons historiques pour lesquelles le karaté se différencie du budo. Aujourd'hui Okinawa fait partie du Japon, politiquement et culturellement, mais il faut remarquer que, jusqu'à la fin de XIXe siècle, cette île a vécu entre les forces colonialistes de la Chine et celles du Japon, sans être véritablement ni chinoise, ni japonaise. Au début du XXe siècle encore, pour beaucoup de Japonais, Okinawa apparaissait comme l'étranger. C'est dans cette atmosphère sociale que les maîtres d'Okinawa ont présenté le karaté au public japonais avec l'espoir de le faire reconnaître par la culture japonaise. Avant même que son intégration ne soit suffisamment réalisée, Okinawa subit de grandes destructions au cours de la seconde guerre mondiale. De plus, après guerre, les Américains la séparent du Japon en y construisant la base militaire la plus importante d'Extrême-Orient. Ce n'est qu'en 1972 que cette île redevient japonaise, retrouvant son statut de département d'Okinawa Ken. Jusqu'alors, Okinawa était politiquement séparée du Japon d'après-guerre. C'est pourquoi l'identité des habitants d'Okinawa ne peut être que complexe. Dans différentes phases de son histoire, Okinawa a servi comme un bouclier

sur lequel se sont concentrées les attaques étrangères. Elle était comme un ponton chinois au service du Japon ; en même temps, les habitants d'Okinawa ont souvent été considérés comme différents par les Japonais, aussi se considéraient-ils à leur tour comme différents, tout en sachant bien qu'ils sont Japonais. Un ressentiment collectif à l'égard des injustices qu'ils ont subies au cours de l'histoire me semble être justifié.

Vous pouvez donc comprendre pourquoi il est déplacé de parler la culture japonaise et de la culture d'Okinawa comme de la même base culturelle. La matrice du karaté a été importée de Chine dans les conditions particulières d'Okinawa et elle a été élaborée par ses habitants dont la situation historique est si particulière. Le karaté a été forgé en art du combat efficace dans ces conditions qui n'avaient rien à voir avec celle qui ont engendré l'art des samouraïs. Celui-ci n'est pas un simple art du combat, mais un approfondissement en plusieurs étapes dont la dernière a été une période de paix et de fermeture du pays de deux siècles et demi, pendant laquelle cet art du combat a trouvé un développement tout à fait particulier.

Nous ne pouvons pas entrer dans des considérations approfondies sur ce sujet mais il est indispensable de mettre en évidence que la différence, historique et culturelle entre Okinawa et le Japon, se répercute sur les conceptions du karaté et du budo. C'est à cette différence que se sont affrontés les maîtres de début XXe siècle sans avoir le temps d'atteindre leur objectif dont la réalisation dépend de leurs successeurs.

Ce qu'est le budo et ce qu'il n'est pas.

Qualifier une discipline du budo ou d'autre que budo peut sembler à beaucoup de personnes une simple question de nomination. Mais pour ceux qui cherchent la qualité du budo dans leur pratique, il est indispensable d'établir une distinction. Nous ne pouvons pas aller loin avec la pensée simpliste d'intégrer toutes les disciplines des arts martiaux orientaux au budo. Car si le point de départ est le combat, le budo vise une direction particulière qui déborde de l'idée du sport ou de l'art du combat. Je pense qu'il est utile de s'arrêter, dans une revue spécialisée comme celle-ci, sur certains détails culturels pour capter un peu plus profondément le sens des phénomènes des arts martiaux.

Par exemple, le ninjutsu est un art martial japonais mais ce n'est pas un budo. Il ne s'agit ni de le déprécier, ni d'ouvrir une polémique, mais d'une réalité culturelle dont la connaissance est indispensable si nous voulons nous approcher de la culture japonaise avec un tant soit peu de précision. Si je dis très simplement, le ninjutsu est un art de l'ombre (inn), tandis que le budo est un art qui se compose du versant à l'ombre l'ubac (inn) et du versant ensoleillé l'adret (yang). Le ninjutsu se situait à l'ubac, dissimulé de l'art des samouraïs, c'est pourquoi aussi il échappait au code et à la morale des samouraïs (bushido). L'homme de ninjutsu (ninja) devait être détaché du bushido dans son acte stratégique. Tandis que le samouraï est avant tout celui qui se comporte selon le code et la morale.

Le point de bifurcation.

Après la disparition du pouvoir et des privilèges des samouraïs, le bushido a été intériorisé dans l'esprit du budo, à partir de la fin de XIXe siècle. On n'y cherche pas seulement à vaincre par un geste d'attaque, mais à vaincre surtout lors du combat de ki qui se déroule avant le combat en mouvement. On y rejette de plus en plus la victoire accidentelle, pour chercher la construction perceptive des conditions d'une victoire sûre. Cette recherche particulière au budo conduit naturellement à s'interroger sur la signification intrinsèque de l'acte du combat, qui touche à la question du sens de la vie au travers d'un acte de combat, ce qui nécessite une introspection. En ninjutsu, la situation n'est pas la même, j'y reviendrai dans un autre numéro.

En regardant l'histoire du karaté, nous comprenons pourquoi celui-ci ne s'est pas constitué en qualité du budo, ni en France, ni au Japon. Certains adeptes explorent la direction du budo qui a été amorcée par les premiers maîtres et interrompue par la guerre et d'autres vont vers le sport ou l'art du combat avec un système de compétition. Le point de bifurcation repose sur le fait que la pratique du combat s'appuie ou non sur la notion pratique du « sémé » ou « kisémé » qui dévalorise une victoire au hasard. Il ne repose ni sur la violence, ni sur le sérieux, ni sur les risques avec lesquels on pratique. Cela n'a pas de sens de proclamer qu'on pratique le budo si on ne capte pas cette notion dans la pratique, puisque c'est elle qui est l'élément constitutif du budo et que, sans elle, le budo n'est qu'un mot vide que certaines institutions se croient habilitées à monopoliser à leur usage.

Le « tsumé » dans le combat de « ki ».

Pour aborder le combat de ki, je dois introduire une autre notion venue de l'art du sabre classique. Le mot « tsumé » est une forme nominale de verbe « tsuméru » qui signifie « comprimer », « abréger », « entasser ». Il s'agit d'un acte de contrôle qui intervient au moment de vaincre l'adversaire, en lui portant un coup du sabre que l'on arrête à la distance la plus raccourcie de son corps, avec la puissance la plus comprimée. Il ne faut pas le confondre avec l'acte d'arrêter simplement un coup du sabre. Il s'agit de construire une victoire en combat de ki, le « kisémé », et le « tsumé » est l'acte ultime par lequel on « comprime » l'attaque pour construire la victoire.

L'usage du terme « kisémé » est historiquement récent ; il s'est répandu avec le kendo qui a été formé à partir de « kenjutsu » ou « gékiken » qui était la pratique du sabre des samourais. Tandis que la notion de « tsumé » est celle par laquelle on jugeait depuis les débuts de l'art du sabre, lors des entraînements et des tournois, la qualité du combat sans armure avec un véritable sabre ou un sabre en bois. Ces deux notions recouvrent un même phénomène car le « kisémé » est un processus de combat avec le ki, tandis que le « tsumé » est le résultat de ce processus. Celui qui a été vaincu en « kisémé » reçoit une attaque réalisée avec le « tsumé », il ne s'agit pas d'un coup de sabre fortuit, habilement arrêté juste avant de toucher l'adversaire. Le « tsumé » est l'acte par lequel on assure la victoire en « kisémé ». Il n'y a donc pas de « tsumé » sans « kisémé » et l'issue du combat est sans ambiguïté.

Pour que le karaté soit un véritable budo, il me semble indispensable que ces deux notions soient intégrées dans la pratique du combat. Pour cela, il faut que les adeptes aient le courage et la perspicacité de concevoir ce qui manque à leur propre pratique, sans se figer en idéalisant inconditionnellement ce qu'ils ont appris. Ce n'est pas facile.

La souplesse et la détente.

J'ai évoqué précédemment le rôle de la souplesse et de la sensibilité pour acquérir l'efficacité et notamment la puissance technique en budo. Nous allons les regarder de plus près.

Il ne s'agit pas de la souplesse qui consiste à lever haut les jambes mais celle qui est produite par la détente du corps. Et la détente du corps ne peut pas être obtenue indépendamment de la détente mentale. Il est question ici de la capacité de créer une tranquillité de l'esprit par notre propre volonté afin de parvenir à un profond repos de l'esprit et du corps. Ce domaine aussi est à explorer et requiert un entraînement. S'entraîner en budo, ce n'est pas seulement transpirer physiquement.

Se mettre en repos est indispensable non seulement pour récupérer après un effort mais pour créer un meilleur réseau de canalisation de l'énergie interne. Lorsque les

canalisations d'un chauffage central sont obstruées, certaines pièces de la maison ne chauffent pas. Il faut déboucher les canalisations afin que la chaleur circule. La détente du corps est la condition de base d'une meilleure circulation de l'énergie, c'est la régulation de notre propre corps. Il existe des techniques pour renforcer le corps de l'intérieur, ce qui est tout à fait différent du renforcement recherché avec le makiwara ou en s'habituant à recevoir des coups. L'un est semblable à un renforcement à partir de la moelle épinière, l'autre à partir de la carapace. Selon mes observations et mon expérience, le premier est bien plus puissant et ces deux méthodes ne sont pas compatibles.

La détente est aussi à la base d'une éducation du corps qui nous amène à ressentir d'une façon quasi cutanée notre environnement. Nous pouvons ainsi mieux ressentir l'intérieur de notre corps dans lequel circule le « ki » et aussi, à l'extérieur, le « ki » dégagé par l'adversaire. C'est la base de communication des « ki ».

Le combat de karaté avec la qualité de budo.

Pour que le combat au niveau de « sémé » ou de « kisémé » soit effectif, il est nécessaire qu'un combattant soit sensible à ce que dégage son adversaire avant l'acte technique. Si notre conscience ne s'ouvre pas vers la volonté d'attaque que dégage l'adversaire avant son attaque effective, il n'est pas possible de concevoir un combat dans le domaine du « ki ».

Sur ce plan, le kendo est beaucoup plus avancé que le karaté car avec l'utilisation du terme « sémé » dans les exercices, le combat du « ki » y est enseigné comme une évidence. Et la notion de « sémé » nous relie directement à la tradition raffinée du sabre transmise depuis des siècles. Sans qu'une personne ait à inventer ou à découvrir ce domaine par sa propre expérience et par ses capacités personnelles, il lui est ouvert, dès le départ, comme un savoir essentiel par les termes : « sémé » ou « kisémé ». C'est là l'efficacité de la tradition qui permet d'avancer sans avoir à retrouver empiriquement la perception qui est à la base de combat. C'est pourquoi les maîtres de karaté du début de siècle ont pris le kendo comme référence pour constituer leur art en budo.

En combat du kendo, les deux esprits combattent, pourtant il ne s'agit pas d'une abstraction de l'esprit mais d'un affrontement concret où une frappe de shinaï peut briser l'illusion à n'importe quel moment. Ce n'est pas une croyance ou un attachement à un spiritualisme mystique, mais un domaine où notre perception communique avec celle de l'autre au travers le combat. Un maître m'a dit : « En combattant dans ce domaine, on a l'impression que l'esprit est lavé et que les écailles tombent des yeux. On se trouve dans une situation où la perception s'aiguise au plus haut, compte tenu du niveau que l'on a atteint... »

Qu'est ce qui manque alors au karaté contemporain et pourquoi si peu de karatékas arrivent-ils à pratiquer le combat libre à un âge avancé ? Comment peut-on concevoir un karaté pour lequel nous pourrions dire comme le disait maître Mochida pour son kendo : « Mon vrai karaté a commencé après mes 50 ans. » ? La réponse à cette question ne se trouve pas clairement dans l'histoire du karaté car c'est une question spécifique au budo que n'est pas encore le karaté, pour l'instant à la croisée des chemins.

[Document d'archive écrit en 01/03/90 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 19 - Le regard dans le combat du kisémé (1990)

La tradition du sabre enseigne : « Le plus important pour l'art du sabre, ce sont d'abord les yeux (le regard), en second ce sont les pieds (déplacements), en troisième c'est le courage et, en quatrième, la force. ». Avec l'élaboration du combat libre, cette indication a été introduite en karaté à partir du kendo qui considère le regard (les yeux) comme l'élément le plus important pour le combat.

Mais il faut comprendre que l'enseignement de l'art traditionnel japonais s'appuie souvent sur deux logiques contradictoires. Si l'un insiste un aspect d'un phénomène vu d'un côté, l'autre donne des indications sur le même phénomène considéré d'un autre côté. C'est là un mode de communication et d'enseignement traditionnellement pratiqué au Japon pour donner une épaisseur à la compréhension de la réalité complexe de la vie et de l'art. On nomme l'un « l'enseignement d'omoté » (façade ou devant) et l'autre « l'enseignement d'ura » (derrière). En ce qui concerne les techniques, il existe aussi des techniques d'omoté et d'ura. Si l'on ne voit qu'un des deux, le savoir pratique demeurera borgne. Et ceci est souvent un piège pour ceux qui traitent les textes des arts japonais avec une logique simple.

En effet, en parallèle à l'instruction que j'ai citée en commençant, il y a d'autres enseignements qui parlent de la même chose d'une façon contraire : « Il ne faut pas trop se fier au rôle des yeux... », « Il ne faut pas attacher trop d'importance à ce que voient les yeux... », « Il ne faut pas croire ce que tu vois... ».

L'essentiel est de comprendre et d'intégrer ces deux types d'enseignements apparemment contradictoires dans la pratique du budo qui est un phénomène complexe.

Si nous intégrons ces deux formes d'indications apparemment contradictoires, nous pouvons constituer l'enseignement suivant :

« Il faut toujours examiner votre regard car le regard est le plus important pour la pratique du budo. Cependant, il ne s'agit pas de regarder en fixant attentivement le regard sur l'adversaire pour scruter ce qu'il va faire, mais de le regarder globalement en laissant flotter votre attention autour de son corps afin de pouvoir capter autre chose que ce que voient les yeux au premier abord. Il faut cultiver une sensibilité qui permette de capter le mouvement de la volonté de l'adversaire comme si vous aviez un radar. ».

Le kisémé et le regard.

Pour pratiquer le combat du karaté avec le « sémé » et le « kisémé », il est nécessaire d'avoir et de développer cette forme de regard. Il s'agit, en partant de la façon ordinaire de regarder, d'élargir l'espace sensoriel jusqu'à un point que les adeptes qualifient tantôt de « regarder par la peau » ou tantôt de « regarder avec les mains ». Ils disent que la volonté de l'adversaire se reflète sur les membres supérieurs qui sont semblables à un radar captant le champ du combat. C'est en ce sens que l'on dit qu'il faut créer les mains pour faire un art martial. Beaucoup d'adeptes interprètent cette phrase à tort : « il faut renforcer les mains pour pouvoir frapper avec force ». Mais il s'agit plutôt de créer des mains souples et sensibles qui sont en fait la condition de la puissance. Nous pouvons alors élargir notre sensation visuelle ; pour prendre une image, c'est comme si les mains regardaient et que nous puissions nous confier à la libre réaction des mains pour le combat.

La sensation donnée par cette façon de regarder se traduit plutôt par une acuité cutanée que par une vision imagée, c'est pourquoi « il ne faut pas attacher trop d'importance à ce que voient les yeux ». L'acquisition de cette sensibilité physique à l'égard de l'adversaire doit commencer à partir de l'intérieur de son propre corps et va ensuite s'étendre vers l'extérieur, ce qui inclut l'adversaire. Il est vain de vouloir fortement sentir seulement l'extérieur sans cultiver la sensibilité à partir de l'intérieur de son corps. C'est comme si l'on voulait escalader avec une très grande volonté un mur qui ne présente pas une seule prise. Il faut créer des prises pour que les efforts s'accrochent pour hisser notre corps. Quels que soient l'effort et l'énergie dépensés pour atteindre un objectif, ils restent infructueux s'ils ne trouvent pas un appui concret. Pour l'objectif que je viens de décrire, il existe des méthodes qui visent à produire des appuis et des prises permettant de rendre les efforts efficaces, de cultiver et de développer les perceptions internes du corps, et qui sont destinées en même temps à augmenter la capacité physique.

Le renforcement par l'intérieur.

La façon de se renforcer est souvent décrite par l'image de se renforcer à partir de moelle épinière et non à partir de la carapace. Certains exercices du qi gong chinois et les exercices japonais de la respiration introspective en sont des exemples notables. Le karaté « moderne » ignore la possibilité et la nécessité de ces exercices, d'où l'absence quasi totale de ces méthodes dans l'entraînement. De plus, la façon de le mettre en oeuvre structurée par la pratique et la compétition sportives ne permet pas aux adeptes d'être sensibles à ces questions.

La formation du combattant pour la compétition doit se faire relativement rapidement, il faut pour cela un bon athlète capable de s'adapter au système du combat sportif et d'exprimer de l'agressivité sous une forme technique. Généralement les champions sont ceux qui sont doués physiquement et leur image sert de publicité pour faire tourner une salle sportive. Tandis que la grande majorité de ceux qui supportent l'organisation économique de la salle de sport n'ont pas ces qualités et le mode d'entraînement d'où sort un champion n'est pas toujours bénéfique pour eux. Une personne relativement douée qui réussit assez rapidement dans sa carrière sportive a tendance à se contenter de ses qualités physiques qui lui permettent effectivement une formation rapide. Or le travail interne est sobre et peu spectaculaire, il nécessite de la patience et du temps et la progression est lente. Il s'agit d'un talent que l'on crée en soi-même avec le temps. C'est pourquoi si une personne douée physiquement commence à s'intéresser au travail interne, c'est très souvent après avoir vécu une expérience pénible ou un échec qui l'obligent à mettre en cause sa condition physique. Cela correspond généralement à l'âge où un sportif commence à sentir amèrement son déclin. Un choix s'impose alors ou il s'écarte progressivement de la pratique, allant vers la retraite, ou il tente de franchir une étape pour explorer une autre dimension. Mais franchir cette étape lui demande de la patience et du courage, car il doit vivre une période de transformation où il apprendra à utiliser un autre système de sensations physiques pour réaliser l'efficacité.

L'exemple d'un adepte : R. Matsuda.

Ryuchi Matsuda, 52 ans, maître et chercheur des arts martiaux chinois et japonais, m'a parlé ainsi lors de notre première rencontre en 1984 au Japon :

« En pratiquant le karaté de différentes écoles, j'ai eu confiance dans mes capacités de combat, mais j'ai commencé, déjà avant mes 30 ans, à avoir de doutes et à ressentir une sensation d'impasse, ce qui m'a conduit à rechercher la pratique de l'école interne. Lorsque j'y ai été initié, j'ai commencé par ressentir en moi une faiblesse, car je ne pouvais pas m'appuyer sur les sensations qui étaient à la base de ma pratique du karaté.

C'était déprimant et je ne ressentais aucune efficacité dans mes techniques. Cette période pénible a duré dans mon cas près de 4 années. C'est seulement après avoir passé par cette période que j'ai trouvé une nouvelle puissance d'une autre dimension et que j'ai acquis une confiance bien plus solide. ».

R. Matsuda a tenu ces propos pour m'encourager, car j'avais commencé seulement depuis un an la pratique et l'étude des écoles internes. Il m'a fait part de son savoir et de ses conseils précieux. J'ai reçu durant quelques mois son enseignement de taiji quan et de baji quan.

Il m'a parlé aussi de K. Sawai qu'il connaissait depuis 20 ans. Voici une anecdote significative à plusieurs points de vue :

« Me Sawai avait 65 ans environ, lors d'un combat avec un groupe des jeunes adeptes de karaté, il avait terrassé un jeune adversaire de 25 ans, et il continuait à le provoquer en se moquant de lui. Tout d'un coup, pris par la colère, celui qui était par terre se remet debout, et donne, avec toute sa force, un coup de pied que reçoit en plein dans le ventre Me Sawai qui était déjà distrait et regardait ailleurs. Le résultat : il a été hospitalisé trois mois environ pour un éclatement intestinal. Ce qui est remarquable est que Me Sawai, dès sa sortie de l'hôpital, recommence les combats avec ce groupe des jeunes en disant avec un sourire : « Je ne me ferais plus avoir, même accidentellement... ». En tout cas, comme vous le savez bien, dans le milieu des arts martiaux il y a des maîtres charlatans qui s'abritent confortablement derrière l'image qu'ils créent d'eux-mêmes et qui ne font que parler, en le présentant comme de leurs propres expériences et pensées, de ce que les autres ont fait et pensé. Il y en a pas mal en Europe aussi. Me Sawai était sur ce plan authentique, même si l'on peut critiquer sa personnalité.... J'ai appris de lui bien des choses... ».

R. Matsuda est connu au Japon pour avoir introduit et fait connaître par de nombreuses publications différents arts de combat chinois dans le milieu des arts martiaux contemporains.

Une méthode efficace peut être dangereuse.

En prenant conscience d'une impasse, un karatéka peut devenir sensible à des méthodes d'exercices internes portant sur la respiration, la méditation, ou le qi gong. Mais il faut que la méthode soit valable et convienne à la personne. Il faut aussi que la personne aie suffisamment d'intelligence et de sensibilité pour comprendre le sens de l'exercice. J'ai connu quelques exemples qui prouvent qu'une méthode efficace peut devenir destructive. En voulant acquérir rapidement un résultat positif, plusieurs personnes ont pratiqué seules des exercices de respiration, les concevant un peu comme une potion magique. Une déformation de l'exercice s'est installée en raison de l'intensité avec laquelle elles pratiquaient quelques exercices, ce qui a eu pour résultat une déstabilisation. Plus la méthode est efficace, plus la compréhension est nécessaire et plus la pratique demande d'intelligence, de même que plus un médicament est efficace, plus son mode d'emploi est important. Mal utilisé, un remède efficace pourrait devenir un poison, il serait alors déplacé d'incriminer les qualités du médicament. De même que nous suivons la prescription du médecin, pour explorer un domaine inconnu, il faut être guidé par celui qui connaît le chemin. Un guide est d'autant plus indispensable que la méthode touche à la régulation interne. Si on s'égare jusqu'à la désespérance en voulant dépasser, seul, tous les autres, il est déplacé de le reprocher au guide. La pratique du qi gong devient à la mode, il est indispensable de souligner les dangers qu'elle peut comporter.

Celui qui persévère en suivant une méthode valable pendant plusieurs années commencera à ressentir la sensation du ki (ou qi) de plus en plus nettement et cette expérience modifiera sa pratique du karaté que la sensibilité au ki conduira nécessairement vers la souplesse. Pour ceux qui partent de l'expérience du karaté, cet itinéraire me semble être le plus plausible. Dans ce cas, l'adepte vivra de nouvelles sensations dans sa pratique technique et il traversera une période un tant soit peu difficile, ayant, comme le disait R. Matsuda, la sensation d'être moins fort avant d'acquérir une forme technique souple et puissante par une augmentation de l'acuité sensorielle. Car la plupart des exercices internes sont basées sur le développement de la détente physique qui contribue à élargir et intensifier la perception physique, et aussi à augmenter la densité et l'acuité des mouvements qui deviennent souples tout en ayant de la puissance.

L'avance en perception.

En tout cas, face à l'adversaire, vous devenez progressivement sensible au mouvement de sa volonté à travers ses gestes et aussi à partir de quelque chose qu'il dégage. Lorsqu'il veut vous lancer un tsuki, vous ressentez le mouvement de sa volonté avant qu'il ne déclenche son geste. Si vous parvenez à réagir contre le mouvement de la volonté de l'adversaire, votre réaction physique précédera la sienne. Vous êtes prêt à riposter aussitôt qu'il veut attaquer et lui, à son tour, s'il est capable de ressentir votre réaction potentielle, retiendra son attaque si votre riposte potentielle est suffisamment efficace pour lui donner d'avance la sensation d'un échec. S'il n'est pas capable de ressentir votre ki, il lancera son attaque et recevra votre riposte qui a de grandes chances de réussir, car le geste de votre riposte est guidé par une perception qui précède la sienne.

Toutefois il faut mettre en évidence une chose essentielle, dans le budo à main nue (sudé-budo), si vous manquez de puissance par rapport à l'adversaire et de résistance, l'avance en perception ne suffira pas toujours à compenser la différence. Tous ces éléments doivent être relativisés. La puissance physique peut aussi, jusqu'à un certain degré compenser le retard de la perception. Il ne faut pas surestimer une qualité par rapport à l'autre, puisque le combat est un phénomène complexe où les différentes qualités se présentent d'une façon relative.

Celui qui est particulièrement doué et puissant physiquement arrive à compenser ce manque d'une perception « constituée » par ses capacités acquises spontanément. Il ressentira alors difficilement la nécessité de chercher à construire d'une forme de perception autre celle qui lui est naturelle. Il lui suffira de s'appuyer sur son don instinctif. Mais pour un être mortel, ces capacités ne le préservent que durant un nombre d'années limité. Celui qui peut courir et sauter aujourd'hui « comme un animal » ne courra pas, ne sautera pas aussi magnifiquement dans 10 ou 20 ans. Tandis que la méthode du budo comporte des exercices qui visent à construire une qualité durable, par un effort conscient et constant qui s'aiguise et s'améliore avec le temps et qui compense les capacités déclinantes du corps d'un être mortel. Il faut discerner entre les qualités innées et celles qui ont été construites avec méthode et comprendre comment elles progressent et comment elles déclinent.

Le déclin d'un félin.

Prenons un exemple ; j'ai connu quelques adeptes qui étaient, dans leur jeunesse, si rapides et puissants et que les autres les qualifiaient de « félins » car leurs réactions étaient toujours en avance et plus rapides que celles des autres. Ils avaient tous des

qualités physiques affinées spontanément. Dans les mains d'une bonne organisation, avec l'aide d'un bon entraîneur, chacun d'eux aurait pu être un champion.

Mais j'ai constaté que pour la plupart, autour de l'âge de 30 à 35 ans, le déclin a commencé, parfois très rapide. Concrètement parlant, ils n'arrivaient plus à parer une contre attaque qu'ils auraient pu dominer aisément autrefois et leurs attaques, autrefois immanquables, ne réussissaient plus si souvent. Certains moins doués autrefois étaient devenus leurs égaux ou les dépassaient. Ce sentiment de bascule est si pénible que certains ont abandonné et d'autres y ont trouvé un nouvel élan par le travail interne.

Avec l'âge, le changement physique flagrant pour les uns l'est peu pour d'autres. L'évolution physique n'est pas identique chez les différentes personnes et elle n'est pas simple à constater. Il me semble qu'il y a, au cours de la vie, plusieurs paliers où intervient un changement des qualités physiques. L'exercice interne est celui qui nous permet de continuer à cultiver le corps tout en traversant ces paliers. La tradition japonaise situe ces paliers aux âges de 25 ans et 42 ans pour les hommes, de 19 ans et 33 ans pour les femmes. Elle considère qu'il s'agit de périodes particulièrement sensibles où l'on est plus fragile et où la vigilance est recommandée. Ces âges correspondent sans doute aussi à un changement organique important pour les êtres humains. On compare ces paliers aux noeuds du bambou, considérant que celui qui les a passés a traversé un cap critique et va franchir une autre phase de la vie. La conscience de l'évolution du corps est une des bases indispensables à la recherche d'une efficacité durable car l'efficacité à 20 ans ne peut pas être la même qu'à 50 ans.

[Document d'archive écrit en 29/03/90 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)

L'histoire du karaté - 20 - Les limites de la condition physique (1990)

L'évolution des qualités d'un adepte.

Dans le phénomène du combat interviennent divers éléments que nous ne pouvons pas définir d'une manière fixe, il est donc impossible de dire quelle est la qualité la plus déterminante pour le combat en général ou pour l'évolution d'un adepte. Sur le long terme, ces qualités peuvent changer. De deux adeptes, le plus fort à l'âge de 20 ou 30 ans, ne sera pas toujours supérieur à l'autre lorsqu'ils auront 50 ou 60 ans. Si l'un consomme sa carrière de budo « puissante, large et courte » selon l'expression japonaise, l'autre pourra continuer plus « doucement, longuement et finement » pour finir par monter plus haut que lui. Nous pouvons le constater en étudiant attentivement l'histoire des arts martiaux. Et, sans chercher si loin, nous pouvons voir maintes exemples d'anciens combattants ou d'adeptes au corps « bousillé » qui se portent moins bien que ceux qui n'ont pas fait particulièrement d'activités physiques.

L'extension des sensations physiques.

En tout cas, si on conçoit la pratique des arts martiaux à long terme, on ne peut pas éviter de s'interroger sur le « ki ». Être sensible au « ki » signifie en premier lieu élargir la sensibilité de notre corps. En pratiquant les exercices que j'ai évoqués précédemment, nous commençons à sentir les différentes parties du corps que nous ne ressentions pas distinctement auparavant. Le ventre, la poitrine, la colonne vertébrale, les jambes, les pieds, les bras..., nous savons qu'ils sont là mais que pouvons-nous sentir en fermant les yeux ? Quelle est la sensation de la colonne vertébrale, du coccyx, du sommet de la tête ? Quelle est la sensation de l'intérieur du bras ou des jambes ? Quelle est la sensation du bas du ventre ? Les exercices internes permettent de ressentir notre corps de plus en plus distinctement et de plus en plus amplement. En ouvrant des yeux chacun sait que son corps est là, mais il s'agit de s'exercer à voir son corps à partir de l'intérieur. En tout cas, les exercices internes réveillent certaines parties « endormies » du corps et nous pouvons augmenter la capacité de mobiliser ces perceptions élargies, ce qui augmente le rendement des efforts physique et améliore les possibilités de récupération. C'est en ce sens que la recherche de l'efficacité à long terme en art martial rejoint la recherche de bien-être. Il s'agit en quelque sorte de cultiver le « ki », en commençant à partir de l'intérieur de notre propre corps. Il me semble vain de vouloir augmenter l'acuité vis-à-vis de l'extérieur sans commencer par l'intérieur de son corps.

L'élément dominant dans le combat.

Si deux adversaires sont de niveau suffisamment avancé pour être capables de percevoir et de ressentir, chacun, la volonté d'attaque de l'autre, le combat se déroule implicitement avant qu'une attaque physique ne se déclenche car les échanges du « ki » se produisent avant. Ce type de combat a pour condition une ouverture de la perception et il ne se produira pas si la perception d'un des deux est insuffisante. Celui dont la perception est ouverte est indéniablement avantageux, particulièrement dans un type de combat comme le kendo car les armes sont alors les mêmes pour les deux adversaires et la force de frappe et la résistance du corps ne sont pas l'élément déterminant. Celui auquel une perception du « ki » plus avancée permet de pénétrer dans les vides de la perception de l'autre, pourra porter des coups indéniables. Et pour que ce fait soit

convaincant, une fois acquis un certain niveau, la force de frappe est secondaire, puisqu'un coup du shinaï représente celui d'un sabre et que le corps est protégé par une armure.

Donc, un adepte pourra espérer continuer à hausser son niveau jusqu'à un âge avancé en s'appuyant sur la progression de sa perception et de sa finesse technique qui peuvent compenser la diminution de ses capacités physiques.

Mais tous ces éléments sont relatifs, il ne faut pas exagérer. Un maître de kendo, âgé, m'a dit : « Je dirige le combat comme si je donnais à mon adversaire un billet de train, je n'ai qu'à l'attendre à la sortie de la gare d'arrivée avec le shinaï brandi et frapper juste au moment où il franchit la sortie. Je dirige ainsi le combat pour être toujours en avance. »

Les limites de la condition physique en karaté.

Cette situation est moins évidente en karaté car les armes sont formées par le corps et la condition physique des adversaires n'est pas toujours égale. En combat à main nue, les armes étant le corps, on constate fréquemment que, même en recevant des coups, il y a des adeptes qui peuvent ignorer momentanément l'effet des attaques qu'ils reçoivent en raison de leur constitution physique ou de leur préparation contre les coups qui leur sont portés. En effet, même si, techniquement, un adepte est supérieur au cours d'un combat, si son adversaire est résistant au point de pouvoir négliger les impacts, il est tout à fait possible que celui qui est inférieur en niveau technique emporte le combat. C'est pourquoi, dans certaines écoles de karaté, on attache autant d'importance à l'acquisition de la résistance contre les coups qu'à la capacité de parade. Mais il est évident que la résistance du corps a des limites physiques plus vite atteintes, tandis que l'exploration des techniques n'a pas de limite. C'est pourquoi j'attache plus de valeurs aux écoles qui insistent sur ce second aspect. En kendo, c'est une évidence car on utilise le shinaï qui représente le sabre et personne ne peut demeurer intact en recevant un coup du sabre.

En art martial à main nue, les armes et les défenses varient, outre le niveau technique, selon la morphologie et l'âge de la personne. Et, comme l'exemple de l'accident de K. Sawai que nous avons évoqué dernièrement le montre, une seule faute peut causer un arrêt de plusieurs mois et parfois définitif. Il faut tenir compte de la condition du corps qui varie avec l'âge.

De même, si celui qui est plus avancé en perception manque de force et que son coup soit comme une balle de ping-pong, face à un adversaire capable de lancer un coup consistant, c'est ce dernier qui a toutes chances de remporter le combat. Telles sont les conditions du combat à main nue.

Mais pour celui qui vise la perfection de l'art, il est indispensable d'exercer une autocritique. S'il a vaincu parce qu'il a pu résister à des coups qu'il n'avait pas parés, il doit avoir conscience de son insuffisance en pensant à ce qui se serait passé si l'adversaire avait eu un couteau à la main. Même si on peut y résister, recevoir un coup révèle une insuffisance de la capacité de parer. Aussi, même s'il est capable de résister à des coups aujourd'hui puisqu'il est jeune et robuste, il ne pourra pas toujours maintenir une condition physique identique. L'important en budo est de construire une capacité durable.

Le sabre et le casque.

Si les deux adversaires sont de condition physique équivalente et que leur perception est suffisamment ouverte pour capter le « ki », on décrit traditionnellement au Japon le déroulement du combat par l'image suivante :

Un célèbre maître forgeron a façonné le casque d'acier d'une armure. Un maître de sabre tente de la pourfendre avec un sabre qui a été forgé par un maître forgeron de premier ordre. L'adepte cherche une position pour cette épreuve et lorsqu'il brandit son sabre, le maître qui a forgé le casque dit : « Veuillez arrêter un instant. ». Il modifie légèrement l'emplacement du casque. Alors l'adepte perçoit qu'il ne pourra pas pourfendre la casque à partir de sa place et demande à son tour : « Veuillez me permettre de changer de place. ». Puis il reprend sa tentative à partir d'un angle différent. Le maître forgeron va alors modifier encore l'angle du casque. Ainsi à chaque tentative de l'un, l'autre prévoyant les conséquences, s'oblige de modifier son attitude. Ce combat finira donc sans que le sabre ne s'abatte sur le casque.

Mais dans la réalité du combat, il arrive que l'adversaire réussisse à échapper à la riposte grâce à ses réflexes et à sa vitesse. Parfois cela masque la structure du combat de perception.

En tous cas le combat du « kisémé » est semblable à l'exemple que je donne avec l'image du casque et du sabre. Si une attaque est la conséquence d'une volonté d'attaque, on se bat au niveau de la volonté avant que celle-ci ne prenne forme concrète. Dans un acte d'attaque, nous ne pouvons pas dégager une puissance suffisante sans y associer notre volonté ou notre « ki ». Si parfois l'effet se produit sans que nous le voulions réellement, ce sera un accident fortuit et tel n'est pas l'objectif. Lorsqu'il y a un désir ou une volonté, ceux-ci précèdent toujours l'acte qui les réalise. Le combat de « kisémé » se déroule à ce niveau, c'est à dire à l'étape qui précède le gestuel. Outre la question de l'efficacité, ce type de combat nous renvoie obligatoirement à une mise en cause de la perception ordinaire.

En se réclamant d'une attitude « scientifique », certaines personnes disent qu'elles ne croient que ce qu'ils voient. Mais il faut d'abord comprendre qu'il y a des domaines qui échappent à nos yeux même s'ils sont grands ouverts. Le combat du « kisémé » en est un exemple. Si l'on est seulement capable d'apprécier les mouvements, un magnifique combat où l'un domine l'autre sans le frapper, paraîtra ennuyeux. Voici un des obstacles qui empêchent le public de percevoir l'essentiel du combat et font que l'institution des arts martiaux qui s'appuie sur l'appréciation du public s'écarte de cet essentiel.

Le perfectionnement des arts martiaux.

Je ne connais pas une discipline des arts martiaux qui ait approfondi la pratique de combat dans le domaine de la perception et de l'esprit aussi loin que le « kisémé » du kendo. Il existe, certes, des disciplines qui, comme le kendo, ont développé la perception. Mais, la particularité du kendo a été la lente création historique de formes élaborées et transmissibles qui permettent, au moyen du combat libre, d'explorer et d'investir son énergie loin dans cette direction.

Connaître et approfondir une discipline du budo est indispensable. Mais si l'étude nous fait découvrir que notre discipline, comparativement à d'autres, est inachevée, ne vaut-il pas mieux tenter de la compléter et de l'enrichir, plutôt que de la pratiquer comme une forme absolue, en fermant les yeux sur ce qui nous entoure ? L'insuffisance d'une discipline ou d'une école a souvent été révélée, au cours de l'histoire des arts martiaux, par l'affrontement avec d'autres écoles lors de conflits sociaux ou de guerres, ce qui a conduit à une nouvelle élaboration. Etudier son ennemi implique un examen de ses mérites et de ses défauts afin de préparer la stratégie et les techniques les plus efficaces. En une période de combats, il était vital de le faire, en situation d'urgence.

Aujourd'hui, les arts martiaux s'inscrivant dans les loisirs, le culte figé des formes empêche d'avoir conscience de ses insuffisances. De plus, les institutions des arts

martiaux adoptent comme critères ces formes qui acquièrent par là une légitimité qui les renforce et tend à bloquer leur évolution.

Un exemple historique.

Les Chinois de la dynastie Ming ont souffert longtemps des incursions sur les côtes chinoises des pirates japonais appelés « wako ». Les militaires chinois ont élaboré leur art de défense en étudiant les techniques et les armes de ces pirates. C'est ainsi qu'un adepte chinois Cheng Zong a écrit, en 1621, un ouvrage sur le sabre intitulé « Dan tao Fa xue » (Méthode du sabre unique) :

« Je développe ici les techniques de maniement d'un sabre avec les deux mains. Les Japonais excellent dans cet art. Leur sabre est solide, fin et léger et il est porté dans un fourreau. Il est donc facile à manier. Il n'y a pas de sabre comparable à celui-ci. La lame brille tant elle est aiguisée et glace le coeur de l'adversaire. Les Japonais manient ce sabre avec les techniques variées en sautant à droite et à gauche, les soldats chinois sont troublés et sont tout le temps vaincus avec leur technique de sabre long. J'ai voyagé pour apprendre la technique du sabre japonais et j'ai fini par trouver dans la province de Zhe jiang un maître nommé Liu yu Feng qui a reçu un enseignement complet du sabre japonais. Il m'a enseigné tout son art. A la même période, j'ai appris qu'un adepte nommé Quo wu de la province de Bo zhou était lui aussi maître en sabre japonais. Je l'ai visité aussitôt mais l'art que j'avais appris de maître Liu était supérieur au sien.

Les techniques de maître Liu n'avaient pas de nom mais, dans cet ouvrage, je donne à chacune des techniques un nom particulier pour faciliter leur apprentissage. »

En effet, les côtes chinoises ont été ravagées durant trois siècles par les pirates japonais qui utilisaient des techniques du sabre différentes de celles auxquelles étaient habitués les Chinois. Les études sur le sabre japonais ont permis aux militaires chinois de réaliser une rénovation de leur art. En même temps certains pirates japonais ont importé des techniques chinoises de différentes armes pour élaborer ensuite des techniques plus efficaces contre les Chinois.

Par exemple, le Kagé-ryu (l'école de l'ombre) remonte à Aïsu Ikôsaï (1452-1538). Il est né dans une famille de pirates de la région de Kumano et, dans sa jeunesse, il est allé à plusieurs reprises jusqu'aux côtes chinoises, comme pirate. Il est probable que c'est alors qu'il a étudié l'art du sabre chinois.

En cette période d'afflux et de diffusion de l'information qui est la nôtre, il est apparemment beaucoup plus facile d'enrichir ses connaissances, mais cette richesse d'information est utilisée plutôt pour répondre à la curiosité que dans le domaine de l'élaboration.

Une complémentarité interdisciplinaire.

Pour que le rapport avec l'adversaire donne ses résultats les plus fructueux dans la pratique d'un art martial à main nue tel que le karaté, il me semble indispensable d'intégrer dans l'entraînement trois niveaux d'exercices :

1. L'étude du combat à distance ;
2. L'étude du combat au contact du corps ;
3. L'étude du combat avec une arme.

Chaque niveau exige une perception particulière du corps et de l'espace.

Personnellement, je les pratique de la manière suivante :

1. L'exercice d'étude du combat à distance avec les coups de poing et de pied. C'est le plus habituel en karaté. Mais j'y inclus des exercices d'attaque et de défense de toutes les parties du corps : visage, pieds, tibias, genoux, cuisses, etc. ;
2. L'étude du combat au contact du corps de l'adversaire. Certains exercices à deux sont mis en pratique dans des écoles de karaté telles que le Goju-ryu, mais ils ne sont pas suffisants. Le taiji-quan offre des formes d'exercice bien plus riches avec le tui-shou, bien que certaines formes de tui-shou semblent s'être développées en déviant de l'objectif initial. La richesse en subtilité et variété des techniques à partir du contact des corps est sans commune mesure avec celles du karaté. Le principe du tui-shou complète largement le karaté dans un domaine que celui-ci n'a pas suffisamment développé. En étudiant les tui shou, les karatékas auront inévitablement à faire face à différentes manières de diriger leur corps et à des sensations qu'ils pourront utiliser en les associant à des exercices internes. S'ils arrivent à les inclure dans leur pratique du karaté et pas simplement à copier les mouvements lents du taiji, ils acquièrent une puissance et une sensibilité d'un degré supérieur. La principale difficulté est que très peu de maîtres de taiji sont capables d'enseigner au-delà des enchaînements de formes ;
3. L'étude du combat avec une arme utilisée comme prolongement des mains. Il ne suffit pas d'apprendre à manier une arme telle qu'un bâton ou un épée, il s'agit de s'exercer à la stratégie et à la perception du combat dynamique au travers de la distance particulière à une arme. Cette pratique a pour effet de nous apprendre à prolonger notre perception à une certaine distance. Sur ce point la richesse du kendo est indéniable car, au-delà de l'apprentissage technique formalisée, il s'agit d'études de combat libre dans lesquelles on peut s'investir à fond en portant des coups réels sans se soucier des accidents. Une libération des tensions physiques et psychiques y est possible dans la construction d'une perception spécifique du budo.

Document d'archive écrit en **09/05/90** par **Kenji Tokitsu** - publié dans **Karaté-Bushido**

L'histoire du budo (1990)

Jusqu'ici, j'ai développé ma pensée sur le karaté avec lequel je parcours la voie du budo. Je présente ici deux brèves remarques qui seront à la fois la conclusion d'une phase et une perspective pour continuer notre voyage dans l'histoire du budo.

Tout d'abord à propos de la pratique du combat : si l'on approfondit le karaté dans la direction du budo, la pratique du combat doit être réexaminée du point de vue du « *sémé* » et du « *kiséomé* ». Ceux-ci sont en dernière analyse le fondement du travail du kata, car le kata est un moyen efficace et nécessaire pour réaliser un combat qui se déroule au niveau du ki. C'est en ce sens qu'a été formulé l'idéal d'un karaté « sans coup de poing et sans coup de pied », qui est le même que l'idéal de « l'art du sabre sans sabre ». Parallèlement, dans certaines écoles de boxe chinoise existe aussi une tendance vers « la boxe sans poing ». Dans cette image idéale, le combat central se déroule au niveau du ki et l'issue peut être déterminée sans utiliser d'attaque gestuelle, c'est cela précisément le « *kiséomé* ». C'est un idéal très éloigné, bien entendu, mais il faut savoir que le travail du kata vise ce type d'idéal du budo. Si le kata est important, c'est parce qu'en plus des moyens de formation qu'on lui reconnaît habituellement, il contient les éléments essentiels qui nous permettent d'avancer et de parvenir à cet objectif. Faire un kata n'est donc pas un objectif en soi. Le kata nous fournit les éléments techniques permettant de se défendre et, plus que cela, de combattre avec efficacité ce qui revient au combat avec le « *kiséomé* ».

Le *kiséomé* et le kata

De ce point de vue, on peut discerner les bons et les mauvais kata et savoir quel kata est susceptible de répondre à la préparation du combat en « *kiséomé* ». Mais, en réalité, un grand nombre de kata ne permettent même pas d'application au combat et si l'on n'invente pas des gestes auxiliaires qui permettent de justifier la logique du kata en combat, leur « *bunkai* » est difficile, voire impossible. Car il s'agit souvent de kata déformés par les processus de transmission. Cependant les élèves n'ont ni choix, ni qualité, car l'apprentissage consiste généralement à accepter « la forme » comme une donnée à priori.

Je comprends mal pourquoi, alors que l'esprit français est connu pour sa rationalité, un si grand nombre de personnes continuent à pratiquer sans avoir l'air de se poser tellement de questions sur les kata qui ont perdu leur sens. Quand il s'agissait du karaté d'il y a 20 ans, c'était normal car il n'y avait que peu d'éléments de connaissance, mais aujourd'hui, si nous ouvrons les yeux et l'esprit, il y a tant d'éléments d'étude et de comparaisons. Toutefois ce travail demande des études et une recherche systématique qui sont une charge très lourde pour une personne. Une institution qui prend en charge un art doit avoir une fonction de recherche qualitative et une fonction administrative. Mais, en France, y a-t-il un équilibre entre les deux, pour le karaté ?

En tout cas, nous savons tous que relier les kata et le combat fait difficulté pour les karatékas. C'est la notion de « *kiséomé* » qui permet d'intégrer le kata et le combat en karaté. Même si elle n'était pas formulée de façon claire dans la pratique ancienne du karaté, il apparaît clairement que c'est elle qui était recherchée lorsqu'on étudie les textes et les documents sur la pratique des anciens maîtres. Cette préoccupation dominante a été perdue au cours de la diffusion très rapide et de l'institutionnalisation du karaté qui ont renforcé la carapace au détriment du contenu.

Le combat

Je pose encore la question habituelle. Quel est enfin l'objectif du budo ? Pourquoi pratiquons-nous le budo ?

Selon les écoles de karaté, la place qu'occupe la pratique du combat est différente et la façon de pratiquer varie, bien qu'il s'agisse d'un art du combat plus sérieux que d'autres. Les combats y sont le plus proche du combat « réel », on porte les coups « sans contrôle » aux différentes parties du corps. Le combat se termine souvent en « K.O. ». Dans différents milieux du karaté en tout cas, on s'exerce au combat en supposant plus ou moins ce qu'est le « vrai combat ». On dit « c'est efficace ou non ». En s'entraînant au combat « sérieux », on se sent probablement plus armé que les autres. Mais « être armé » contre quoi, pour quelle situation ?

Dans notre société « en paix », il est rarissime d'avoir l'occasion de se battre en investissant notre vie : « tuer l'autre sinon être tué ». La grande majorité des personnes vivent toute leur vie sans jamais rencontrer cette situation. Si on la rencontre une fois c'est déjà une expérience exceptionnelle. Je ne parle pas d'une petite bagarre, ni des guerres où les combats vitaux se font avec les armes à feu.

Donc, pour la plupart des personnes, l'entraînement au combat sous la forme « la plus sérieuse » n'a pas tellement de sens « pragmatique » ou d'utilité dans la vie quotidienne. Il ne s'agit pas non plus d'une préparation à d'éventuels affrontements ou d'une nécessité d'autodéfense imminente. C'est plutôt d'ordre psychologique, se défendre s'il y a nécessité. Mais cette nécessité n'a qu'une infime probabilité, heureusement. Plus souvent, en s'entraînant sérieusement au combat, on subit des blessures plus ou moins graves, et à cause de l'accumulation des séquelles, il arrive parfois qu'un adepte soit forcé d'abandonner la pratique. Quelquefois on voit un paradoxe : celui qui s'est entraîné à l'art du combat le plus sérieusement est, à partir d'un certain âge, moins fort que ceux qui n'ont rien fait de particulier dans leur vie. Une tragédie ironique fait qu'à cause de l'art qui devait le rendre plus fort, un être s'affaiblit au bout d'un certain temps.

En apprenant les techniques de combat, selon ses qualités personnelles, une personne obtient plus ou moins de capacité de combattre. Mais en même temps qu'on acquiert des techniques, parfois on accumule des séquelles ou des usures dont les conséquences ne se déclarent que des années après. Cet aspect est particulièrement important si nous regardons la pratique des arts martiaux pour des enfants. Même s'ils sont contents maintenant, il n'est pas exclu qu'ils regrettent plus tard de l'avoir fait. Les parents sont généralement satisfaits de voir leurs enfants contents et ont tendance à se limiter à les confier au professeur. Mais quels sont les professeurs en arts martiaux ? évitons le dérapage venons au propos.

Je n'écris pas ici sur les arts martiaux en général, mais sur le budo dont une caractéristique majeure d'ordre plutôt moral est souvent masquée ou ignorée.

La morale ou l'éthique du budo

Voici la seconde remarque qui est une pensée sur la morale ou l'éthique du budo qui mérite d'être élucidée.

Si j'ai indiqué plus haut un aspect paradoxal de la recherche d'efficacité en combat, c'est justement afin de dégager ce qu'on ignore souvent dans la pratique du budo. En effet, le budo est connu dans son apparence morphologique, mais son fondement mental ou spirituel est peu connu, ou mal connu.

Au fondement du budo existe la volonté d'explorer la limite des capacités humaines avec pour vecteur la technique du combat. Cette volonté est basée sur l'idée orientale, ou tout au moins japonaise, d'aller « vers une perfection de l'être humain ». L'idée de la perfection n'y est pas surhumaine. Elle implique une forte volonté de fusion avec le principe universel de la vie, qui inclut aussi la mort, car la mort n'est, dans cette pensée, qu'une autre phase de la vie.

Cette pensée a été vécue sous des formes différentes à différentes périodes. Par exemple, lorsqu'un samouraï se donnait la mort en seppuku, il ne s'agissait pas seulement d'une mort par suicide, mais le plus souvent de faire vivre son honneur et aussi son nom qui se perpétuerait. La mort n'était donc pas pour lui une disparition, mais parfois c'était par sa mort que ses descendants pouvaient survivre et donc qu'à travers eux, qui portaient son nom, il survivrait. Lorsque petit à petit la matrice du budo s'est formée dans le terrain de la culture des samouraïs, leur pensée et leurs valeurs l'ont imprégnée en profondeur. Mais ce n'est pas la pensée des samouraïs qui a créé la pensée japonaise, c'est l'inverse.

La pensée japonaise ancienne

Dans la pensée japonaise ancienne, l'homme fait partie de l'univers dynamique de création et de disparition qui se meut selon le principe de l'énergie cosmique. Selon cette pensée, ce n'est pas un Dieu tout puissant qui a créé le monde, c'est dans ce principe cosmique d'énergie que le monde est né et les hommes imaginent comment les Dieux ont participé à la création. Les Japonais voyaient partout des dieux : dans la mer, la montagne, le lac, les animaux...

En tout cas la pensée du budo est portée par ce type de cosmogonie. On la rencontre, par exemple, sous la forme d'Ohomotokyo, une secte du shintoïsme, dans la création de l'aïkido par Me Ueshiba. Le fondement du shintoïsme est, à mon sens, un conte historique de cette intuition du monde où se trouvent les hommes, plutôt qu'une religion au sens occidental du terme. C'est pourquoi l'interprétation peut varier selon la période, dans ce sens on pourrait dire qu'il y a des shintoïsmes, qui sont extrêmement tolérants à la pénétration par d'autres croyances. En effet, le shintoïsme a fusionné chez les Japonais avec le bouddhisme, le confucianisme et aussi le catholicisme. Il y a, au Japon, des adeptes budo qui sont catholiques. Mais cela ne les empêche pas d'avoir, nourrie par la pensée ancienne du shintoïsme, cette intuition particulière du monde qui articule au fond la pensée du budo. Cette pensée est si profondément imprégnée chez les Japonais que, même si la plupart des Japonais disent ne pas être de religion shinto, ils réagiront en shintoïstes sans aucune réticence, surtout aux moments importants de la vie. Il s'agit ici d'une sorte de sentiment duquel on ne peut pas se détacher et qui concerne l'intuition vitale.

Par exemple, lorsqu'on construit un grand édifice ultramoderne, on fait généralement, une cérémonie shintoïste pour apaiser l'esprit du Dieu de la terre. Si vous demandez au Japonais qui souhaite cette cérémonie, s'il est croyant ou non, il répondra qu'il n'est pas croyant. Alors pourquoi faire ce type de cérémonie ? Il répondra que c'est parce qu'il se sent mieux ainsi. Autrement dit, sans la cérémonie, son esprit n'est pas tranquille quand il construit un édifice et il sait d'avance que s'il ne fait pas cette cérémonie et qu'un malheur arrive, ce sera pour cette raison. Ce qui est certain est que le comportement des Japonais est souvent fortement contraint par cette intuition dont la racine remonte loin. Il s'agit au fond d'un respect qui implique une peur originelle de l'homme vis-à-vis de la terre féconde.

La compréhension du budo

La raison pour laquelle je tente de préciser les grandes lignes de la cosmogonie qui porte le budo n'est pas d'un désir de propager cette pensée, mais d'éclaircir les choses. Dans les discours anciens ou modernes sur les techniques physiques et mentales, cette intuition de l'énergie universelle est présente, mais généralement non explicitée, ce qui cause une opacité dans la communication. Car la technique essentielle y est finalement de s'harmoniser avec une énergie conçue en correspondance avec ce principe. Les discours des maîtres japonais d'antan, et aussi contemporains ne sont pas toujours clairs surtout lorsqu'ils sont traduits en langue européenne. La cause de l'opacité est principalement la présence de cette intuition du monde qui avoisine la religion. Cette intuition continue d'être un des supports de l'équilibre psychique des Japonais, même s'ils ne croient pas à une religion particulière. Je ne le dis pas pour valoriser cet aspect collectif de la pensée japonaise, mais pour préciser que le budo présuppose cette pensée sans la compréhension de laquelle les Européens risquent de rencontrer à un moment donné un obstacle pour comprendre la morale et les précisions techniques.

Tradition et renouvellement

La pratique sérieuse du budo inclut le respect de la tradition et du rituel qui en constituent les supports techniques. Et la rigidité apparente des rituels traditionnels peut aller, quand elle est vécue sans réflexion, avec l'acceptation de toute une tradition anachronique que l'on reçoit sans discuter. C'est pourquoi la morale et l'idéologie du budo sont souvent devenues au Japon le support d'une idéologie conservatrice que je ne partage pas. Je pense au contraire que, dans la société moderne, une création à partir des éléments traditionnels est possible avec une liberté et une souplesse de l'esprit.

La démarche de J. Kano qui a fondé le judo à la fin du XIXe siècle en fournit un bon exemple. J. Kano a défini pour la première fois d'une façon claire le budo moderne à partir de la tradition des samourais. L'objectif le plus important du judo était la formation et le perfectionnement de l'homme en s'appuyant sur un art de combat. Il concevait celui-ci comme un moyen d'éducation physique au sens large du terme, car le physique comporte aussi l'esprit. Ses conceptions étaient parmi les plus avancées ou modernes de son époque, et dans la pratique qu'il proposait, il donnait un nouveau sens à l'aspect traditionnel du rituel des arts martiaux. Cependant la définition du judo ne pouvait se faire qu'en reflétant la pensée générale de cette époque où le Japon venait de se constituer en pays moderne et se préparait à affronter les puissances occidentales avec une idéologie expansionniste. Pour J. Kano l'avancement en judo était pensé conformément au principe de l'énergie universelle. Celui-ci, pour lui, convergeait avec le bien de la société, de là une ambiguïté, puisque le bien du pays était alors conçu dans une idéologie d'expansion du Japon.

Le sens du budo aujourd'hui

L'éthique du budo n'est pas de détruire ou d'écraser à tout prix son adversaire. L'art martial de la période des guerres féodales était de tuer, mais le budo est devenu plus tard, à travers la pratique technique, un moyen de formation et de perfectionnement de la personne. Par là, il rejoint la modernité. Dans le budo, c'est en étant conforme au principe de l'énergie universelle, que l'on peut communiquer avec l'adversaire au niveau du ki. Cette cosmogonie me semble avoir une ouverture universelle et un Européen qui n'a pas la même intuition culturelle du monde peut comprendre qu'elle est le fondement du budo. Cette compréhension facilitera son intuition de ce qu'enseigne la tradition japonaise sans pour autant être obligé de partager la conception du monde japonaise.

A partir de là, les Occidentaux peuvent concevoir sans mystification l'idée d'art martial pour faire vivre et non pour écraser ou donner la mort.

La portée universelle du budo est d'être une formation de soi-même par la recherche d'une perfection dans la manière d'être en rapport avec l'univers. C'est le sens que je suis dans la voie du budo et la conclusion de ces chapitres. Dans la voie du budo, je m'appuie sur différents maîtres du passé. Dans les numéros suivants, j'entrerai dans l'étude du budo à partir de ces maîtres anciens qui font pour moi figure d'exemple. Je commencerai par Tesshu Yamaoka.

Document d'archive écrit en **09/05/90** par **Kenji Tokitsu** - publié dans Karaté-Bushido

L'histoire du budo : Réflexion sur l'exercice au makiwara (1990)

Oui ou non à l'exercice au makiwara ?

Les karatékas s'exercent au makiwara. Je me suis personnellement exercé régulièrement au makiwara durant une vingtaine d'années. Pendant cette période, je pense avoir frappé quotidiennement sur le makiwara plus de 500 coups en moyenne. Entre 23 et 28 ans, je frappais tous les jours 1000 coups de chaque poing. Je me sentais mal à l'aise si je ne m'exerçais pas au makiwara ce qui était devenu pour moi aussi habituel que de me brosser les dents.

Quoique ces chiffres ne me semblent que moyens par rapport aux critères des karatékas de la génération précédente, mon expérience m'autorisera à formuler une opinion personnelle sur le makiwara. Je m'appuie aussi, dans cette réflexion, sur les expériences d'autres adeptes.

Personnellement, j'ai maintenant acquis une méthode qui me convient mieux et qui me semble bien plus efficace et comme cette méthode s'est avérée contradictoire avec l'exercice au makiwara, j'ai mis fin définitivement à cet exercice il y a sept ans. Les exercices que je pratique consistent en détente du corps, respiration et en renforcement musculaire et tonification du corps par le contrôle mental. Il ne s'agit pas de les développer ici ; parlons du makiwara.

Aspects positifs et négatifs.

En réfléchissant à mon expérience et aux résultats de celles d'autres adeptes, je constate que cet entraînement a des aspects positifs et négatifs.

Cet exercice est positif parce que vous pouvez vous habituer au choc causé par le coup. La résistance de votre poing contre les blessures dues aux chocs augmente et vous pouvez développer les muscles et les coordinations corporelles qui interviennent dans les techniques de frappe.

Mais il me semble, somme toute, que les effets négatifs ou sans utilité, prédominent dans l'exercice au makiwara et que, pour développer la résistance du poing et renforcer les muscles, nous pouvons le remplacer par des exercices de frappe contre un sac plus souple. Bien entendu je n'ouvre pas une polémique sur cette question, je ne condamne pas non plus cet exercice. Je respecte la liberté d'opinion des autres, aussi exprimerai-je avec franchise ma pensée qui est limitée par mes propres capacités et par mon expérience.

La réception du choc lors des frappes contre un objet dur semble avoir des effets plus nocifs que bénéfiques pour le développement de notre efficacité. Et, même si on s'exerce sur un makiwara relativement souple, la formation des cals sur les phalanges est plutôt négative pour l'augmentation de l'efficacité de la frappe sur un corps vivant. Pourquoi ?

Le paradoxe de l'efficacité de la frappe.

Casser une brique ou des tuiles ne demande pas, en soi, le déploiement d'une force importante puisqu'avec un petit marteau n'importe qui peut les casser avec facilité.

Mais lorsque vous essayez de les casser à main nue, comme on le fait souvent dans les démonstrations de karaté, le premier obstacle est que vous avez mal au poing et que vous n'osez même pas frapper avec force à cause de cette douleur. Si vous avez un gant en cuir rembourré à l'intérieur et renforcé avec un objet dur à l'extérieur aux endroits qui touchent au moment de la frappe, vous ne ressentirez presque pas de douleur, même si

vous frappez avec toute votre force. Vous casserez alors aisément une brique ou des tuiles, même si vous êtes assez chétif.

Les cals du karatéka sont en quelque sorte similaires à ce type de gant. Si vous avez une constitution solide, et si vous travaillez manuellement, la peau de votre poing est suffisamment épaisse pour supporter la douleur au moment de la frappe sans avoir de gant ; en effet, j'ai vu souvent des travailleurs manuels aux mains calleuses casser mieux que des karatékas.

Pour avoir moins mal, il faut diminuer la concentration de force sur l'extrémité étroite de la phalange. En élargissant la surface du contact au moment de la frappe vous avez moins mal. Si vous regardez bien les cals d'un karatéka, vous pouvez aisément observer qu'ils élargissent la surface de chaque phalange en épaississant la peau, mais il apparaît à la radiographie que, dans la plupart des cas, la forme de l'os reste inchangée. Les cals permettent d'éviter que la force ne se concentre sur des points étroits et ils protègent les ligaments et les os qui se trouvent dessous. Grâce aux cals, la force est plus dispersée, donc on peut frapper plus fort en ayant moins mal et les objets se brisent. Le rôle principal des cals des karatékas ne va pas beaucoup plus loin que cela du point de vue de l'efficacité. Ils dispersent la force pour protéger la main, ce qui diminue en fait l'efficacité du point de contact le plus intense de la frappe, mais en même temps ils permettent de frapper avec plus de force, parce qu'on a moins mal, ce qui facilite la casse des objets durs. Il faut reconnaître qu'en matière de casse, les cals représentent un des éléments, voire une condition nécessaire, de l'efficacité.

Mais, du fait même d'augmenter la surface de contact, les cals diminuent partiellement l'efficacité de la frappe contre le corps vivant. Porté avec la même force, il est évident que le coup d'un petit poing osseux fait plus mal que celui d'un gros poing plat.

L'efficacité de l'exercice au makiwara tient au renforcement musculaire et à la coordination de la force au moment de la frappe. Ceux-ci s'acquièrent par la répétition. Le makiwara n'est pas le seul moyen de parvenir à ce résultat, mais avec les cals l'accumulation devient visible et ceux-ci représentent souvent une marque du karatéka.

Même si on peut casser les choses « comme » avec un marteau, la main humaine ne devient jamais aussi dure que le fer. Ici intervient une illusion. Par exemple, si vous laissez tomber un marteau de 30 cm au-dessus de la tête, la douleur et le choc ne seront pas négligeables, mais si vous laissez tomber simplement la main « comme un marteau », vous ne ferez jamais aussi mal. Une chute de 30 cm d'un marteau sera suffisante pour casser une bouteille mais aucune main dure « comme le fer » ne cassera une bouteille si on la laisse simplement chuter comme un objet inerte. De plus, nous l'avons vu avec l'exemple de la casse des bouteilles, l'efficacité de l'exercice de casse n'est pas directement transposable en combat.

Une expérience sur l'efficacité.

Je vais citer un exemple, la réflexion d'un adepte qui me semble être suffisamment importante pour notre propos. Partir des réflexions et des expériences de nos prédécesseurs n'est-il pas une condition du progrès ? Le défunt maître S. Egami écrit dans son ouvrage, « Karaté-do pour les spécialistes » (Ed. Rakuten-kaï, Tokyo, 1970) : *« Depuis que j'ai été initié au karaté, je me suis exercé au makiwara durant 25 années, plus que les autres adeptes. Je ne pouvais pas me passer de makiwara quelques soient mes conditions de vie car je considérais, à l'époque, que le makiwara était la compagne de ma vie... »*

L'objectif de S. Egami était de trouver une véritable efficacité :

« Depuis longtemps, je suis tourmenté par une question : le tsuki du karaté est-il vraiment efficace ? Quelle est l'efficacité de tsuki (coup de poing) ? Comment peut-on y parvenir ? Je voulais savoir si mon tsuki était réellement efficace mais je ne pouvais pas l'essayer contre quelqu'un. J'ai fini par décider d'examiner l'efficacité du tsuki en me faisant frapper par des personnes qui venaient de différentes disciplines. Je me suis fait frapper au ventre et au plexus solaire par des karatékas et par des personnes qui venaient du judo, du kendo, de la boxe anglaise et d'ailleurs. Jusqu'à aujourd'hui le nombre de coups que j'ai reçu atteint plusieurs dizaines de milliers. »

« On nous avait inculqué que le makiwara est indispensable pour le karaté. Mais j'en doute. Je n'ai jamais encore entendu l'histoire du makiwara. Il y a une trentaine d'années, lorsque je suis allé à Okinawa, j'y ai vu les exercices au makiwara. Mais ce n'était pas le makiwara qu'on a l'habitude de voir. Ils étaient formés de planches très souples avec les pailles molles. Ils n'opposaient presque pas de résistance au poing. Il m'a semblé qu'on les utilisait principalement pour contrôler la direction de la frappe. Je pense que c'était aussi l'objectif du makiwara.

J'ai rencontré quelques fois des karatékas dont la peau des poings était devenue comme le dessous du pied avec des cals noirs. C'était impressionnant à voir mais, en recevant leurs coups sur mon ventre, je n'ai pas ressenti leur efficacité. »

Ainsi il mène sa recherche en recevant des coups sur le ventre et arrive à établir une certaine statistique et à conclure.

« La conclusion est catastrophique car il s'est avéré que la frappe des karatékas était la moins efficace. J'ai dû constater que plus la personne persérait en karaté, moins efficace était son tsuki. La plus efficace était la frappe du boxeur. Et ce qui m'a étonné le plus était que la frappe d'une personne qui n'avait jamais pratiqué d'art martial était très percutante. Cette constatation m'a choqué. Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi ? J'ai dû repartir dans une nouvelle recherche pour trouver l'efficacité.

« J'ai compris qu'une illusion existe en karaté : on confond l'efficacité avec le durcissement du corps. Or durcir revient à stopper un mouvement. J'ai commencé alors à assouplir mon corps que j'avais persévéré à durcir jusqu'alors.... Après une recherche poussée jusqu'à la limite, je suis parvenu à former mon poing différemment de ce que je faisais auparavant. Il fallait changer la forme et avec la nouvelle forme du poing il devenait impossible de faire des exercices au makiwara. C'est ainsi que, vers 1957 ou 58, j'ai renoncé complètement au makiwara. »

Ne sont-elles pas étonnantes ces paroles de S. Egami. Certains karatékas seront même choqués, n'est-ce pas ? Mais l'exemple de S. Egami est instructif pour comprendre le paradoxe de l'efficacité du tsuki. Comme il l'affirme : « La frappe des karatékas était la moins efficace et plus la personne persérait en karaté, moins efficace était son tsuki. ». Il l'explique parce qu'en durcissant le corps, on empêche le mouvement de quelque chose d'essentiel, mais il ne va pas plus loin dans son ouvrage. Il me semble nécessaire d'approfondir davantage ce point.

L'efficacité et la sensibilité.

J'ai donné plus haut une explication simple des variations de l'efficacité par la répartition du choc à la surface du poing. Mais ce schéma simple de répartition de la force ne suffit pas à comprendre l'efficacité du coup du poing.

Lorsque nous recevons un coup, nous pouvons diminuer la nocivité du coup grâce à un certain contrôle que nous effectuons sur nous-même. Il s'agit d'activer subjectivement la partie du corps concernée en y rassemblant le « ki » à l'endroit où l'on a reçu un coup. Cela peut paraître incroyable à certains d'entre vous, pourtant l'efficacité de cette pratique est bien connue dans les écoles anciennes d'arts martiaux et la méthode est

transmise dans le cadre circonscrit de l'enseignement ésotérique de certaines écoles. La logique de cette pratique part de l'idée que nous pouvons rassembler le « ki » sur une partie du corps par notre propre volonté, pour activer les fonctions défensives.

Et, de fait, si nous sommes attentifs, nous pouvons nous rendre compte qu'une grande quantité de sensations corporelles reste endormie. Je citerai un exemple personnel :

Etant enfant, j'ai vu que certaines personnes étaient capables de bouger leurs oreilles, tandis que la plupart n'y arrivaient pas. Je me suis dit que j'en serais capable aussi, mais je ne savais pas comment faire. J'ai cherché tout seul. J'ai exploré la sensation du mouvement des oreilles à partir de celles de la zone qui les environne. Petit à petit, j'ai commencé à obtenir la sensation de faire bouger près des oreilles, puis un jour la sensation a atteint mes oreilles qui ont commencé à bouger. Depuis ce jour, je fais partie de ceux qui sont capables de bouger les oreilles.

J'y suis parvenu par mon exploration, ce n'était pas inné. Faire bouger ou non ses oreilles n'a pas d'importance en soi, mais tant que nous n'obtenons pas une sensation concrète pour réaliser un acte précis, nos efforts dérapent, comme si nous essayions d'escalader un mur lisse qui ne présente aucune prise. Pour escalader, il faut des prises, pour activer notre corps, nous devons découvrir les sensations concrètes qui nous servent de prises. Il en va de même lorsque nous essayons de ressentir nettement telle ou telle partie du corps pour agir avec plus de précision.

Il n'est pas possible de comprendre ce qu'on appelle sensation du « ki » ou rassembler le « ki » sans vivre cette sensation. Comment aurais-je pu décrire la sensation de bouger mes oreilles tant que je ne l'avais pas fait, tant que cette sensation n'existait pas dans le registre de mon corps?

Le registre des sensations.

Chacun de nous éprouve des sensations au cours de sa vie et, à partir de ce qu'il ressent, il pense qu'il en est ainsi de la nature humaine, mais nous avons, au fond de nous-même, une grande quantité de sensations endormies qui ne sont jamais éveillées, ni cultivées. Il nous est normal de voir un cheval ou un boeuf remuer ses oreilles ou sa queue pour chasser les mouches. Nous, êtres humains avons aussi des oreilles et un coccyx. Que peut être la sensation du coccyx ? Elle est généralement absente. Pourtant, en faisant des exercices internes, la sensation du coccyx deviendra évidente, de plus, elle est importante pour localiser la direction du mouvement des sensations internes du corps qui montent et descendent le long de la colonne vertébrale. Du coccyx au sommet de la tête, en passant tout le long de la colonne vertébrale, je décrirai la sensation que l'on éprouve au cours des exercices internes comme une lumière phosphorescente qui s'allume et se déplace. Avant d'avoir persévéré dans la pratique interne, je ne pouvais pas songer qu'une si forte sensation puisse se déplacer dans le corps. Il m'était impossible de la ressentir, pourtant elle est maintenant si forte et si évidente pour moi.

Bref, je voudrais affirmer que notre corps recèle une grande variété de sensations et qu'il est possible de les réveiller jusqu'à certain degré par des exercices précis. Certaines méthodes traditionnelles, liées à la théorie de l'acupuncture, aident à constituer ou amplifier des réseaux particuliers de sensations destinés à développer les fonctions physiques et à ralentir les effets du vieillissement. A partir d'un certain âge, les facultés physiques baissent, les dents, les cheveux tombent, la vue baisse, la tonicité musculaire diminue. Si l'on interprète ces faits comme des manifestations de la diminution de l'énergie vitale qui s'éteint à la mort, les exercices qui ont pour but d'éveiller et d'explorer des réseaux de notre système sensoriel contribuent, en faisant appel à des réseaux de substitution, à augmenter ou maintenir des capacités qui, sans exercices,

iraient en déclinant. Parce qu'elles tendent à amplifier nos capacités, ces pratiques font partie de la recherche de l'efficacité de l'art martial.

S. Egami explique intuitivement la diminution de l'efficacité en disant que les exercices de karaté durcissent le corps, je ferai l'hypothèse qu'elle est le résultat de l'obstruction des réseaux sensoriels et énergétiques à laquelle aboutissent certains exercices de renforcement en karaté.

L'exercice au makiwara et la canalisation du « ki ».

Revenons à la question de l'exercice au makiwara. La finesse des sensations de notre main sera étouffée par les exercices de frappe au makiwara. Car en donnant régulièrement des coups contre un objet plus ou moins dur comme le makiwara, nous déplaçons le registre de notre sensibilité vers un durcissement, en une réaction de défense contre la douleur et les chocs. Par un processus de défense de notre corps, la peau devient plus épaisse et les cals apparaissent atténuant les douleurs de l'impact. En quelque sorte, nous pouvons frapper plus fort parce que la main est devenue insensible à la douleur. Au point de vue de l'efficacité du tsuki que nous cherchons, même si elle frappe fort, une main insensible est peu percutante. Nous avons vu que l'accumulation du « ki » sur une partie du corps activait les défenses. De même, je ferai l'hypothèse que nous pouvons activer la main en y canalisant le « ki », afin d'augmenter la qualité percutante de la frappe. La main qui rassemble le « ki » est, selon mon expérience et mes observations, une main solide et sensible qui rend une attaque percutante sans commune mesure avec l'attaque d'une main durcie par l'exercice du makiwara.

Les manifestations de ce qu'on appelle le « ki » ou le « qi » dans les traditions japonaise et chinoise sont très difficiles à constater directement et ce terme est souvent utilisé pour désigner des manifestations mystiques. Cependant, on constate un nombre important de guérisons obtenues par la médecine traditionnelle qui repose sur l'idée du « qi » et est, en Chine, pratiquée en coordination avec la médecine moderne. Le fondement de cette médecine est, comme on le sait admis par certains médecins européens et rejeté par d'autres. Sans prétendre apporter des éléments scientifiques à ce dossier, je m'inscris parmi ceux qui pensent que l'hypothèse du « ki » ou « qi » est pertinente. La difficulté est de trouver une forme scientifique de mise en évidence du « ki » susceptible de le circonscrire et d'en définir le champ.

En s'exerçant au makiwara qui forme les cals, on perd partiellement l'effet de la percussion par une augmentation de la surface du poing et d'autre part, ce qui est plus grave, on obstrue la canalisation du « ki » sur le poing. Ce qui correspond à la constatation choquante de S. Egami : « plus la personne persévère en karaté, moins efficace est son tsuki. ».

Pour chercher l'efficacité du tsuki, il est important de rassembler le « ki » dans le poing, comme on peut aussi le faire pour soigner. Que le coup soit porté avec le poing ou la main ouverte, l'efficacité d'une frappe qui concentrant le « ki » est sans commune mesure avec celle d'une main durcie par les cals. Si on se contracte avec dureté, le courant du « ki » est obstrué, c'est la « contraction fermée ». Nous avons déjà expliqué pourquoi la détente est indispensable pour rassembler le « ki » et coexiste avec ce que j'ai appelé « la contraction ouverte ». Les exercices choisis dans la méthode que j'ai apprise vont dans cette direction.

[Document d'archive écrit en 07/08/90 par Kenji Tokitsu - publié dans Karaté-Bushido](#)